

Implacablement mort

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

Implacablement mort

Richard Sapir
et
Warren Murphy

MAUGIRARD

IMPLACABLEMENT MORT

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR
74 RÉVEIL EN ENFER
75 CYNIQUE RAILWAY
76 GOLFE PERSHING
77 RÈGLEMENT DE COMPTE ET CASH À L'EAU
78 SOVIET BLUE-DJINN

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

IMPLACABLEMENT MORT

**TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-NOËL CHATAIN**



Titre original :
DEATH SENTENCE

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Warren Murphy, 1989

© Presses de la Cité Poche/GECEP, 1991

pour la traduction française

ISBN : 2-285-00661-6

Édition originale :

ISBN : 0-451-16471-7

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10019

CHAPITRE PREMIER

Naomi Vanderkloot connaissait le genre humain.

Sa connaissance n'avait rien d'instinctif. Elle ne possédait aucune faculté innée pour décrypter les visages, les voix ou les personnalités. En fait, trois fois sur dix, elle ne pouvait déceler la vérité dans les propos tenus par ses semblables, si tant est que sa vie privée pût tenir lieu de baromètre.

Naomi Vanderkloot connaissait le genre humain, mais ne le comprenait pas. Parce que tout ce qu'elle savait sur lui provenait des livres qu'elle avait lus.

En faisant pivoter son fauteuil pour regarder par la fenêtre de son bureau aux allures de bunker, elle se demanda, pour la première fois en trente-trois ans de vie terrestre, si ce n'était pas cela son problème.

Ses sourcils clairsemés se plissèrent, tandis que ses yeux vagabondaient de la géométrie noire et blanche de la bibliothèque Kennedy jusque vers le port de Boston, dont certains électeurs prétendaient qu'il était radioactif. Ce jour-là, le port arborait une teinte gris ardoise. Le ciel était du même bleu incertain que les prunelles tristes de Naomi Vanderkloot.

Ces yeux qui avaient été témoins des rites secrets d'initiation de la tribu Moomba des Philippines. Les yeux de la première personne de race blanche à voir, quoique brièvement, dans le Mato Grosso illuminé par la foudre, un membre de la semi-légendaire tribu Xitlis.

Ces mêmes yeux avaient contemplé son petit chéri, Randy Gunsmith – un mètre quatre-vingt-dix, cent quatorze kilos, ouvrier du bâtiment sans emploi –, avec une blonde menue accrochée à son bras. Et ces yeux ne s'étaient pas posé de questions quant à l'absence d'air de famille, lorsque Randy, embarrassé, avait présenté ladite blondinette comme sa sœur Candy venue d'Evansville, dans l'Indiana.

Cela s'était passé la semaine précédente, vendredi soir. Naomi avait quitté le département « Anthropologie » de l'université du Massachusetts, pour prendre le métro en direction de Harvard Square. Elle descendait Church Street à pied lorsque Randy et sa « sœur » surgirent inopinément de chez *Passim*, une cafétéria populaire.

De prime abord, Randy avait paru gêné. Naomi était, comme d'habitude, tellement perdue dans ses pensées que ce ne fut que trois jours plus tard, lorsqu'elle rentra plus tôt que prévu dans son appartement de Brattle Street et découvrit Randy en train de remplir

le creux au milieu de la luxuriante poitrine de sa « sœur » avec une bombe de crème chantilly, qu'elle se remémora l'expression troublée de ce dernier.

— Mon Dieu ! déclara Naomi. Tu fais ça avec ta sœur ?

— Ce que tu peux être bête ! lui rétorqua Randy, en s'enveloppant d'un drap. Elle n'est pas plus ma sœur que toi.

— Oh ! fit Naomi, en comprenant enfin.

Ce n'était pas tant le fait que son petit ami la trompe qui dérangeait Naomi Vanderkloot mais surtout qu'il se couvre. Comme s'il avait honte ou ne souhaitait pas que Naomi aperçût ce qu'elle-même avait pour habitude d'appeler d'un ton taquin son « état tumescent ».

Elle comprit alors – c'était bien l'une des rares fois dans sa vie où elle faisait preuve de perspicacité – qu'elle avait vu son magnifique membre viril pour la dernière fois. Et cette prise de conscience la fit s'effondrer à genoux au bord du lit. Son lit à elle.

— Randy, ne me quitte pas !

— C'est maintenant que tu te rends compte que j'existe ? grogna l'autre. Si tu t'intéressais davantage à moi qu'à tes foutues théories, je ne trouverais pas mon bonheur ailleurs !

— Je sais ! Je sais ! s'était mise à crier Naomi, d'une voix aussi humble et misérable qu'une grenouille de bénitier.

Pire encore. Naomi en avait rencontré, des grenouilles. Elles étaient plus dignes qu'elle. Elle qui se cramponnait à la couverture dans un ultime effort pour retenir son bien-aimé.

Mais Randy Gunsmith n'avait aucune intention de s'en aller. Il n'avait pas encore achevé sa besogne.

— Ça ne te ferait rien d'attendre dehors, Naomi ?

— Mais... mais je suis chez moi ! avait-elle bégayé.

— Dix minutes. Pas une de plus. Après, on en discute. OK ?

Lèvres tremblantes, Naomi Vanderkloot hocha la tête en silence incapable d'articuler la moindre syllabe.

Raide comme la justice, elle referma la porte de sa chambre et s'affala dans un fauteuil « metteur en scène ». Ses doigts effleurèrent la tranche des nombreux ouvrages dont regorgeaient les bibliothèques de son salon, s'attardant sur *Le Singe nu* et d'autres livres qui avaient inspiré sa vie et sa carrière.

Lorsque Randy Gunsmith réapparut enfin, non pas dix ou quinze

minutes plus tard, mais après une bonne heure ponctuée de soupirs et de gémissements, il était vêtu de pied en cap et la blondinette lui emboîtait le pas.

Naomi Vanderkloot se leva d'un bond, ses ongles labourant les paumes de ses mains osseuses. Ses lèvres s'écartèrent. Mais avant même que le moindre son ne puisse s'en échapper, Randy lui balança un « À plus tard ! » des plus secs et fit claquer la porte derrière lui.

À travers le rideau de perles, Naomi les regarda s'enfuir, main dans la main, en passant devant les maisons victoriennes de son quartier huppé de Cambridge.

Elle sut alors qu'elle ne le reverrait plus.

Au début, Naomi mit la rupture sur le compte de ses dernières recherches qui l'avaient trop absorbée. Blessée, elle ne put jeter un œil sur ses papiers et ses coupures de journaux pendant près de douze heures.

Puis, au beau milieu de la nuit, elle rejeta les draps qu'elle n'avait pas pris la peine de changer, pour conserver l'odeur de Randy, et se replongea dans son travail. Si le travail avait été à l'origine d'un nouvel échec sentimental, eh bien, Naomi était déterminée à faire de son travail le clou le plus important de sa vie.

Le lundi qui suivit ces événements perturbateurs, il lui sembla que les mois dévolus à sa dernière théorie passeraient eux aussi aux pertes et profits.

Un coup frappé à la porte de son bureau tira Naomi de sa rêverie. Elle fit pivoter son fauteuil. Son air affligé se métamorphosa en un masque froid et strictement professionnel. Elle ajusta ses lunettes rondes de hibou sur son nez droit et ses lèvres se scellèrent en une expression compassée. Elle tapota ses ternes cheveux châains et prononça :

— Oui, entrez.

Avant même que la porte ne s'entrouvre, elle devina le genre d'expression que le reporter afficherait. Elle y avait eu droit des centaines de fois auparavant. Inutile d'avoir une connaissance innée des mâles. Seule une expérience répétée suffisait.

L'homme était grand et élancé. Pas terriblement distingué, mais Naomi, se rappelant son appartenance journalistique, comprit soudain qu'elle avait l'occasion d'élever ce primate à la station debout.

Il passa la tête dans l'embrasure de la porte, le visage curieux, presque rempli d'espoir.

Dès que ses yeux se posèrent sur elle, l'expression s'évanouit,

laissant place à une vague déception.

Naomi Vanderkloot connaissait bien ce type de métamorphose. Elle marquait, à la micro-seconde près, l'instant précis où le cerveau mâle conceptualisait ce qu'il voyait, non pas une Naomi nubile, mais une Vanderkloot aux formes noueuses.

Naomi poussa un faible soupir, lequel fit davantage se creuser sa poitrine déjà maigre.

— Bonjour, dit-elle de sa voix pincée, pas vraiment froide, mais pas vraiment chaleureuse non plus.

D'un air gauche, elle déploya son mètre quatre-vingt-cinq en se levant.

— Vous devez être Mearle, poursuivit-elle en tendant une main glaciale.

L'homme la lui serra. Le baisemain serait pour une autre fois.

— Affirmatif, répondit Mearle, tandis qu'elle lissait sa jupe noire de coupe stricte, tout en se rasseyant.

Mearle se laissa choir dans un fauteuil ordinaire. Son regard balaya le bureau, le trouvant à l'évidence plus intéressant que celle qui l'occupait. Ou peut-être plus reposant pour les yeux.

— Je n'arrive pas à croire que je vais réellement la faire, déclara Naomi, comme pour rompre le silence.

Les yeux de Mearle revinrent sur elle. C'était un ectomorphe. Naomi remarqua ses longs doigts effilés, souvent propres aux écrivains et aux artistes. Sans doute un gars qui brûlait le sucre à vitesse grand V, songea-t-elle.

— Faire quoi ? s'enquit Mearle, l'air détaché, et Naomi reconsidéra sa déclaration.

— Cette interview, lui rappela-t-elle avec froideur. C'est la raison qui vous amène ici, non ?

— En fait, c'est mon rédac' chef qui m'envoie.

La voix de Naomi baissa de plusieurs octaves :

— Eh bien, je vais tâcher de ne pas trop abuser de votre temps précieux.

— Quoi ? s'exclama-t-il en observant un tableau illustrant l'évolution de l'animal humain depuis l'*homo habilis* jusqu'au moderne *homo sapiens*.

Il désigna le nu dessiné de face, étiqueté *homo erectus* et observa :

— Pas étonnant que les pédés ne touchent pas aux nanas. Quand ils ont la trique, ça ressemble à rien.

— *Homo erectus* signifie en latin « Homme qui se tient debout », expliqua Naomi d'un ton de reproche. Ce fut le premier de nos ancêtres à marcher en station verticale. C'est incroyable que les gens ne connaissent pas des notions aussi fondamentales. Il s'agit de votre espèce.

— Vous me traitez d'homo, madame ? Parce que si c'est le cas, je serais ravi de vous démontrer le contraire.

— Non, non, se défendit-elle en se masquant les yeux. Pourrait-on tout simplement commencer cet interview ?

— Une seconde, voulez-vous ?

Mearle farfouilla dans ses poches. Ses doigts si intelligents semblaient avoir quelques problèmes à cheminer au-delà des cuisses.

« Nul doute qu'il brûle les sucres lentement », décida Naomi. C'était pour le moins inhabituel. Selon les statistiques, la plupart des individus dans son cas possédaient des doigts courts et émoussés. Mentalement, elle nota la contradiction et se promit de prêter une attention plus soutenue aux tics de son interlocuteur. Peut-être qu'elle découvrirait un phénomène atypique.

Mearle finit par mettre la main sur son magnéto à cassettes, qu'il plaça dans un coin du bureau de Naomi. Les bobines se mirent à tourner en silence.

— J'aurais cru que vous utiliseriez un calepin et un crayon.

— Je ne connais pas la sténo.

— Lorsque vous étiez enfant, vous considérait-on comme quelqu'un de lent, M... ?

Mearle ne saisit pas l'astuce et répliqua :

— Sais pas. Mon rédac' chef dit que vous avez fait une importante découverte.

— En effet. Mais avant de commencer, il est utile que vous connaissiez mon parcours. Sachez donc que je ne suis pas une théoricienne illuminée. Je suis professeur d'anthropologie. Harvard, promotion 69. J'ai participé à des travaux sur le terrain en Asie, en Afrique et en Amérique du Sud.

— Comment vous épelez ça ?

— Quoi ?

— Anthologie.

— Anthropologie. Cela vient du grec. Cela signifie l'étude de l'homme. J'étudie donc les hommes.

Mearle haussa les sourcils :

— Pas les femmes ?

— J'étudie aussi les femmes. Nous autres, anthropologues, utilisons le terme « homme » pour désigner l'espèce humaine en général, sans distinction de genre spécifique.

— Vous pourriez être un peu moins technique, professeur Vanderkloot ? Nos lecteurs ne sont pas à proprement parler des cerveaux...

— Ils brûlent leurs sucres lentement, vous voulez dire ? fit Naomi en soulevant, à son tour, les sourcils.

— Vous pouvez répéter ?

— On a découvert que le cerveau humain traite le glucose – le sucre naturel – à différentes vitesses. Certaines personnes transforment le sucre de leur cerveau très rapidement. En conséquence, ils réfléchissent très vite. D'autres, dont les cerveaux se révèlent moins efficaces, ont l'esprit plus lent.

Le chasseur de scoop s'éveilla en Mearle, l'intérêt illuminant son visage terne.

— Super ! C'est exactement le genre de truc dont nos lecteurs raffolent.

— Vraiment ?

— Ouais. Je vois déjà les gros titres : UN PROFESSEUR D'ANTHROPOLOGIE FAIT UNE DÉCLARATION FRACASSANTE : « TOUS LES RÉGIMES SANS SUCRE RALENTISSENT LE CERVEAU ».

Les sourcils de Naomi s'affaissèrent d'un seul coup.

— Ce n'est *pas* ce que je voulais dire.

— Moi, je mange beaucoup de sucre, enchaîna Mearle comme s'il n'avait pas entendu. J'imagine que c'est ce qui me rend aussi intelligent.

— Vos amis et votre famille vous considèrent-ils comme particulièrement doué ?

— Évidemment. Je suis écrivain. Je gagne beaucoup d'argent.

— Journaliste, vous voulez dire.

— Madame, répliqua Mearle sévèrement, je travaille au *National Enquirer* depuis 1983 et pendant tout ce temps, je n'ai pas vu un seul

journaliste mettre les pieds dans le bureau de mon rédac'chef. N'importe quel scribouillard peut noter des citations et ficeler le tout en un article. Nous sommes des écrivains. Nous partons de faits insignifiants et les rendons intéressants pour qu'ils vous saisissent à la gorge. C'est ce qui fait vendre les journaux.

— Et les voitures d'occasion, rétorqua Naomi d'un ton sec.

— Auparavant, je rédigeais des confessions, déclara Mearle sans comprendre. C'est la même technique. C'est plus facile. Je n'ai pas besoin de partir de zéro. Bon, OK, revenons à cette histoire de sucre. Qu'arriverait-il au QI de monsieur tout-le-monde s'il doublait sa consommation de sucre ? Si vous ne savez pas, essayez d'imaginer le pire, OK ?

— Oh, l'Américain moyen brûlerait sans doute ses glandes surrénales, répondit Naomi d'un air détaché.

— C'est bon ou mauvais ?

— Dans votre cas, on constaterait probablement une amélioration, riposta-t-elle, sarcastique.

Elle regretta aussitôt sa défaillance. Heureusement, Mearle, « ficeleur de faits divers » à Boston pour le *National Enquirer*, prit cela pour un compliment.

— Vraiment ? dit-il en masquant mal son intérêt. (Il était fasciné). Je vais peut-être tripler ma consommation de sucre. D'ailleurs, je l'adore depuis toujours.

Naomi sourit, cette fois. Ses lèvres ressemblaient à un élastique tendu, jusqu'à la couleur rouge terne. Ses dents restaient dissimulées.

Elle poursuivit, obstinée :

— Je dois exposer mes références aux yeux du monde. Je fus la première Blanche à voir un membre de la tribu Xitli. Moi, et moi seule, fus initiée aux rites secrets du Moomba.

— Extra ! Ça nous fera un petit article en plus. Je veux des détails bien saignants.

— Je préférerais m'en abstenir, répliqua aussitôt Naomi, une lueur d'embarras empourprant ses joues d'ordinaire si pâles.

— Ce que j'essaie de vous dire, c'est qu'avant de me consacrer de nouveau à l'enseignement à temps plein, j'étais une anthropologue de terrain très respectée. Pas une espèce de cinglée.

— Je peux citer cette dernière déclaration ?

Naomi recouvra son air pincé.

— Non, je vous prie.

Elle s'éclaircit la voix et reprit :

— Ces cinq dernières années, j'ai donné des cours sur l'anthropologie politique, l'impérialisme et l'ethnocentrisme et l'anthropologie écologique. Je suis également consultante auprès de l'IPCH, l'Institut pour les Potentialités de la Conscience Humaine. C'est en dressant un inventaire de données pour cette organisation que j'ai découvert qu'il existait.

— Il ? Vous voulez dire Dieu ?

— Pas le moins du monde. Je suis athée.

— Vous pouvez épeler ?

— Vous le chercherez dans un dictionnaire. Vous y trouverez la définition idoine.

— Bien vu !

Mearle s'empara du magnétophone et haussa le ton :

— Vérifier l'orthographe et la définition d'« athée ».

Il remit l'engin en place et ajouta :

— OK, vous pouvez continuer.

Et Naomi de repartir sur sa lancée :

— Cela a commencé tandis que je triais des coupures de journaux et d'autres rapports sur des phénomènes humains extraordinaires.

— Moi, je peux remuer les oreilles ! Enfin, une des deux. La gauche. Non, je crois que c'est la droite.

Voyant l'expression de Naomi, il se tut et frétilla de l'oreille.

— Dans le cas qui nous intéresse, il s'agit d'incidents où se manifestent une force ou des réflexes plus puissants qu'à l'ordinaire, poursuivit Naomi de sa voix la plus docte. Vous avez peut-être entendu parler de gens tout à fait normaux qui, en période d'angoisse intense, se voient investis d'une force quasi surhumaine. Telle la mère qui découvre son enfant immobilisé sous une voiture et parvient à soulever le véhicule pour le sauver.

— Mouais, un jour j'ai relaté une histoire dans ce goût-là. UNE GRAND-MÈRE ENRAGÉE PERD SON OUVRE-BOITE ET DÉCAPSULE LE FLACON AVEC SON DENTIER. Un truc comme ça ?

— Pas tout à fait. Et voudriez-vous, s'il vous plaît, cesser de m'interrompre ? C'est très important pour moi.

— Si c'était le cas, vous seriez en train de parler au *Scientific*

American, pas à moi.

Naomi fit la grimace.

— Ils ont refusé de publier mes découvertes, admit-elle, morose. J'ai donc parcouru la liste des magazines nationaux, puis les journaux locaux. Le *Globe* de Boston m'a envoyé un reporter mais, au bout de vingt minutes, celui-ci a prétendu qu'il était en retard à un rendez-vous avec un présentateur de la télévision régionale. Je me suis ensuite adressée au *Herald* et même eux n'étaient pas intéressés. J'ai cru que j'avais touché le fond et c'est alors que je me suis souvenu de votre rédaction.

— En réalité, nous sommes leaders sur ce terrain. Vous devriez voir comme la compétition fait rage. Certains ne s'embarrassent même pas de prendre des notes. Ils montent leurs articles de toutes pièces.

— Je veux que mon histoire paraisse, M...

— Appelez-moi Mearle. Le « monsieur » me donne l'impression qu'on me fait la leçon.

— Comme je le disais, je veux donc que cela paraisse. C'est important. Car, si mes données sont correctes, l'évolution de l'humanité se trouve peut-être au seuil d'une nouvelle ère.

Sa voix prit des tonalités graves et elle ajouta :

— Ou, à l'inverse, nous pourrions assister à l'extinction de la race humaine.

— Oh, mon Dieu, commenta Mearle, sincèrement horrifié. Est-ce qu'on risque de manquer à ce point de sucre ? Nos cerveaux vont se ratatiner c'est ça ?

— Oubliez le sucre ! Nous sommes en train de parler du surhomme.

— Ah bon ?

— Absolument. Vous avez sans doute déjà entendu parler de l'évolution. Comment notre espèce a évolué depuis notre ancêtre l'homme-singe.

— Darwin ?

— Exact. L'humanité a fait d'énormes progrès dans son évolution, mais ce n'est pas encore terminé. Avez-vous jamais songé à l'étape suivante ?

— Non.

— Non ? Personne n'y songe. Cela prit des millions d'années à l'homme pour qu'il marche sur ses deux jambes, pour développer une

boîte crânienne dont la capacité puisse abriter un cerveau humain, pour générer des doigts préhensiles et un pouce opposable. Personne ne sait exactement comment cette évolution s'est produite. Le débat reste ouvert. Cela a pris des générations entières. Eh bien, Mearle, j'ai découvert que le prochain stade de l'évolution humaine a déjà eu lieu. Ici et maintenant, aux États-Unis.

— Je parie que ça vient du sucre que nous mangeons. Ça doit accélérer le processus.

— Est-ce que je pourrais poursuivre ? Merci. À l'Institut pour les Potentialités de la Conscience Humaine, j'ai parcouru littéralement des milliers de rapports ayant trait à des exploits humains extraordinaires. Je les ai classés d'abord par sexe, avant de les diviser en diverses rubriques : réflexe accéléré, force développée et tout autre phénomène semblable. La plupart de ces incidents s'expliquent avec les paramètres de la physiologie connue. L'adrénaline peut fournir une puissance énorme pendant de courts instants. Le calcul mental ultra-rapide est l'apanage de certains cerveaux – bizarrement, la plupart de ces personnes souffrent de retards sur le plan mental. D'autres caractéristiques sont le produit d'un gène dominant qui peut disparaître pendant des générations.

— Je suis un peu perdu..

— J'y arrive. Tandis que je triais ces rapports, je fus frappée par certains points communs. Vous souvenez-vous de la situation critique de Yuma, à Noël dernier ?

— Qui pourrait l'avoir oubliée ? Une ville américaine sous le contrôle d'une compagnie cinématographique japonaise. C'était pire que les massacres d'étudiants chinois.

— Le gouvernement a passé de nombreux faits sous silence, mais plusieurs témoignages oculaires sont parus dans les journaux d'Arizona et je les ai eus entre les mains. Au sommet de la crise, bon nombre de gens ont relaté que l'armée occupante fut attaquée et virtuellement démantelée.

— Par les Rangers, fit Mearle, catégorique.

— C'est, la version officielle de Washington, riposta Naomi. J'ai pris l'avion jusqu'à Yuma, afin d'interviewer certains témoins. Ils m'ont décrit un homme qui, à lui tout seul, a mis des tanks en pièces, a tenu tête aux troupes japonaises et a pratiquement levé le siège de Yuma à mains nues. *Avant* que l'armée ne parachute ses Rangers.

— Un seul homme ? répéta Mearle, sceptique.

— Un seul homme et *sans arme*. Selon les divers témoignages, il

atteindrait le mètre quatre-vingts et ne pèserait guère plus de soixante-treize kilos. Ce que nous autres, anthropologues, appelons un ectomorphe.

— Je regarderai dans le dictionnaire.

— Inutile. Un ectomorphe est une personne mince. Un endomorphe est une personne grosse. Et un mésomorphe est une personne à la musculature normale.

— Ce que je suis ?

— Un bipède, tout au plus.

— Je regarderai dans le...

— Faites-le, répliqua Naomi dans un sourire féroce.

— Cet homme est un casuasoïde. Svelte. À l'évidence, pas le genre à lever des haltères. Pourtant, il parvenait à plier le canon des fusils d'une simple pression des doigts. Les balles ne l'arrêtaient pas.

— On dit qu'elles rebondissent sur Superman.

— Je n'ai aucun rapport concernant un tel phénomène. Il devait les éviter par pur réflexe.

— Sucre ou adrénaline ?

— Ni l'un ni l'autre. L'adrénaline est bonne pour un effort de vingt minutes, tout au plus. Cet homme – ordinaire, au demeurant – a systématiquement démantelé l'armée japonaise au cours d'une longue journée de corps à corps. Les témoignages le décrivent comme quelqu'un qui passerait inaperçu, à deux exceptions près, toutefois : ses poignets anormalement épais et ses yeux morts.

Mearle manqua s'étouffer :

— Morts ?

— Vides. Dépourvus de vie, d'émotion.

— Je ne pige pas.

— Qui plus est, avant de m'envoler pour Yuma, j'ai rassemblé tous les rapports sur le siège de cette ville, en vérifiant s'il n'en existait pas d'identiques ailleurs. J'en ai trouvé. Dans d'obscurs journaux et parutions. Certaines sources se révélaient assez louches. Le magazine *Fate*. Le *Fortean Journal*. Le genre de publications qui se délectent des fantômes et autres OVNIS.

— Tiens, figurez-vous que j'ai fait un sondage sur le sujet. Vous savez que soixante-quinze pour cent des Américains croient aux soucoupes volantes ?

— Votre équipe a mené une enquête sur tout le territoire américain ?

— Non, répondit Mearle, désinvolte. On est partis d'Akron et des environs. Et on a extrapolé.

— Mais, statistiquement, ça ne vaut rien !

Mearle haussa les épaules :.

— Oui, mais ça fait vendre du papier.

— Je n'en doute pas, répliqua Naomi, acide. Quoi qu'il en soit, j'ai découvert d'autres rapports relatant des exploits humains incroyables. Tous avaient un point commun. L'homme qui les avait accomplis possédait d'épais poignets et des yeux sombres et morts. Parfois, il n'était pas seul mais accompagné d'un Asiatique énigmatique. C'est du reste ce qui m'intrigue. Je doute qu'ils puissent être parents ou appartenir au même patrimoine génétique. Pourtant, tous deux ont accompli des exploits extraordinaires. Et ces témoignages proviennent des quatre coins des États-Unis.

— C'est génial. C'est merveilleux, s'enthousiasma Mearle, en vérifiant pouf la première fois si son magnéto fonctionnait correctement.

L'appareil marchait.

— Vous voyez où je veux en venir ?

— Ouais ! Aux étrangers venus de l'espace. Ils en veulent sans doute à notre sucre.

— Vous n'y êtes pas du tout ! J'essaie de vous expliquer que le prochain stade de l'évolution humaine est apparu dans notre société. En Amérique. Maintenant. L'homme qui permettra à l'humanité de franchir le seuil du XXI^e siècle. L'homme qui, dès qu'il plantera sa semence, donnera naissance à une nouvelle race d'humains ; ce qui nous rendra, pauvres *homo sapiens* que nous sommes, aussi obsolètes que l'Australopithèque.

— C'est un fermier ?

— J'avais une autre sorte de semence en tête. Je faisais allusion au sperme.

— Ça y est, j'ai pigé. Il représente une menace. Vous voulez dire qu'on doit le détruire avant qu'il se reproduise ?

— Non ! Jamais ! Si cet homme constitue la prochaine étape dans l'évolution, il nous incombera à nous, en qualité d'ancienne espèce dominante, de lui laisser la place. Tout comme l'homme de Neanderthal s'est écarté devant l'homme de Cro-Magnon.

— C'est dingue...

— Bien au contraire. L'évolution est merveilleusement saine. Tout comme moi. En fait, je serais volontaire pour porter l'enfant de cet *homo sapiens* évolué. Ce serait un privilège.

Mearle battit des paupières.

— C'est ça que vous voulez que j'écrive ? Que vous cherchez un mec ?

Le visage en lame de couteau de Naomi s'allongea.

— C'est dit de façon un peu crue, déclara-t-elle, pincée. Mais il s'agit de la science. De l'avenir.

— Non, répliqua Mearle en coupant le magnéto et en se levant. C'est la première page de notre prochain numéro.

— Attendez ! Ne souhaitez-vous pas écouter la suite de ma théorie ?

— Plus tard. Mon rédac' chef voudra sans doute des infos complémentaires. Pour l'heure, j'ai largement de quoi faire.

La porte claqua derrière lui, faisant flotter le duvet châtain terne et bouclé qui encadrait, tels des cordons de stores vénitiens, le front étroit de la chercheuse.

— J'espère ne pas avoir commis d'erreur, marmonna-t-elle. L'an prochain, je dois être titularisée...



Buddy Newman attendait l'homme gris. Chaque troisième mardi du mois, le supermarché qui l'employait faisait une promotion sur certains produits de rotation lente, comme la purée en flocons.

Et, invariablement, une fois par mois, l'homme en gris venait constituer son stock de *Flocaline*, la *purée câline*.

Buddy l'appelait « l'homme en gris », même s'il savait que son nom était Smith. Buddy habitait la même rue à Rye, État de New York.

Smith n'était pas vraiment le genre de gars qu'on invite à un barbecue. Il était sec, long comme un jour sans pain et arborait toujours un costume trois-pièces couleur grisaille et la même cravate club à rayures. Ses cheveux évoquaient le blanc sale d'un nuage avant l'orage. Ses yeux étaient gris. Même sa peau était grise. C'était vraiment ce que cet individu avait de moins séduisant : cette peau gris

lézard.

Et notre homme gris du nom de Smith surgit de l'allée, huit paquets de purée dans les bras, jusqu'à hauteur de sa pomme d'Adam protubérante. Buddy Newman poussa un gémissement.

Le supermarché comptait six caisses et Buddy tenait la « caisse express – maximum huit articles ». Il soupira.

L'homme gris posa les boîtes sur le tapis roulant et plongea la main dans sa poche, afin d'en extirper un portefeuille au cuir fatigué. Buddy commença à passer chaque paquet au lecteur de code barres, sachant que l'homme en gris aurait déjà calculé mentalement la somme totale avant que la caisse enregistreuse n'imprime le ticket.

Un jour, Smith avait décelé une erreur dans l'addition. Buddy lui avait affirmé que le lecteur de code barres était infallible, mais l'homme gris n'en démordait pas et Buddy avait dû appeler le directeur. C'était son premier mois de travail et Buddy ne savait pas encore comment en découdre avec les clients difficiles. Il espérait que son patron expulserait l'homme gris manu militari sur le parking.

Au lieu de quoi, ce dernier désigna un code barres erroné sur l'une des boîtes et attendit, impatient, que le directeur pianote le prix sur la caisse. Le patron réprimanda Buddy pour n'avoir pas eu la présence d'esprit d'appuyer sur la touche « répétition », une fois le prix du premier paquet enregistré.

Buddy, tout confus, vira au rouge betterave. Depuis, il n'oublia plus d'utiliser la touche en question.

Mais cette fois, il ne s'en servit pas à dessein. « Prenons notre temps », songea-t-il, puisque l'homme gris l'horripilait chaque fois qu'il sortait son porte-monnaie rouge et comptait ses pièces avec un soin maladif. N'importe, qui se serait contenté de poser cinquante ou soixante-quinze cents sur le comptoir. Mais pas l'homme gris ! Lui prenait le temps de compter le moindre cent dans son ridicule porte-monnaie en plastique rouge.

Alors, cette fois, Buddy prit tout son temps pour faire l'addition. Peut-être que l'homme gris – dont la peau semblait encore plus grise qu'à l'accoutumée – changerait de caisse la prochaine fois.

L'homme tenait fermement sa monnaie dans la main, tandis que Buddy faisait mine d'avoir des problèmes avec le scanner. Par habitude, il savait comment tenir la boîte de sorte que le code barres ne soit pas lu. Il répéta plusieurs fois l'opération.

— Posez-la plus à plat, suggéra l'homme gris, d'une voix aussi acide qu'un zeste de citron.

— Désolé, monsieur, fit Buddy, ravi d'agacer son client.

Il s'affaira avec le paquet de purée, remarquant les lèvres incolores et de plus en plus pincées de l'homme gris. D'ordinaire, sa couleur évoquait les écailles d'un poisson. Ce soir-là, elle ressemblait à de la mine de crayon.

Tout en se tortillant d'impatience, l'homme gris laissa errer son regard sur le présentoir à revues, où les derniers magazines féminins et divers tabloïds dévoilaient leurs couvertures.

Comique malgré lui, l'individu y regarda à deux fois. Une main grise se posa vivement sur le dernier *Enquirer*. L'air horrifié, il lut les gros titres, parcourut fébrilement l'intérieur du magazine, comme s'il cherchait quelque chose. Dès qu'il sembla l'avoir trouvé, sa peau devint plus grise que jamais et ses yeux encore plus exorbités.

Buddy Newman fut tellement surpris qu'il en cessa de travailler et considéra son client, l'air ébahi.

L'homme gris porta soudain la main à sa poitrine, les pages de l'*Enquirer* s'éparpillant, telles des cocottes en papier. Sa bouche s'ouvrit en grand. Ses lèvres et ses ongles bleuïrent et l'individu se plia en deux comme une chaise longue, en s'effondrant sur le tapis roulant.

Buddy Newman reconnut tous les signes d'une crise cardiaque – il avait pris des cours de secourisme –, aussi appuya-t-il sur la sonnette pour prévenir le directeur.

Sans plus attendre, il retourna le corps du client pour le mettre de face. Son visage était à présent aussi gris que celui d'un cadavre.

Buddy lui pinça le nez et lui ouvrit la bouche, en vérifiant d'abord que l'autre n'avait pas avalé sa langue. Ouf ! Elle était bien en place. Puis, rassemblant tout son courage, Buddy entreprit une respiration artificielle. Les lèvres de l'homme viraient au bleu grisâtre. Buddy expira, se retira, puis répéta l'opération.

Le patron arriva en courant et Buddy l'interpella :

— Appelez l'ambulance ! Il est en train de mourir !

Il reposa ensuite ses lèvres sur celles de l'individu qui répondait au nom de Smith. Elles étaient aussi froides que de la morue fraîche. Elles en avaient presque le goût. Exténué, les yeux rouges, Buddy insuffla encore de l'air dans ces poumons qui ne répondaient pas.

Après le départ de l'ambulance, Buddy, assis sur le tapis roulant de sa caisse, écouta en silence la voix distante mais rassurante de son patron lui disant que la direction générale le citerait sans doute en exemple, surtout si le client en réchappait.

Buddy ne croyait pas que l'homme survivrait. La saveur glacée sur ses lèvres lui donnait l'impression qu'il avait embrassé un cadavre.

Le directeur renvoya Buddy plus tôt cher lui et le jeune homme prit un exemplaire de *l'Enquirer*.

En marchant vers son domicile, Buddy lut les gros titres. Il savait qu'un d'entre eux avait provoqué la crise cardiaque de son client. Aussitôt, Buddy écarta la manchette qui annonçait : **DE NOUVELLES PREUVES STUPÉFIANTES ! LE MÊME ASSASSIN A TUÉ ROY ORBISON, LUCILLE BALL ET L'AYATOLLAH KHOMEYNI !**

En médaillon, on vous promettait de vous révéler le secret du régime amaigrissant à base de pizzas. Smith avait plutôt la tête de quelqu'un qui n'en a pas mangé une seule de toute sa vie.

Il ne restait plus qu'une autre histoire. Le titre disait : **TOUTE LA VÉRITÉ SUR LE SURHOMME EN LIBERTÉ AUX ÉTATS-UNIS !**

Au-dessus était esquissé le portrait d'un homme au visage cruel. Il avait les pommettes saillantes et les yeux les plus morts que Buddy ait jamais vus.

Il ouvrit le magazine et, à la lumière des réverbères, lut l'article ayant trait à ce « Mort Vivant », comme l'avait désigné le journaliste. Cet individu était censé arpenter les rues et commettre des actes d'une violence indescriptible. Aux yeux de Buddy, tout cela évoquait un personnage de mauvaise bande dessinée. Puis il considéra encore les yeux morts et fixes sur la couverture du magazine et il réprima un frisson.

Pas étonnant que Smith ait tourné de l'œil. Ce gars, c'était la mort en personne.

Convaincu d'avoir résolu le mystère de la crise cardiaque de Smith, Buddy Newman fila chez ses parents.

La nuit, il fit des cauchemars où des corps encombraient le tapis roulant de sa caisse, serrant dans leurs mains des pièces de monnaie étrangères. Buddy, lui, s'empressait de les mettre dans de grands sacs en plastique avant qu'ils ne passent l'arme à gauche dans ses bras.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et la sirène le tira de son sommeil. Ses yeux bruns ne reconnurent pas le plafond. Il était trop blanc. Il battit des paupières et s'assit lentement. Sa tête lui faisait mal. Il sentit une douleur sourde dans ses yeux caves. Comme si on lui avait cautérisé le nerf optique mais qu'il n'était pas tout à fait guéri.

Il roula de l'autre côté du lit de camp défoncé et se prit la tête dans les mains. En la relevant, il balaya la cellule du regard. Elle était éclairée par une puissante lumière qui provenait de l'autre côté des barreaux.

C'était une cellule sommaire. Des murs en parpaing peints en rose ; dans un coin, des toilettes en inox, avec un lavabo ébréché au-dessus du réservoir d'eau. Hormis le lit et le cabinet, la pièce était aussi nue qu'un crâne chauve. Et tout aussi rose.

Remo se leva. Il était en caleçon et alla se soulager dans la cuvette sans couvercle. Il découvrit ensuite son uniforme de travail bleu, plié et posé par terre. Une paire de chaussures en cuir l'accompagnait. Il enfila d'abord la tenue, puis se chaussa et fit quelques pas dans la pièce de deux mètres sur trois.

Le long du couloir, il entendit des hommes, tels que lui, qui remuaient dans leur espace confiné. La voix d'un Noir maudit la nouvelle journée qui s'annonçait. Une autre, plus jeune, se mit à sangloter. Elle fut accueillie par des sarcasmes, dont la dureté niait toute forme de compréhension.

Des bruits de pas se mêlèrent aux voix. Des bottes qui marchaient sans fers aux pieds dans sa direction.

— Vos gueules pendant l'appel ! aboya une voix.

— Va te faire foutre, connard ! répliqua quelqu'un.

Les bottes stoppèrent. Il y eut un instant de flottement. Puis la même voix répondit, docile, cette fois :

— Numéro quatre-vingt.

D'autres se mirent à parler, à tour de rôle :

« Numéro trente-cinq... Numéro trente-sept... Numéro cent quatre-vingt-un. »

Remo finit par voir les deux paires de bottes qui s'arrêtèrent devant sa cellule.

Les deux hommes arboraient les mêmes chemises grises à épaulettes noires, avec un galon sur la poche. Leur pantalon était aussi noir, avec une rayure anthracite le long des coutures extérieures. Le chapeau façon « Yogi l'ours » était aussi sombre et dissimulait un regard mauvais.

— Comment s'est passée ta première nuit de condamné ? demanda le plus grand des deux gardiens sans quitter sa feuille d'appel des yeux.

— Baissez-vous et je vous ferai voir, lança Remo avec hargne.

Leurs accents clochaient. Trop d'inflexions du Sud. Idem pour la couleur des uniformes ; ça ne collait pas.

— On m'a dit que t'étais un sacré fils de pute, renchérit l'autre maton, aussi haut que large – et il n'était pas bien haut.

— On m'appelle Remo.

— Condamné numéro six, tu veux dire.

— C'est pas mon chiffre.

— Peut-être pas dans le New Jersey. Mais par ici, t'es le numéro six. Maintenant, éloigne-toi de ces barreaux, mon pote. Le directeur veut te voir.

Remo recula, tandis que le gardien criait au surveillant d'ouvrir la cellule numéro deux.

La porte électronique émit un bourdonnement en coulisant. Le duo de gardiens entra aussitôt dans la cellule, se postant de chaque côté de Remo. L'un d'eux lui attacha les fers aux pieds, tandis que l'autre restait debout, la main sur son étui de revolver.

Une fois les fers en place, le maton-court-sur-pattes se releva et tenta de lui passer les menottes attachées à une très longue chaîne.

— Merde alors !

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit l'autre.

— Regarde les poignets de ce type. Aussi épais que les câbles du Golden Gate. Les menottes sont trop petites.

— Débrouille-toi pour que ça rentre.

Remo avait les bras tendus et les poings serrés. Le gardien essaya d'abord la main droite. Il manquait un bon centimètre pour que la menotte se referme.

— Essaie l'autre main, s'impatientait son collègue. Il doit être droitier. Le gauche est plus mince. Et grouille-toi, le dirlo attend !

Impossible de fermer l'autre menotte.

— Qu'est-ce qu'on fait ? Je n'ai jamais vu un taulard avec des poignets pareils.

Remo décocha un œil noir aux deux gardiens.

— Et comme ça ? suggéra-t-il en desserrant les poings.

Clic ! Clac ! Les menottes se refermèrent d'un coup sec.

— T'es un petit malin, à ce que je vois, commenta le gardien en poussant Remo. Viens montrer ton tour de passe-passe au directeur.

En sortant, Remo fut entraîné vers la droite. Une longue rangée de cellules s'étalait devant lui. Des mains s'accrochaient aux barreaux, certaines se croisaient, d'autres pendaient mollement. Le couloir était en parpaings beiges et s'achevait sur une porte électronique avec une fenêtre en verre.

— Quatre pas derrière moi et colle-toi au mur, ordonna le grand gardien en ouvrant la marche, son collègue la fermant. Reste sur la ligne jaune.

Remo commença à avancer lourdement. En passant devant les cellules, des visages durs et inconnus scrutaient derrière les barreaux peints en vert.

— Salut, la Belle au Bois Dormant ! J' suis le Prince Charmant.

— Hé, mon chou ! C'est quoi, ton nom ?

Il y eut des cris de chats en chaleur et quelques sifflements admiratifs. Un taulard déglingué, un anneau d'or à l'oreille, se demanda à voix haute si Remo était vierge. Ce dernier s'arrêta devant sa cellule et le fixa de son regard mort. L'autre recula en tressaillant.

Une seconde avant que le gardien ne le bouscule, Remo reprit son chemin. Ils franchirent une série de portes électroniques et un carrefour qui partait dans quatre directions, avec des cellules du sol au plafond.

— Où suis-je ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? brailla le gardien qui marchait en tête. Ah ouais... t'étais sous sédatif, en arrivant, hein ?

— Si c'est vous qui le dites, déclara Remo, tandis qu'ils arrivaient au bureau du directeur.

Le gardien frappa à la porte.

— Ton nouveau foyer, c'est le pénitencier d'État de Starke, mon vieux.

— Je n'ai jamais été champion en géographie, observa Remo, tandis que l'autre gardien passait la tête par la porte en annonçant :

— Il est ici, monsieur.

— En Floride, le pays du soleil et des alligators.

— N'oublie pas le jus, ajouta le premier garde, en ouvrant la porte à Remo.

— Asseyez-vous, Williams, dit le directeur d'une voix d'homme efficace, dépourvue néanmoins d'agressivité.

Il fit signe aux matons de fermer la porte derrière eux. Remo se laissa glisser dans un fauteuil en bois tout simple. Immédiatement, ce siège le rendit mal à l'aise. Il ne savait pas pourquoi, mais cela remuait de vagues souvenirs.

L'autre l'ignora avec ostentation en feuilletant un dossier. C'était un homme râblé et pugnace, à la tête chauve et lisse. L'arête de son nez portait une légère entaille, comme si quelqu'un lui avait retiré un morceau de chair.

En relevant la tête, il reposa le dossier à plat et se concentra sur Remo.

— Savez-vous pourquoi vous êtes ici, Williams ?

— L'État dit que j'ai tué un dealer.

— C'est la raison pour laquelle on vous a envoyé à la prison d'État de Trenton. Mais pourquoi vous a-t-on transféré à celle de Floride ?

« Les gardiens ne mentaient donc pas », songea Remo.

— Je ne sais pas, répondit-il. Ça a dû m'échapper.

— Vous êtes un individu fantasque, M^r Williams. Vous seriez mieux dans le New Jersey, où la peine de mort n'est pas appliquée. Ici, vous n'êtes qu'un condamné de plus. Selon votre dossier, vous avez mutilé votre camarade de cellule en lui brûlant l'œil avec une cigarette. Et comme si cela ne suffisait pas, vous avez tué un gardien. J'imagine qu'il a des appuis politiques, car on a dû tirer pas mal de ficelles pour que vous soyez transféré chez moi. Ce n'est pas légal mais lorsque j'ai protesté, on m'a fait comprendre en termes clairs que je devais jouer le jeu.

— J'avais peut-être besoin de changer d'environnement, risqua Remo, en se demandant où cette discussion à la con allait le mener.

— Vous avez l'air d'avoir repris du poil de la bête, poursuivit le directeur.

Remo lut « McSorley » sur la plaque du bureau.

— Mais j'ai cru comprendre qu'on vous avait donné un sédatif à Trenton, avant d'opérer le transfert. Vous savez donc où vous vous retrouvez, à présent ?

— Bien sûr. Je suis en Floride.

— En effet, acquiesça l'autre, sans humour. Plus précisément parmi les condamnés à mort de cet État. Car, voyez-vous, contrairement au New Jersey, nous appliquons la peine capitale. Et comme on vous a transféré dans notre juridiction, vous tombez sous le coup de la loi de Floride.

Remo resta muet. Ses sourcils se plissèrent.

— Désolé, reprit le directeur d'une voix ni compatissante ni sarcastique, simplement neutre. Selon votre dossier, vous étiez officier de police, autrefois. Et ce n'est pas moi qui vais défendre les dealers. Vous aviez sans doute vos raisons pour agir de la sorte, mais assassiner un gardien de prison... je dois faire appliquer la loi.

— Je veux parler à mon avocat, répliqua Remo d'un ton sec.

— Je crois déjà qu'un appel a été déposé en votre faveur. Dans l'attente, vous êtes censé obéir au règlement de cet établissement. Vous aurez l'autorisation de quitter votre cellule deux minutes tous les deux jours, pour vous doucher, et trente minutes, le lundi et le jeudi, pour faire de l'exercice sous surveillance, dans la cour. Sinon, vous serez confiné dans votre cellule, où vous prendrez vos repas et ferez ce que vous voulez. Et, compte tenu du rapport que j'ai sous les yeux, je n'aurai pas d'autre choix que de vous isoler, en cas de mauvaise conduite.

— J'ai l'impression d'être un vilain garnement.

— Soyez assuré, M^r Williams, que je ne vous considère pas du tout sous cet angle. À présent, avez-vous saisi tout ce que je viens de vous dire ?

— J'imagine que oui.

— Comprenez-vous ce que j'entends par « isolement » ?

— À Trenton, c'est ce qu'ils appelaient « détention administrative ». On est tout seul, c'est ça ?

— En effet, et je suis persuadé qu'un homme qui risque la peine de mort réfléchit en deux fois avant de vivre ses derniers jours dans l'isolement total.

Le directeur pressa une sonnette. Les deux gardiens rentrèrent dans la pièce et prirent place de part et d'autre de Remo dont le visage ne trahissait aucune émotion.

— Avant que l'on vous escorte à votre cellule, avez-vous des questions à poser ?

— Une seule, répondit Remo en se levant dans un bruit de chaînes.
Le directeur le dévisagea, l'air perplexe.

— Dans cet État, vous utilisez le gaz, la seringue ou l'électricité ?

— Notre chaise électrique est tout à fait efficace, M^r Williams.
D'ailleurs, vous ne sentirez rien d'autre qu'une petite secousse. C'est tout à fait humain, croyez-moi.

— Tout de même, j'aurais préféré la piquêre.

L'autre afficha un intérêt curieux.

— Vraiment ? Pourriez-vous me dire pourquoi, je vous prie ?

— Ils ne vous rasent pas la tête avant l'injection du poison.

— Ah, je vois, répondit le directeur.

Mais à en juger par l'opacité de son regard, Remo se dit qu'il n'avait pas compris du tout.

CHAPITRE III

Une fois ses fers et ses chaînes retirés, Remo s'assit sur la couchette, tandis que les barreaux se refermaient. Pour la première fois, il remarqua le panneau blanc fixé à la porte de la cellule :

« Danger ! Éloignez-vous des barreaux pendant l'ouverture ou la fermeture. »

Comme c'était la seule chose à lire, Remo la lut plusieurs fois lentement.

Une voix en provenance de la cellule voisine troubla sa concentration.

— Hé, Jim ! Qu'est-ce qui se passe ?

C'était un Noir. Avec l'accent du Sud.

— Je m'appelle Remo.

— Le prend pas mal, mec. Tous les Blancs, je les appelle Jim. T'es ici pour quoi ?

— C'est pas tes oignons.

— Comme tu veux. J'essayais juste d'être sympa. J' m'appelle Mohammed.

— Et moi, c'est Allah.

— Les frères musulmans prononcent Al-lah, blanc-bec. Mais si ça t' chante, tu peux m'appeler Popcorn, comme les autres taulards. Évite juste de te foutre de mon Dieu à moi. Allah, c'est lui qui m'aidera à tenir le choc, jusqu'à ce que j'y passe. J'ai tué ma copine, tu sais.

— Mazette.

— Ouais, si j'avais su. Parfois, elle me manque. Je l'aurais pas égorgée, si j' l'avais pas retrouvée au lit avec un gus que j'avais pas vu avant. Et c'était mon anniversaire. J' pouvais pas lui pardonner, tu sais.

— Épargne-moi les détails, répondit Remo en s'affalant sur le lit de camp.

Il fixa le plafond.

— J'ai entendu dire que t'étais flic, dans le temps.

— Dans le temps, oui.

— Laisse-moi te dire un truc, mec. Les taulards, ils savent que t'es

un ex-flic. Les matons savent que t'as descendu un des leurs. Alors, à ta place, j'essayerai d'me faire un max de potes.

— Tu n'es pas à ma place, répliqua Remo, saisi par l'envie soudaine d'une cigarette.

Peut-être que cela l'aiderait à faire un peu le ménage dans sa tête. Il se sentait comme de la bière éventée... trop chaude et sans saveur.

— Dans ce cas, j'ai encore un p'tit conseil pour toi, Jim. Mange pas le pain de viande, c'est toujours les hamburgers de la veille. Et s'ils te donnent du ragoût, c'est le pain de viande de la veille, qui provient des hamburgers de l'avant-veille. Ils gaspillent rien dans cette taule. Ils se contentent de réchauffer, histoire de te le fourguer le lendemain.

— Je m'en souviendrai, répondit Remo en se tournant de côté.

Il ne se rappelait pas avoir tué un gardien à la prison de Trenton. Mais le sédatif devait encore ralentir son cerveau. D'ailleurs, c'était la première fois qu'on transférait un prisonnier, après l'avoir endormi.

Son esprit vagabonda et remonta le temps. Tout était gris et confus. Quand étaient-ils venus le chercher dans son appartement de Newark ? Dix ans auparavant ? Vingt ans ? Oui, une bonne vingtaine d'années. Vingt longues années que le juge... quel nom, déjà ?... Harold Quelque chose ?... l'avait mis en taule. À cette époque, le New Jersey appliquait la peine de mort. Remo avait passé toute une année en prison – un mort en sursis, dans le langage des autres détenus – pendant que son avocat déposait appel sur appel.

Ce fut moins la procédure que la tendance anti-peine de mort qui finit par sauver l'ex-policier Remo. Cela valait mieux que de s'asseoir sur la chaise électrique.

À présent, vingt ans plus tard, elle l'attendait de nouveau.

Remo se leva. Ses membres étaient engourdis. Il se passa la main sur sa barbe déjà dure. Aucun miroir dans la cellule. Un condamné à mort se trancherait volontiers la gorge plutôt que de passer sur la chaise.

Du reste, Remo avait la gorge sèche. Le lavabo l'était aussi. Remo décida donc d'aller dans l'autre direction.

— J'aimerais bien fumer un coup, dit-il à haute voix.

— Une Camel, ça te va ? répondit Popcorn.

— Ouais.

— La voilà, mec. Directement du producteur au consommateur.

Une cigarette sans filtre roula devant sa cellule. Remo dut s'agenouiller pour la saisir. Mais ses poignets étaient trop épais pour

passer entre les barreaux. Il essaya de toutes ses forces, ses doigts manquant effleurer le cylindre de papier. Il changea de main mais ne parvint qu'à pousser la cigarette plus loin.

Frustré, Remo s'assit lourdement sur sa couchette.

— Je sens pas la fumée, Jim, observa Popcorn au bout d'un moment.

— Je n'ai pas pu l'attraper.

— C'est l'idée que j' me fais d' ma vie, Jim. N'empêche, tu m'en dois une quand même.

— Bien sûr, dit Remo, qui se sentait minable.

— N'attends pas trop quand même. J'ai Sparky au cul, tu sais.

— Qui est-ce ? Ton avocat ?

— Sparky, c'est la chaise, vieux. J'y passe le mois prochain, si mon appel tient pas. Ils t'ont dit quand ce s'ra ton tour ?

— J'y passe pas, décréta Remo.

— Ouais, j' me disais pareil, au début. Ton avocat, idem. Bref, tout le monde s'y met. Et tu finis par y croire un moment. Mais chaque jour, tu creuses ta tombe, vieux.

— J'y passerai pas, je te dis.

— Tu t'imagines que tu vas y couper, parce que t'étais flic, c'est ça ?

— J'y ai échappé dans le New Jersey. J'y échapperais ici.

— Peut-être, Jim. Mais dans le coin, le jus de Floride veut dire autre chose. Rien à voir avec le jus d'orange. Ils t'attachent sur la chaise, avant même que tu puisses en profiter.

— Ils ne peuvent pas transférer un gars d'un État à l'autre pour le griller. Mon avocat va s'en occuper.

— Ouais, mon avocat est mon seul espoir aussi.

— Ils ne vont pas me griller, s'obstina Remo.

Soudain, il se rappela pourquoi il était si mal à l'aise sur le siège du bureau du directeur. Les chaises électriques étaient toujours fabriquées en bois non conducteur.

Une porte s'ouvrit en bourdonnant dans le lointain. Puis une autre. Chaque fois, le bruit devenait plus distinct à mesure que le surveillant s'approchait. Le bruit de pas s'arrêta.

Les gardiens se tinrent devant la cellule de Remo. C'étaient les mêmes qu'auparavant.

— Aujourd'hui, c'est jour de douche, Williams, ricana l'un des deux.

— Pourquoi pas ? marmonna Remo en se levant.

Cette fois, ils ne lui passèrent pas les menottes.

— Je suis le seul à y aller ? demanda Remo.

— Les autres sont déjà en train de se faire tout beaux pour toi, baby, répondit le maton, toutes dents dehors. Allez, avance.

Remo passa devant les cellules des condamnés à mort. Stoïquement il croisa chaque regard. Pas de cris ni de sifflements, cette fois. En un sens, c'était mauvais signe.

Ils passèrent devant la cabine de contrôle au croisement appelé « Gare Centrale », où le surveillant leur ouvrit une dernière porte. Remo se déshabilla sous l'œil vigilant des gardiens et entra dans les douches communes.

Les dizaines de paires d'yeux reluquèrent ses muscles longs, son ventre plat d'athlète et ses poignets incroyablement épais. Remo les ignore et se plaça sous le jet d'eau chaude. Il se frotta avec un morceau de savon sale et gluant, récupéré sur une étagère en forme de gouttière, qui courait tout le long du mur. Il se savonna la tête, frotta comme un fou et, conscient des regards braqués sur lui, se rinça jusqu'à ce qu'il n'ait plus de mousse sur le corps.

En regagnant la porte, un homme lui barra la route. Il était blanc et taillé comme un joueur de base-ball qui attendrait des triplés. Sa figure épaisse était aussi peu expressive qu'une centrale hydroélectrique, hormis sa moustache à la Fu Manchu qui était passée de mode lorsque Gerald Ford entra à la Maison-Blanche et ses quatre poils sous la lèvre intérieure ou touffe pachuco. Ses cheveux dégouлинаient de savon gris sale.

— C'est toi, le nouveau condamné, grogna-t-il.

— Mon nom, c'est Remo.

— Ouais, c'est ça. J'ai entendu dire que t'étais flic, ajouta-t-il en haussant la voix.

Remo ne répondit rien et ses yeux baissèrent sur la poitrine de l'individu, ruisselante de savon. Non pas par soumission, mais parce que l'autre était plus grand que lui et que Remo posait son regard à son niveau naturel. Sans émotion ni faiblesse ou défi.

— Moi, les flics, je les suce, railla l'autre.

— Tu lui as dit, McGurk ! beugla quelqu'un.

McGurk se pencha sur le visage de Remo. Son haleine était aigre.

Comme un yaourt qui aurait dépassé la date limite.

— Peut-être que j'te sucerais.

Comme Remo ne bronchait pas, McGurk enchaîna :

— À moins qu'on intervertisse les rôles. Je pourrais te protéger, le flicaillon. Si t'es gentil avec moi.

À ces mots, Remo releva des yeux plus enfoncés que jamais dans leurs orbites. Ils ne trahissaient aucune expression.

— Tu me le fais et j' te l' fais, murmura McGurk. Qu'est-ce que t'en penses ?

— Je pense que tu as l'haleine de quelqu'un qui vient de téter un éléphant. Peut-être que tu devrais continuer à prendre ton pied comme ça.

McGurk en resta bouche bée, sa touffe pachuco en frétila. Pendant un long moment, seuls les jets ininterrompus des douches troublèrent le silence.

Puis un homme partit d'un rire explosif. Un autre émit un bruit de suction. Ils s'approchèrent de Remo et du géant appelé McGurk, histoire de voir la suite. Derrière le colosse, Remo aperçut les gardiens qui observaient la scène derrière la fenêtre carrée. Ils tournèrent soudain le dos et Remo comprit qu'ils ne lui seraient d'aucune aide.

— Restez en dehors de ça, bande d'enfoirés, déclara McGurk en baissa les yeux sur Remo qui soutint son regard sans broncher. Je vais te laisser une chance, flicaillon, tu me tailles une pipe tout de suite ou j' te fous mon couteau dans le bide.

— Si t'en as un, prouve-le, répondit Remo calmement.

— Pas de poches, l'ami, dit McGurk en déployant ses battoirs. Mais je te coincerai dans la cour.

— Eh bien, je te verrai dans la cour, conclut Remo en le bousculant pour ouvrir la porte, avant même que l'autre puisse réagir.

Il saisit une serviette et commença à se sécher, tandis que les gardiens, visiblement déçus, se postèrent devant la porte extérieure. Une odeur nauséabonde de sueur imprégnait la pièce en permanence. Les autres déambulèrent, nus et renfrognés, puis réclamèrent leurs serviettes. Une fois secs, ils les balancèrent dans un chariot de linge sale et enfilèrent lentement leurs vêtements, comme si endosser les salopettes bleues les rendait moins civilisés.

Alors que Remo tendait la main pour en prendre une, un des gardes intervint :

— Pas de bleu pour toi. Tiens, prends ça.

Remo enfila un tee-shirt abricot et comprit ce qu'il signifiait ; c'était le signe distinctif du condamné à mort.

Ils se mirent en rang, Remo à l'arrière. Les portes s'ouvrirent en bourdonnant, chacun des prisonniers regagna sa cellule, puis il se retrouva seul et poursuivit sa marche vers l'aile Q, réservée aux condamnés à mort.

D'un seul coup, toutes les portes s'ouvrirent dans un bruit assourdissant. Remo gagna le couloir beige qui menait à sa cellule, l'avant-dernière de la rangée.

Une voix rauque l'interpella :

— Dans la cour, le flic !

Après la fermeture des cellules, Remo lança en l'air :

— Tu connais un taulard du nom de McGurk ?

— Ouais, grimaça Popcorn. On l'appelle le Dragueur. Son prénom, c'est Delbert, à ce qui paraît.

— Pédé ?

— Pur et dur. Pourquoi tu demandes ça ? T'as un ticket ?

— Ouais.

— Fais gaffe, mec. C'est le genre actif, pas passif, si tu vois c' que je veux dire.

— Ouais. Il a dit qu'il me cherchera dans la cour.

— Alors faut pas y aller.

— Si, je dois rester en forme.

— Pour quoi faire ? Cette vieille Sparky va finir par te griller.

— Un jour, je risque de sortir d'ici.

Remo remarqua que quelqu'un avait rapproché la cigarette qui traînait dans le couloir. Il s'avança pour la ramasser, avant de s'asseoir sur son lit de camp.

— Pour sûr, dit Popcorn, tandis que Remo ôtait soigneusement la poussière de la cigarette. Un de ces quatre, un fourgon mortuaire blanc nous emportera tous.

— Non, insista Remo en portant le bout propre de la Camel à la bouche. Un jour, ils découvriront que je suis innocent.

Popcorn se mit à hurler de rire mais Remo l'ignore en cherchant une allumette dans ses poches. Il découvrit qu'il n'avait ni poches ni allumette. Et Popcorn de rire aux éclats, comme si l'innocence de Remo était la chose la plus drôle qui soit dans le quartier des

condamnés à mort.

CHAPITRE IV

Pour Remo Williams, reconnu coupable d'un crime, son premier jour à la prison d'État de Floride ne différait guère de ceux passés au pénitencier de Trenton.

Les gardiens faisaient l'appel à dix heures. Le déjeuner était servi à midi trente. Le plateau-repas était placé sur le rebord de la porte de sa cellule. C'était du ragoût. Remo le renifla et, bien qu'il ait faim, reposa le plateau. Lorsque le gardien passa le récupérer, une heure plus tard, la graisse dessus s'était figée en refroidissant.

Il y avait deux autres appels : à trois heures de l'après-midi et huit heures du soir. Les lumières s'éteignaient sur le coup de onze heures. Et vingt minutes plus tard, un maton passait pour une dernière vérification, braquant sa lampe électrique sur chaque détenu.

Après le passage du gardien, Remo fixa l'obscurité, se demandant si les nuits seraient aussi mauvaises qu'à Trenton.

Elles l'étaient.

Au loin, une voix s'éleva :

— Transmettez mon message, Scotty.

Et Remo faillit éclater de rire. En fait, le prisonnier ne plaisantait pas. Il se lança dans un one-man-show qui retraçait un épisode imaginaire de *Star Trek*, passant d'un rôle à l'autre : Kirk, Spock, Scotty, McCoy et même une ridicule voix de fausset, Uhura.

— Ta gueulé, crétin ! brailla quelqu'un.

— Ferme-la toi-même ! intervint Popcorn. Laisse-le faire. Au moins, il nous amuse.

Remo soupira et roula hors du lit.

— C'est comme ça tous les soirs ? demanda-t-il.

— De temps en temps. C'est TV-Gnouf. Il connaît tous les épisodes de *Star Trek* par cœur. Il dit qu'il les a vus dix-sept fois chacun. Alors, forcément, il arrive à se faire son propre cinoche. T'aurais dû entendre l'épisode de samedi : Kirk s'est fait zigouiller par les Romuliens et Spock a pris le contrôle de l'*Enterprise*.

Remo soupira. À Trenton, il y avait un détenu qui passait la nuit à jouer tous les rôles de *Dragnet*. Cela faisait si longtemps qu'il ne se rappelait même pas le nom du gars.

Peu à peu, les voix, les grognements, les sanglots s'estompèrent et le silence s'installa sur l'obscurité humide du quartier des condamnés à mort.

Remo s'endormit. Il se mit à rêver.

Et dans son rêve, il était libre.

Il se trouvait dans un ascenseur. Celui-ci le déposait au dernier étage d'un immeuble de luxe. Il sortit dans le couloir et se mit à siffloter.

De part et d'autre des portes de l'ascenseur, un costaud apparut. Mac-11 au poing, chacun arborait un costume italien en soie. Remo se retrouva avec le canon d'une mitrailleuse de chaque côté du cou. Il arrêta de siffler.

« Oh, merde ! » cria-t-il dans son sommeil. Mais dans le rêve, il se montra aussi décontracté qu'une vedette de série TV.

— Tu t'es gouré d'étage, mec ? marmonna l'un des deux types.

— Pas si c'est la suite de Don Polipo Tentacolo, répondit Remo.

— Don Tentacolo ne reçoit pas ce soir, mon pote, riposta l'autre homme, en commençant à palper Remo, au cas où il serait armé.

Son acolyte gardait le M-11 braqué sur Remo.

Puis tout s'enchaîna si vite qu'il sursauta dans son sommeil.

Le gorille agenouillé lui palpa les chevilles lorsque Remo lui balança un coup de pied qui lui dévissa la tête. Elle alla valser dans le décor. Il saisit l'autre malabar au poignet et glissa son doigt dans la gueule du Mac-11.

Le canon se désintégra et le gorille lorgna la crosse de son arme qui tremblait comme une feuille. Les petites balles rutilantes apparurent à la surface du chargeur.

— Vous permettez ? demanda Remo en souriant poliment.

Sans plus attendre, il extirpa une balle et l'appliqua sur le front du gorille époustoufflé. Il donna une pichenette et *pop !* tel un pétard qui éclate, la balle transperça le crâne du malabar qui tomba comme une masse, un petit cratère au front.

Remo enjamba négligemment les corps et s'avança vers une porte noire en bois ouvragé. Il frappa et attendit, les mains sur les hanches.

Dans sa cellule, Remo s'agita. Il remarqua pour la première fois qu'il avait perdu trente pour cent de sa musculature. Ses bras se révélaient extraordinairement fins. Ses poignets épais le faisaient ressembler à Popeye, en plus grotesque.

C'est alors que le bois se fendit en éclats et Remo s'éloigna de la ligne de tir, car le trou avait été fait de l'intérieur, par une arme pressée contre la porte.

Remo frappa la poignée avec une telle force qu'elle sauta de son support et bondit dans la pièce. Un homme invisible se mit à hurler dans une exquise agonie et Remo, l'air de rien, ouvrit la porte.

Il s'arrêta auprès d'un individu qui se tenait l'aine à deux mains, avant de s'affaler à terre. Remo visita ensuite le luxueux appartement en terrasse, jusqu'à ce qu'il découvrit un type tapi contre la baie vitrée offrant une vue panoramique d'une ville qui évoquait Dallas.

Le gros bonhomme avait le dos plaqué à la vitre.

— Si tu es un flic, je peux te payer.

— Faute, fit Remo. Vous perdez dix points.

— Si t'es de la brigade des stup's, je peux me retourner.

— Vous refroidissez.

— Alors qu'est-ce que tu veux ?

— Oh, une petite maison, une femme agréable et peut-être deux ou trois gamins.

— Vendu ! Je m'en charge.

Le gros lard transpirait à qui mieux mieux, même s'il le dépassait d'une bonne trentaine de kilos.

— Désolé, répliqua Remo, mais il existe certaines choses que même l'argent ne peut acheter.

— Je peux sûrement trouver un arrangement, se hâta de suggérer Don Tentacolo.

— Laissez-moi réfléchir, fit Remo en tapotant la vitre.

Le gros tressaillit, comme si les doigts de Remo étaient des seringues hypodermiques.

— C'est du simple ou du double vitrage ?

— Simple. À l'épreuve des balles.

— Bien, commenta Remo en traçant une ligne droite au-dessus de la tête tremblante de son interlocuteur.

Le verre grinça comme sous l'action d'un diamant. Remo répéta l'opération de part et d'autre de la ligne et de haut en bas. Le gros lard se retrouva encadré, comme dans un cercueil de verre.

— Que... qu'est-ce que tu fais ? bafouilla-t-il.

— Vous avez l'air d'avoir chaud. Un peu d'air vous fera du bien.

— Ouais, approuva Don Tentacolo en s'essuyant le front. On étouffe ici.

— Dans ce cas, laissez-moi faire.

Et Remo posa la main sur la poitrine haletante de l'individu et le poussa légèrement.

Don Polipo Tentacolo dégringola des vingt étages en emportant avec lui un rectangle de verre. Ses pieds furent les derniers à disparaître dans l'obscurité.

Remo s'épousseta les mains, comme s'il venait d'achever une petite réparation domestique.

Il se tourna vers une personne invisible et demanda :

— Alors, je m'en suis tiré comment ?

— Ton épaule était pliée, répondit une voix amère.

Le visage de Remo afficha une déception tragique.

Il se réveilla avec la même expression.

— Tu vas bien, Jim ? murmura Popcorn.

Remo s'assit :

— J'ai fait un mauvais rêve.

— À mon avis, t'en es pas encore sorti. Sauf que, t'as les yeux ouverts, tu piges ?

— Je sais où je suis. Mais ça me paraît tellement réel.

— D'après moi, Jim, les condamnés à mort rêvent plus profondément. Reste un mois dans le quartier et tu comprendras.

Remo passa la main sous son oreiller. La Camel s'y trouvait toujours.

— Tu n'aurais pas une allumette, par hasard ?

— Pas depuis que Mohammed Ali est devenu ramollo du bulbe.

— Elle est vieille, celle-là.

— En taule, elles datent toutes de Mathusalem. Si je te balance la boîte, tu me la renverras ?

— Bien sûr.

La boîte atterrit près d'un barreau et Remo la récupéra du premier coup. Il alluma sa cigarette et tira une longue bouffée.

La fumée irrita ses poumons comme du gaz moutarde. L'envie de

tousser était irrésistible. Il tenta de se retenir, afin de ne pas attirer les gardiens ou pire, réveiller les autres condamnés.

En désespoir de cause, il tomba à genoux, mit la tête sous le lit et laissa échapper sa quinte de toux.

— Tu vas bien, Jim ?

Les spasmes de Remo s'estompèrent en un gémissement étranglé.

— Hé, Jim, c'est pas l' moment de claquer. C'est ma dernière boîte d'allumettes.

Malgré sa douleur, Remo perçut toute la sincérité du monde dans la voix de Popcorn. La sensiblerie des prisonniers ! Ne meurs pas tant que j'ai pas récupéré ce que tu me dois. Remo ne se ferait jamais à cette nature impitoyable.

Finalement, il remonta tant bien que mal sur son lit de camp.

— C'est ta première ou quoi ? ironisa Popcorn.

— J'ai l'habitude des bouts filtres.

Ses poumons étaient en feu. La nicotine rendait son esprit encore plus opaque. C'était peut-être une réaction au sédatif ?

— Et mes allumettes, mec ?

— Demain matin. J'ai la nausée, répondit Remo d'une voix faible.

— Si tu crois que tu vas les garder, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'à la clavicule.

Remo se retourna et tenta de trouver le sommeil mais en vain. La sonnerie de cinq heures bourdonna et une nouvelle journée de grisaille commença.

CHAPITRE V

Avant que le gardien ne passe avec le plateau du petit déjeuner, Remo posa la boîte d'allumettes à l'extérieur des barreaux et, d'une pichenette, l'envoya à Popcorn.

— Tiens, dit-il. C'est bon ?

— Ouais, mec. Je l'ai, répondit l'autre d'une voix méfiante.

Remo l'imagina en train de compter et recompter les allumettes.

— Tu m'en dois deux, Jim. La clope et l'allumette.

— On se verra dans la cour.

— Si on sort au même moment.

Le petit déjeuner se composait de cornflakes froids avec du lait écrémé. Remo versa le berlingot sur les céréales. Cela sentait assez fort. Il renifla le bol. Ce n'était pas aigre. Seulement fort. Bizarre. Jusqu'ici, il n'aurait jamais cru que le lait frais empestait autant.

Remo décida de se passer de sucre et se força à avaler la première cuillerée. Les pétales de maïs lui firent l'effet de papier de verre sur son œsophage. Il acheva le bol. Cinq minutes plus tard, il en vomit la totalité.

— T'es sûr d'avoir déjà fait de la taule, Jim ? T'as pas l'air de t'acclimater facilement. Je veux pas croire que t'es un bleu. Car si t'es un bleu, t'es un mouchard. Remarque, j' me demande pourquoi l' dirlo mettrait un mouchard chez les condamnés à mort.

— Pourquoi ? Tu as quelque chose à cafarder ? répliqua Remo en crachant la dernière goutte de lait.

À présent, il était aigre mais cela provenait de l'acidité de son estomac.

— Non. Mais on dirait qu' c'est la première fois qu' t'es en taule.

— Je n'ai pas respiré l'air pur depuis...

Remo hésita. Quand avait-il été incarcéré ? Était-ce en 1971 ? Non, plus tôt, 70. Peut-être 69. Non, impossible. En 69, il patrouillait encore.

Le gardien vint récupérer le plateau et découvrit les dégâts que Remo avait causés.

— Tu le fais exprès ? demanda-t-il, la voix rageuse.

— J'ai dégueulé.

Le maton s'approcha :

— Ça m'a pas l'air d'être du dégueulis.

— Ça n'est pas resté plus de deux minutes dans mon estomac.

Popcorn prit la parole :

— C'est vrai, chef ! Le blanc-bec a vomi tripes et boyaux.

— Ta gueule, taulard.

Le gardien s'éloigna, puis revint avec une serpillière et un seau.

— Ouvre-moi la numéro 2 ! cria-t-il au surveillant dans sa cage de verre.

La porte de la cellule de Remo s'ouvrit en coulissant.

— Nettoie !

Remo considéra le seau et déclara :

— Et l'eau ?

— T'en as plus qu'il n'en faut, répliqua l'autre en désignant la cuvette des WC.

Remo y trempa la serpillière, la glissa dans le seau et porta le tout à l'endroit du délit. Il nettoya le sol, vida le seau dans la cuvette et le rapporta avec la serpillière à l'entrée de la cellule.

— Essore-la correctement, insista le gardien.

— Avec quoi ?

— Tes mains, connard.

— Je ne prends pas de douche avant demain.

— C'est pas moi qui fait le règlement. Je l'applique, c'est tout. La prochaine fois que tu auras envie de dégobiller, peut-être que tu te retiendras.

La mine renfrognée, Remo essora la serpillière à mains nues et vida le seau dans la cuvette des WC. Le maton récupéra le tout et ferma la cellule.

— Ouvre-moi la numéro 1 ! brailla-t-il et il passa à la cellule voisine.

— Allez, Popcorn, c'est le moment d'aller laver ton petit cul de noir.

— Vous m' dites ça, parce que vous en pincez pour moi, chef.

La porte s'ouvrit en bourdonnant et Remo observa avec un intérêt

soudain.

Il reçut un choc. Le type qui passa en sautillant lui décocha un sourire espiègle. Il était petit et frêle. Sa coupe à l'Iroquoise donnait à sa tête l'allure d'une gomme émoussée. Il n'avait guère plus de dix-huit ans.

— Ça Va, Jim ? lança-t-il en passant comme un diabolin.

— Merde alors, marmonna Remo. Un gosse. C'est encore un gosse.

*

* *

Après l'appel de dix heures, on dit à Remo que c'était son jour de sortie dans la cour. Entre-temps, Popcorn avait regagné sa cellule. Il le retrouva dans le couloir, lorsque les portes s'ouvrirent.

— On dirait qu'on va dans la cour ensemble, observa le jeune taulard.

— Ben oui.

— Vos gueules ! brailla le gardien.

Ce n'était pas le même que celui qui lui avait fait nettoyer le sol. Les mains de Remo sentaient tellement le lait caillé qu'il avait tiré la chassé d'eau une bonne demi-douzaine de fois pour les rincer. C'était dégradant, mais pas plus que toutes les humiliations qu'il avait subies ces deux dernières décennies.

Ils marchèrent le long du couloir des condamnés, où les détenus en tee-shirt abricot les observèrent sans ciller. Un blond aux longs cheveux était assis au bord de son lit, l'œil vide, la tête tournant de droite à gauche, comme une antenne parabolique.

— C'est TV-Gnouf, murmura Popcorn. Ils disent qu'il broutait le cresson à sa vieille. Sacré loustic.

Une voix râpeuse les accueillit au second étage des cellules du bloc C :

— Dans la cour !

— Devine qui c'est ? prononça Popcorn, la mine gourmande. Cette coquine de Delbert.

— McGurk a un couteau sur lui ? s'enquit Remo.

Le gardien grogna mais ne se mêla pas de leur conversation.

— Parfois. Mais notre Dragueur de McGurk n'a pas besoin de

couteau, tu sais. On m'a dit qu'un jour, à l'atelier, il a coincé un gars qui lui plaisait. Il lui plante un gros baiser bien baveux sur la bouche. L'autre se débat. Normal. Mais Delbert, il aime pas ça. Il ouvre les mâchoires du gus et lui bouffe un bout de langue avec les dents. Et il l'avale tout cru, comme un morceau de foie qu' t'achètes à la boucherie. Après, il a tenu l'autre qui pissait le sang, tête baissée, jusqu'à c' qu'il crève sur place. Enfin, c'est c' qu'on m'a raconté.

Remo grogna dans sa barbe. Il se demandait si Popcorn n'essayait pas de l'effrayer. Certains taulards prenaient un malin plaisir à tester les nouveaux venus.

Mais Remo n'en était pas un. Il avait peur mais n'était pas effrayé. Ce distinguo subtil aidait parfois un homme à survivre à une incarcération.

Ils franchirent la dernière porte. La cour était vide.

Remo se détendit. Puis Popcorn reprit la parole :

— Prends pas trop tes aises. On envoie toujours les condamnés en premier, le reste suit.

Derrière eux, une cacophonie de sirènes bourdonnantes indiquait qu'on lâchait les fauves du bloc C. Ils sortirent en grouillant comme des écoliers. Tout le monde parlait mais aucune voix ne s'élevait au-dessus des autres.

— À plus tard, dit Popcorn, en s'éloignant. Si t'es encore en vie.

Remo se tint dans un coin de la cour. L'établissement était constitué d'un bâtiment couleur citron vert, entouré d'une double clôture. Les miradors – verts également – se dressaient dans le prolongement de la clôture. Le soleil brillait mais il faisait un peu lourd, comme s'il était à proximité de l'océan. Remo crut presque sentir l'air marin.

Les taulards arrivèrent en vagues humaines mais, rapidement, les petits groupes se formèrent. Ceux qui ne pouvaient s'adapter à la vie de prison se promenaient seuls. Les tantes se rassemblèrent et discutèrent avec des voix haut perchées. Un match de basket s'improvisa sous l'unique panier.

Dominant la masse, Crusher McGurk, avec ses petits yeux en boutons de bottine et ses sourcils osseux, sondait la foule à la recherche de Remo.

Ce dernier croisa son regard avec un dédain affiché.

Le Dragueur bouscula deux pédés hystériques et fendit la foule, bedaine en avant. Plutôt que de se diriger vers Remo, il fila droit sur Popcorn qui, le dos tourné, observait une mouette solitaire décrivant

des cercles au-dessus de la clôture nord.

La grosse patte du Dragueur saisit le jeune taulard par les cheveux et l'obligea à se retourner.

— Qu'est-ce que tu m' veux, mec ? demanda Popcorn en hurlant.

En une seconde, la sueur perla sur son visage.

— Lâche-moi les tifs !

Remo se posta derrière McGurk :

— Laisse-le, prononça-t-il froidement.

— C'est ta gonzesse qui vient à ton secours, Popcorn ? grogna le Dragueur, en soulevant la tignasse élastique du jeune Noir. À moins que ce soit le contraire.

— Je connais à peine ce type, McGurk.

— Je t'ai dit de le laisser, Delbert, répéta Remo, lèvres pincées.

— Ici, on m'appelle le Dragueur, fils de pute.

— Et Delbert, c'est le nom que t'a donné ta mère. Elle te rabattait le caquet, au moins.

L'autre resta un instant stupéfait. Ses sourcils épais s'affaissèrent sur les yeux. Ils se rapprochèrent tellement qu'ils finirent par se croiser.

Le Dragueur fit une clé et lui prit la tête dans un étau. Popcorn, le visage ruisselant de sueur, agitait les bras en signe de reddition.

Le Dragueur resserra son emprise. La figure de Popcorn s'assombrit aussitôt.

— Regarde-moi, s'exclama McGurk, railleur. Je fais changer de couleur le négro. Hé, le flic ! T'as déjà vu un négro qui s'étouffe ? D'abord, il devient plus noir, puis il vire au violet. Les Blancs, ils bleuissent. Mais les Noirs préfèrent le violet. Même leur langue. Montre-nous, négro.

McGurk serra encore et Popcorn sortit une langue rose. Ses lèvres viraient au violet, à mesure qu'il suffoquait.

— Oooh, regarde-moi cette belle langue faite pour lécher, reprit le Dragueur. Pas étonnant que tu veuilles pas qu'on touche un cheveu de ton protégé. Je parie qu'il suce aussi bien que toi, flicaillon.

— On m'appelle Remo, Ducon, répliqua Remo en avançant d'un pas.

McGurk écarta les lèvres en un sourire bestial. Il relâcha Popcorn subitement. Le jeune Noir tomba à genoux en se tenant la gorge.

— Maintenant, je sais ce qui t'intéresse, répliqua le Dragueur avec hargne. Je te laisse encore le temps de repenser à mon offre. Tu deviens mon esclave ou, la prochaine fois, le Négro vire au violet. Pour toujours. La prochaine fois. Dans la cour.

Et McGurk de s'en aller en paradant. Les autres taulards se tinrent à une distance respectueuse.

Remo tendit la main à Popcorn.

— Chais pas si j' dois te r'mercier ou t'en vouloir, répliqua l'autre en se relevant. D' t' façon, c'est pareil, j' frai ni l'un ni l'autre.

Remo lorgna les gardiens dans leurs miradors. Leurs vitres étaient en verre fumé.

— Les gus, là-haut, ils n'interviennent pas dans les bagarres ?

— Des fois. Mais ils ont peur de Delbert, eux aussi. Personne lui fait peur, tu sais. Maton ou taulard, c'est du pareil au même. Idem pour le sexe. Pour Delbert, une bouche c'est une bouche. Un trou du cul d' mec c'est aussi valable que c'lui d'une gonzesse pour lui. Et puis, t'as zigouillé un gardien dans le New Jersey. Tout l' monde le sait, mec. Alors ne cherche pas trop d' l'aide du côté des matons.

— Je ne me rappelle pas avoir tué un gardien dans le New Jersey ou ailleurs.

— Répète un peu, on sait jamais... ça peut marcher. La plupart des nuits, j' deviens amnésique, moi aussi.

Mais avant que Remo ne réagisse, Popcorn avait déjà décampé. Remo le laissa filer, il fixait les miradors. À l'évidence, les gardiens postés là-haut le visaient à l'aide de leur fusil à mire télescopique. Ils avaient l'habitude de le faire dans l'autre prison. Histoire de s'entraîner. Mais là-bas, on les voyait. Remo n'aimait pas le verre fumé. Il préférait affronter ses bourreaux de face.

Il haussa les épaules et s'allongea pour faire quelques tractions. Étant condamné à mort, il n'avait pas accès au gymnase. Si tant est que le pénitencier de Floride en ait un.

Tout en faisant ses exercices, Remo examina la cour. Elle était située au nord-est de la prison. De l'endroit où il se tenait, il apercevait le portail, d'entrée monté sur roulettes, qui dépassait d'un bon mètre la clôture déjà haute. Au-delà se trouvait une loge couleur citron vert, un peu comme si l'un des miradors avait donné naissance à un pénitencier modèle réduit.

Le barbelé au-dessus de la clôture formait de grosses boucles. Il n'était pas électrifié. Ce qui signifiait que le meilleur moyen de sortir consistait à faire le mur en passant devant les miradors. Bref, autant

rêver.

La sonnerie annonça le retour aux cellules et Remo, sans se presser, rejoignit les autres.

À l'entrée, le gardien court sur pattes de l'autre jour, l'arrêta.

— Toi, le condamné. Mets-toi de côté.

Remo obéit et se plaqua au mur.

— Déshabille-toi et écarte le joufflu.

— Je n'ai rien fait, protesta Remo.

— Pas encore. Pas ici. Mais d'où tu viens, t'as poignardé un gardien. Je vais veiller à ce que tu me fasses pas la peau pendant tu seras sous le soleil de Floride. Alors, à poil et écarte les fesses.

Remo hésita. Refuser signifiait aller au rapport. Et sans doute être isolé. Finies les sorties dans la cour.

Remo réfléchissait quand le chef des gardiens surgit en désignant celui qui s'occupait de Remo.

— Toi ! aboya-t-il, Pepone. Trouve-moi Mohammed Diladay et amène-le au parloir.

— Dès que j'aurai terminé avec celui-là.

— Non. Maintenant ! vociféra le chef.

L'autre, la mine déconfite, prit Remo par l'épaule et le fit réintégrer les rangs.

— À la prochaine, fiston, glissa-t-il à Remo.

Ce dernier ne dit rien. Il continua à marcher. Il était repéré à présent et il le savait. Les gardiens voulaient sa peau... si McGurk ne le chopait pas avant. Tout compte fait, l'isolement total avait du bon.

Une heure plus tard, un autre gardien ramena Popcorn à sa cellule, la tête basse et l'œil rivé à la ligne jaune. Il ne fit aucun signe à Remo, lequel comprit qu'il fallait le laisser tranquille. Il l'ouvrirait à temps.

Après le ramassage des plateaux-repas du soir, Popcorn finit par émettre un son. Un long sanglot désespéré qui dura dix bonnes minutes.

— Tu veux qu'on en parle ? s'enquit Remo.

— J'ai causé à mon avocat, mec, renifla Popcorn. Ils ont rejeté mon dernier appel. J'y passe mardi. Mardi ! Tu crois qu'ils laisseraient un mois, ou ne serait-ce qu'une semaine à un pauvre Noir pour se ressaisir. Ben non, c'est pour mardi.

— Dur, dur.

Popcorn avait délaissé sa défroque de taulard pour retrouver sa véritable nature... celle d'un pauvre imbécile d'adolescent qui avait foutu sa vie en l'air.

— Qu'est-ce que j'ai fait de si terrible ? se mit-il à demander aux murs. OK, j'l'ai tuée. Mais qui sait si elle s'rait pas morte du cancer, maint'nant. Elle fumait comme un pompier, cette bonne femme. Si ça se trouve, j'lui ai fait une faveur en accélérant le processus. Ouais, j' lui ai fait une faveur, à cette pauv' conne. Mais, nom de Dieu, j' veux pas y passer, mec !

— On m'a dit qu'on ne sentait rien, déclara Remo d'une voix sourde.

— On t'a dit des conneries, mec ! Cinq gonzes y sont passés depuis qu' j' suis là. Le dirlo dit qu'on sent rien, mais qu'est-ce qu'il en sait ? C'est pas lui qui pose son cul d'ssus. Personne n'a jamais été là après coup pour dire : « Hé les gars, c'est du gâteau. » Tu sais c' qui font, Jim ?

— Ouais, répondit Remo, surpris que son envie de cigarette lui revienne. Je sais.

— T'es tellement bien ficelé que s'ils te foutaient un tisonnier brûlant dans l'trou d'balle, tu pourrais même pas bouger d'un centimètre. Ils t'agrafent le front, les jambes et le zob. Ils te foutent un voile sur la gueule, pour même pas qu' t'aies un dernier r'gard sur le monde. C'est froid, mec. Glacé. Et puis ils te refilent un coup de jus. Si t'as du bol, tu cuis aussi sec. J'ai entendu parler de connards qui ont eu droit à une deuxième rasade de jus de Floride avant que leurs yeux d'viennent blancs. C'est l'électricité, tu sais, ça cuit les orbites et ils d'viennent tout blancs. Tu meurs aveugle. J' connais rien d' pire. Même chez les clebs, c'est moins cruel. O Jésus ! Sauve-moi !

— Jésus ? Et Allah, qu'est-ce qui lui est arrivé ? lâcha Remo.

— C'était bon pour les frères musulmans. Je vais mourir mardi. Jésus, c'est mon sauveur, maintenant. Seulement j' pense pas qu'il puisse me sauver.

Remo tressaillit. Aucun des deux ne prononça plus une seule parole pendant le reste de la nuit. Après l'extinction des feux, le quartier resta silencieux, comme par respect pour le condamné dont la cellule serait vide dans quelques jours.

Cette nuit-là, Remo rêva encore.

Dans son rêve, ils vinrent le chercher. Un moine, tout d'abord. Il était manchot et tendit le crucifix à Remo, afin qu'il l'embrasse. Remo tomba à genoux et s'exécuta.

Puis ils le conduisirent dans le couloir en pierre grise. Il n'était plus en Floride mais à Trenton. Ils l'attachèrent si solidement qu'il ne pouvait plus respirer. Au lieu d'un voile, ils lui enfilèrent un capuchon en cuir. Aussi lourd qu'un instrument de torture médiéval. Puis ils fixèrent le casque en cuivre au-dessus de sa tête et vissèrent l'électrode jusqu'à ce qu'elle touche sa tempe en sueur.

Il sentait déjà la froideur de celle-ci sur sa jambe.

Il savait que le froid passerait en un clin d'œil à une morsure brûlante lorsque le bourreau actionnerait le levier.

Bien qu'il n'y ait aucun trou dans le cuir, Remo pouvait voir l'exécuteur – un homme trapu, quelconque, au visage solennel. Il le vit qui tendait la main vers la manette.

Celle-ci baissa et le cerveau de Remo explosa en une myriade de lumières blanches. Son corps fut secoué de spasmes et une saveur âcre emplit sa bouche, tandis qu'il mordait quelque chose... quelque chose qu'il avait pris soin de conserver sous la langue. Impossible de se souvenir de quoi il s'agissait.

Remo se réveilla au beau milieu de la nuit. Il perçut la respiration irrégulière de Popcorn puis revint à ses pensées. Le rêve paraissait si réel, comme celui de la nuit précédente. Mais tout aussi grotesque. Il avait rêvé qu'on l'exécutait à la prison de Trenton. Mais à Trenton, il rêvait qu'il était dans son appartement. Et auparavant, lorsqu'il était un homme libre, ses rêves le ramenaient toujours à l'orphelinat de Sainte-Thérèse, où il avait été élevé.

Ce qui le frappa, c'est qu'il rêvait toujours du passé. Il se demanda s'il rêverait un jour de la prison de Floride, et où il serait lorsque cela se produirait. Il finit par s'assoupir. Cette fois, il ne rêva pas.

CHAPITRE VI

Le lendemain matin, Remo eut la surprise d'entendre Popcorn fredonner un vieil air des Fifties.

— Tu vas bien ?

— Ouais ! J'ai bien réfléchi.

— Ah bon ?

— L'État prend et l'État redistribue, répondit Popcorn, espiègle, avant d'éclater de rire.

— Je suis ravi que tu prennes les choses du bon, côté, marmonna Remo.

— Ben oui, quoi ! J' vais pas crever en fsant sauter les plombs.

— Ah non ?

— Le Dragueur me chopera en premier, Jim. J'te dis qu' j'ai tout gambergé dans ma tête. Il va menacer de me tuer si tu cèdes pas à ses caprices. Quand on sortira dans la cour, tu le laisseras faire. Tu lui montreras qu' t'as peur de rien. P't'être qu'il te foutra la paix.

— Mais tu seras mort quand même, observa Remo.

Popcorn explosa :

— Un jour plus tôt et avec un dollar en moins. Mais ma mort comptera pour quelque chose !

Le plateau du petit déjeuner arriva. Des œufs baveux et l'ombre d'une tranche de bacon pleine de graisse. Il était froid lorsque Remo voulut l'avalier. L'odeur seule lui retourna l'estomac, comme s'il s'agissait de viande humaine. Il se retrancha sur le berlingot de jus d'orange.

Ensuite, Remo s'allongea sur son lit, attendant les gardiens pour la douche. Fatigué de fixer le plafond, il détourna son attention sur les murs en parpaings roses.

— Hé, Popcorn ?

— Ouais ?

— Tes murs sont de quelle couleur ?

— Comme les tiens. Aussi roses qu'à l'intérieur d'une chatte.

— Je déteste le rose.

— Un jour, un gars m'a dit qu' c'était pour contenir l'agressivité des condamnés. Encore un truc de psy. Ils veulent qu'on file doux.

— Ça fait longtemps que tu es ici. Est-ce que ça marche ?

— Ben... pour rien te cacher, j' me rappelle plus la dernière fois qu' j'ai réussi à bander.

Remo éclata d'un rire sonore. Comme Popcorn ne se joignait pas à lui, il comprit que le jeune taulard l'avait mal pris.

Lorsque les gardiens arrivèrent, Remo sentit qu'ils ne l'escorteraient pas jusqu'aux douches. Il était trop tôt.

En traversant le couloir, encadré par les deux matons, il se rendit compte qu'aucun autre détenu n'allait se laver.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il y a une promo sur les taulards ? Quelqu'un est venu m'adopter ?

— Ton avocat est ici, répondit l'un des deux gardiens dans un grognement.

Étonné, Remo haussa les sourcils mais resta muet.

Tandis qu'ils s'approchaient du croisement de la « Gare Centrale », un autre maton se mit à beugler :

— Dégagez le couloir ! Condamné sous escorte ! Tout le monde dans sa cellule !

Aussitôt, la population en jean s'exécuta, comme pour laisser passer la voiture des pompiers. Remo avait l'impression d'être un lépreux.

Après leur passage, la mer humaine reprit ses activités. Remo sentit des centaines d'yeux qui l'observaient. Aucune trace de McGurk.

Les gardiens le placèrent dans une sorte de cage de zoo, non loin du bureau du directeur. Les heures s'écoulèrent avant qu'un maton vienne lui ouvrir. C'était le fameux Pepone. Il décrocha à Remo un sourire carnivore.

— Je crois que je vais pouvoir finir ce que j'avais commencé hier, dit-il. À poil, mon vieux.

Cette fois, Remo n'hésita pas. S'il offrait la moindre résistance, il risquait de se voir refuser tout droit de visite... ou pis encore, se retrouver isolé et ne jamais voir son avocat.

Et Remo voulait parler à son avocat. Il retira donc tranquillement son tee-shirt abricot et sa salopette.

— Maintenant, tombe le slip, écarte les fesses et fais-moi un beau sourire.

— Je n'ai pas de contrebande sur moi. Croyez-moi sur parole.

Le visage de Pepone s'assombrit.

— Réfléchis, Williams. Il n'y a que toi et moi dans cette cage. Impossible de se tirer.

— C'est valable pour vous aussi.

— Tu connais le règlement de l'établissement.

— Et vous connaissez ma réputation.

Pepone se raidit. Il regarda autour de lui. Aucun gardien dans les parages.

— OK, fit-il d'un ton morne. Tu peux te rhabiller.

Remo s'exécuta et on le conduisit enfin au parloir.

— Vous n'êtes pas mon avocat, déclara-t-il en découvrant un jeune homme aux cheveux bouclés qui se tortillait nerveusement sur son siège.

— J'appartiens à la juridiction locale. M^r Brooks m'a confié votre dossier. Je m'appelle George Proctor.

— Je ne vous ai pas engagé. C'est Brooks qui s'occupe de mon cas.

— Sauf le respect que je lui dois, M^r Brooks ne saurait s'y retrouver dans les méandres de la justice de Floride. Et vous ne pouvez pas lui demander de prendre l'avion chaque fois que votre appel est soumis à l'approbation d'un juge.

Remo resta silencieux. Il ne connaissait pas ce type qui semblait avoir passé son examen la veille. En outre, il paraissait nerveux. Et les individus nerveux n'avaient jamais la présence d'esprit d'agir comme il le fallait, une fois au pied du mur.

— La Floride, c'est pas le New Jersey, M^r Williams, poursuivit Proctor en consultant le dossier qu'il avait sorti de son porte-documents. Nous avons le plus grand nombre de condamnés à mort du pays. Nous manquons même de place. Le système traite chaque cas au plus vite.

— Ils exécutent les types, vous voulez dire.

— Euh... oui. Comme nous sommes dans un État neuf, dont le système juridique est tout à fait récent, je m'étais dit que nous pourrions recommencer à zéro.

— Aux dernières nouvelles, mon dossier devait passer devant la Cour Suprême.

— Franchement, M^r Williams, selon Brooks, tous les recours en

vosre faveur auront été tentés. Mais ne vous méprenez pas. Je suis prêt à faire appel du jugement devant la cour de Miami, compte tenu du fait qu'ayant été transféré contre votre gré, vous avez droit à une seconde chance.

— Je suis innocent.

— Les autorités du New Jersey affirment que vous avez tué un de leurs gardiens de prison.

Remo fit une pause. Son regard devint vide. Tout commençait à lui revenir en mémoire. Le harcèlement continu. Les menaces murmurées. Et la bagarre dans la cellule. Il vit la face burinée du maton changer de couleur lorsque la lame pénétra dans ses entrailles.

— Il était sans cesse sur mon dos, déclara Remo. C'était lui ou moi.

— Vous admettez donc l'avoir assassiné ?

— Ouais, soupira Remo, vaincu. J'ai tué le gardien. Mais pas de dealer. C'était un coup monté.

Dès que les mots s'échappèrent de sa bouche, Remo songea qu'il parlait comme n'importe quel détenu geignard.

— Vous savez ce que je pense ? reprit Proctor. Je crois que le New Jersey vous a balancé en Floride pour faire l'économie d'un nouveau procès. Ils savaient que vous ne seriez jamais exécuté là-haut. En Floride, en revanche, vous avez toutes les chances de passer sur la chaise dans les cinq ans qui viennent.

— Est-ce qu'ils peuvent faire un truc pareil ? Légalement, je veux dire.

— Ce n'est vraiment pas courant, reconnut l'avocat. En toute franchise, je pense qu'il y a une magouille et que c'est vous qui en faites les frais.

— Ils essaient de se débarrasser de moi, prononça Rémo d'un ton amer.

Ses yeux devinrent lugubres. Après toutes ces années, il risquait de payer pour un crime qu'il n'avait jamais commis, à cause d'un autre assassinat qui ne se serait jamais produit si on ne l'avait pas emprisonné à tort.

Proctor enfouit le dossier dans sa mallette.

— Je ferai ce que je peux, dit-il en lui tendant la main comme pour lui dire au revoir.

Ses doigts manucurés heurtèrent la vitre qui les séparait et l'air penaud il retira sa main. Il se leva et fit signe au gardien. Un autre reconduisit Remo à sa cellule.

Un peu plus tard, en rentrant des douches, Popcorn fit le V de la victoire lorsqu'il passa devant la cellule de Remo.

— Alors, quoi d'neuf, mec ? demanda-t-il, après le départ des gardiens.

— J'ai vu mon avocat.

— J'espère que t'as d' meilleures nouvelles que moi.

— Il m'a dit que j'avais toutes les chances de me faire griller dans les cinq ans qui viennent.

— Cinq ans ! pouffa le jeune Noir. Dis donc, il s'est foutu de ta gueule. Tu passes juste après moi.

— Arrête tes conneries, riposta Remo, mais sa voix trahissait l'angoisse.

— C'est pas pour rien qu'ils m'ont foutu dans la cellule la plus proche de Sparky. Et toi, tu occupes la numéro deux.

— Je ne peux pas passer avant tous les autres. Je viens à peine d'arriver.

— Oh que si, n'oublie pas qu' t'as zigouillé un maton. C'est c' qui te distingue des autres taulards. D'ailleurs, figure-toi qu' t'occupes la cellule de Ted Bundy. C'est p' t'être un signe.

Remo s'assit lourdement sur son lit, le visage livide.

— Qui est Ted Bundy ? demanda-t-il au bout d'un long moment.

— Non, mais je rêve ou quoi ! s'exclama Popcorn, écoeuré. Faudrait sortir le dimanche !

CHAPITRE VII

Ce soir-là, riz et bœuf au menu. La viande était grise et Remo s'en passa. En revanche, il engloutit le riz jusqu'au dernier grain.

— Ils en servent combien de fois par semaine ? demanda-t-il à Popcorn.

— Deux ou trois fois. J'aimerais que ça r'vienne plus souvent. Ils ratent les nouilles et ils sont pas foutus de cuire les patates. Mais le riz, même un cuistot de gnouf peut pas le louper.

— Amen, conclut Remo.

Il commençait à se sentir mieux. Même dans sa tête, il y voyait plus clair. Le calme l'envahit et il se demanda si ces grotesques murs roses faisaient enfin leur effet.

Avant l'extinction des feux, le gardien qui faisait l'appel s'arrêta devant sa cellule.

— Où est-ce que je t'ai déjà vu, toi ?

Remo ne le reconnaissait pas et il haussa les épaules. Mais le maton insista.

— Ta gueule me dit quelque chose. Les yeux, surtout. Tu n'aurais pas été en taule à Coral Gables, par hasard ?

— Jamais mis les pieds là-bas. Je viens de Newark.

— Moi-même, j'ai jamais dépassé le Delaware, répliqua le gardien, perplexe.

Popcorn mit son grain de sel :

— Vous étiez p't'être amants dans une vie antérieure.

On l'ignora. Le maton s'approcha davantage des barreaux.

— Va falloir que je retrouve où je t'ai déjà vu. Tu serais pas passé à la télé ?

— Non, répondit Remo, en coupant court à la discussion.

Le gardien s'éloigna, les portes se refermant dans un bruit d'enfer, à mesure qu'il avançait.

— Qu'est-ce qui t' voulait, c'lui-là ? questionna Popcorn, une fois les lumières éteintes.

— Va savoir ! dit Remo en se déshabillant pour se mettre au lit.

Le sommeil le gagna lentement. Il venait à peine de s'endormir qu'un visage lui apparaissait, perdu dans une sorte de grisaille. Tout ce que Remo distinguait, c'étaient des cheveux drus et blancs et une paire de lunettes sans monture. Les traits du visage étaient inexistants. Remo plissa les yeux pour y voir plus clair. Mais lorsque les traits devinrent distincts, il s'éveilla aussitôt.

Il tenta de retenir cette image comme si, même éveillé, ce visage flou pouvait prendre forme dans sa tête.

Mais tout se brouilla et la figure finit par s'estomper. Remo se rendormit. Il rêva de riz. De gigantesques montagnes de riz. Ce qui le fit saliver, même dans son sommeil.

CHAPITRE VIII

— J' crois qu' j' suis un sacré veinard, déclara Popcorn le lendemain matin en dévorant ses œufs brouillés, les mêmes que Remo, écoeuré, vidait dans la cuvette des WC.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? s'enquit Remo, en se demandant s'il allait tenter les céréales.

Il porta la cuillère en plastique à ses lèvres, l'effleura d'un coup de langue et décida de s'en passer. La chasse d'eau retentit une seconde fois.

— On pourrait être en Chine communiste et pas en Amérique.

— Hum... hum...

— En Chine, ils te tirent une balle dans la nuque, dès que t'es coupable. Et ils envoient la note à ta famille. Tu sais combien ça coûte, une balle, là-bas ? Treize cents. Celle qui m'a servi à flinguer Condoleeza m'aura pas coûté plus de cinq cents. C'est ça le communisme, mon pote. Même les balles, c'est plus cher.

— J'ai cru que tu l'avais égorgée.

— Ouais. Mais après, j' lui ai tiré dessus. J'étais saoul, tu piges ?

Remo fixa son jus d'orange. Cette fois, la pulpe était absente. Sans doute du concentré dilué. Il décida que cela valait mieux que rien et le but à petites gorgées, en espérant que cela ne brûlerait pas son oesophage.

Popcorn reprit la parole :

— En France, ils se servaient d' la guillotine. En principe, c'était rapide. Mais j'ai lu un jour qu'un gars était mort si vite que son cerveau n'avait pas eu le temps de réagir. *Tchac !* Le couperet tombe. Et *plaf !* la tête bascule dans le panier d'osier. Mais malgré le sang qui pisse de sa bouche... eh ben, les lèvres remuent encore, comme si le gus voulait parler.

Remo avait bu la moitié de son jus d'orange lorsqu'il se demanda combien de fois faudrait-il qu'il tire la chasse pour pouvoir en boire l'eau. Prudent, il décida qu'elle ne serait jamais potable.

— La pendaison, c'est encore pire, poursuivit Popcorn, tout guilleret. Car non seul'ment, on t'étrangle, mais l'os du cou se casse en deux, t'as mal à la tête et tu bandes en même temps. Si ça se trouve, même que tu pisses dans ton froc. Personne ne devrait mourir comme

ça, même pas un Portoricain.

La remarque ramena Remo au New Jersey. Là-bas, dans l'échelle sociale de la prison, les Portoricains étaient traités comme le rebut du genre humain. Remo ne sut jamais pourquoi. À Trenton, il avait connu un Esquimau, incarcéré pour homicide. Il était minoritaire mais tout le monde l'adorait.

— Je suis pas un fan de la chambre à gaz non plus, enchaîna Popcorn.

La gaieté de sa voix était inversement proportionnelle à celle du sujet qu'il évoquait.

— J'ai entendu que ça allait vite, pourtant.

— Ah ouais ? On m'a dit que t'avais les yeux qui t' sortaient d' la tête, que tu dev'nais tout cramoisi et que tu t' mettais à baver. Non, j'ai ma dignité, mon pote. J' veux bien m'en aller, mais avec classe, Jim. Si t'y réfléchis, la chaise, ben c'est pas si mal, tout compte fait. Un peu comme si tu t'asseyais sur ton trône.

Et il gloussa.

— J'en déduis que tu as changé d'avis au sujet de McGurk, observa Remo, désinvolte.

— Quoi ? Et je f'rais cadeau des quelq' jours qui m' restent ? Pas question, Jim.

Le long du couloir, les portes électroniques se mirent à bourdonner en couissant, annonçant l'arrivée des gardiens.

— Merde ! Je cause, je cause et j'en oublie la bouffe ! Tu sais, j' l'ai jamais trouvée aussi bonne.

Le bruit de pas devint plus distinct. Dans la rangée, les voix se turent.

— Je ne crois pas qu'ils viennent pour les plateaux, devina Remo.

— T'as raison, Jim.

Remo s'approcha des barreaux de sa cellule. Peut-être qu'il aurait des nouvelles concernant son appel.

Un gardien passa devant lui, flanqué d'un homme d'une soixantaine d'années, vêtu en civil. Il avançait furtivement, les mains sur le visage, pour le dissimuler, comme un criminel. Il n'avait pas de menottes aux poignets.

Les deux hommes disparurent.

— Non, mec, protesta Popcorn. C'est trop tôt. J'y passe pas avant mardi. Mardi, t'entends !

Sa voix frisait l'hystérie en grimant dans les aigus.

— Mets-la en sourdine, tu veux ? grogna le gardien.

Le bruit d'une roue qu'on actionne indiqua à Remo qu'on ouvrait la porte en fer de la pièce où se trouvait la chaise électrique. Elle était fermée comme l'écoutille d'un sous-marin. Les gonds se mirent à grincer dans un bruit d'enfer.

— Quand vous aurez fini, Haines, frappez au carreau, je serai là, déclara le gardien.

La porte se referma en grinçant.

— Comment tu te sens, Popcorn ? demanda le maton, bon enfant.

— Putain, j'avais une de ces pêches, tout à l'heure. J' me disais même que la chaise, c'était pas l' pire. Maint'nant, j'en suis plus si sûr.

— Oh, c'est pas si terrible. Mais l'injection de poison, c'est mieux quand même.

Le gardien ne plaisantait pas, sa voix se teintait de bonne humeur.

— Ne m' dites pas ça, maint'nant, déclara Popcorn, alors que Remo se rasseyait sur son lit.

— Ben oui, une fois qu'ils glissent la canule dans la veine, le pire est passé.

— C'est quoi, une canule ?

— C'est le petit tube qui s'adapte au bout de la seringue. C'est fascinant de les regarder faire. Ils te branchent le tube et le technicien chargé de l'exécution se tient de l'autre côté du mur. D'abord, il pompe un liquide pour te mettre KO. Puis il verse le curare pour te paralyser les muscles. Et après, c'est le bouquet final : le chlorure de potassium pour arrêter les battements du cœur.

— Ça m'a pas l'air rapide, commenta Popcorn, dubitatif.

— C'est plus rapide que Sparky. Enfin, ça dépend.

— Je sais tout sur Sparky ! Ils vous filent un coup d' jus et vous poussez vot' dernier soupir. Si vous avez l' temps.

— Non, ça ne se passe jamais aussi vite. Tu te souviens de ce grand frimeur noir, Shango ?

— Ne le traitez pas de frimeur ! C'était un gars réglo.

— Tu te souviens quand les lumières se sont mises à clignoter, le matin où il y est passé ?

— Ouais.

— Tu te rappelles du nombre de fois que ça a clignoté ?

— Non ! Arrêtez d' me parler d' ça ! J'arrive plus à réfléchir !

— Quatre fois, Popcorn. Je les ai comptées. La première fois, l'électrode placée à sa jambe a grillé. Ils ont dû couper le jus pour la remplacer. Et Shango qui dodelinait de la tête, avec de la fumée qui lui sortait par les oreilles.

— menteur ! menteur ! Quand ils ont ressorti Shango, il avait une cagoule. Vous dites ça rien qu' pour m' foutre la trouille, mais c'est faux !

— Maintenant que tu le dis, c'est vrai que la fumée s'échappait de dessous la capuche. On a découvert qu'elle provenait des oreilles, une fois qu'ils la lui ont enlevée. D'habitude, la fumée sort par la bouche ou elle remonte par le col de chemise. J'imagine que c'est les poils de la poitrine qui brûlent ou un truc comme ça. Mais t'inquiète pas, mon garçon. T'es trop jeune pour avoir un torse de singe.

Popcorn ne réagit pas. Et le gardien de poursuivre :

— Enfin... j'en étais où, déjà ? Ah, oui. Ils l'ont rattaché, mais le toubib a senti que le cœur battait encore. Alors, ils ont dû remettre le paquet quatre fois de suite.

— Il remuait ? demanda Popcorn, la voix pathétique. Il disait des trucs pendant qu' ça se passait ?

— Il ne pouvait pas. L'électricité, ça paralyse les muscles. Tes poumons aussi, d'ailleurs. Tu restes assis, tu peux pas bouger ni respirer, et tu sens la fumée de tes poils pendant que ton cerveau est en train de cuire comme un œuf sur le plat.

Soudain, le bruit caractéristique de quelqu'un qui vomit provint de la cellule de Popcorn. Remo reconnut l'odeur des œufs brouillés du petit déjeuner qu'il avait versés dans la cuvette des toilettes.

— Vous aviez besoin de faire ça ? brailla Remo.

Le gardien apparut subitement devant sa cellule. Il souriait à belles dents.

— C'est de ma faute. J'oubliais qu'ils servaient des œufs le lundi. Enfin, j'aurai pas parlé pour rien. Quand ton tour viendra, Williams, je gâcherai pas ma salive à te répéter tous les détails croustillants.

— Espèce de... ! grogna Remo en se cramponnant aux barreaux.

— Du calme ! Du calme ! Oh ! Je crois que j'ai entendu le bourreau qui frappait à la Porte du Destin.

Et le maton s'éloigna pour ouvrir la porte qui grinçait.

— C'est prêt ? demanda-t-il, le ton sérieux, tout à coup. Bien. Alors, je vous attends.

Les deux hommes passèrent rapidement devant la cellule de Remo, mais ce dernier entrevit le visage du bourreau. La vue de cet homme lui noua l'estomac. Il y avait quelque chose de familier dans cette figure burinée qu'il avait aperçue de manière furtive.

— Désolé de vous avoir fait traverser tout le bloc, disait le gardien à l'autre individu, mais je me suis dit que ça serait plus rapide.

L'autre ne répondit rien et la première porte de contrôle s'ouvrit en bourdonnant.

— Je t'envoie quelqu'un avec une serpillière, promet le maton. À moins que tu veuilles te resservir.

Le rire du gardien fut étouffé par la fermeture des portes et Popcorn qui vomissait de nouveau.

— S'il revient, déclara Remo, je lui cracherai à la gueule, à ta place. Qu'est-ce que tu as à perdre ?

— Pas si fou, le gus. Il r'viendra pas.

— Ouais, sans doute.

— Hé, Remo ?

— Ouais ?

Il nota l'emploi inhabituel de son prénom.

— Tu t' souviens c' que j' disais à propos de McGurk ? Comme je vais bientôt passer sur le gril, j' vais le provoquer.

— Tu sais qu'on va dans la cour, aujourd'hui.

— Aujourd'hui ? s'étrangla Popcorn. Merde. J'avais oublié. J' viens d' faire mon dernier repas, alors.

— À ta place, je me frotterais pas au Dragueur.

— Ma vie vaut pas la giclée d' foutre qui m'a fait v'nir sur terre, mec. J' veux qu' ma mort ressemble au moins à quelque chose. T'es mon seul pote dans cette taule, Remo. Meeeeeerde !

— Quoi ?

— J' viens d' me rendre compte que j'ai dégueulé pour la dernière fois. Et maint'nant, c'est la dernière fois que j' vais pisser.

Le bruit de la fermeture à glissière s'ensuivit.

— Pourquoi tu ne te retiendrais pas ? suggéra Remo.

— Pour quoi faire ?

— Pour le Dragueur.

— Bien vu. Tiens, voilà l' gars avec la serpillière.

Tandis que Popcorn nettoyait sa cellule, Remo se rendit compte que le gardien le lorgnait au travers des barreaux de la sienne.

— L'équipe de nuit a parlé de toi, Williams.

— Tant mieux pour eux.

Du coin de l'œil, il remarqua un journal plié dans la main du maton. C'était un tabloïd.

— T'as déjà été à Yuma, Williams ?

— Non.

— Et Detroit ?

— Jamais.

— Alors, t'as un jumeau qui devrait se trouver dans le *Guiness* des records.

— Je suis orphelin.

— Ils l'appellent « le Mort Vivant ».

— Qui ça ? demanda Remo, en faisant mine d'en avoir marre de cette conversation absurde, alors que la curiosité le démangeait.

— Ben, ton jumeau. Celui qu'ils appellent « le Mort Vivant ».

— Ici, dans ce bloc, on est tous des morts en sursis, répondit Remo en changeant de position, afin de lire les titres sous la pliure du journal.

« DE NOUVELLES PREUVES STUPÉFIANTES : LE MÊME ASSASSIN A TUÉ ROY ORBISON, LUCILLE BALL ET L'AYATOLLAH KHOMEYNI ! »

Remo n'eut pas besoin de regarder plus près. À l'évidence, le gardien tenait un exemplaire du *National Enquirer*. Son intérêt disparut aussitôt. Seuls les crétins lisaient cette feuille de chou.

— Ben, dis donc, à côté de ce mort vivant, comme ils disent, Schwarzenegger passe pour une mauviette, déclara le gardien en ouvrant le journal. Disent qu'on l'a repéré en Arizona, en train de bousiller des tanks à mains nues, pendant l'occupation japonaise.

— Ça ne peut pas être moi. Je suis né après la Deuxième Guerre mondiale, souligna Remo.

— Je parle de l'occupation japonaise de Yuma, dans l'Arizona. À Noël dernier.

— Si vous croyez que les Japs ont envahi l'Arizona, grommela Remo, alors vous pouvez gober n'importe quoi.

À force de vivre en prison, ça tapait sur le système. Parfois,

certains matons devenaient méchants. D'autres un peu simples. Celui-là appartenait à la seconde catégorie.

— T'as dû passer un moment au trou dans le New Jersey pour que tu ne sois pas au courant de ce qui s'est passé à Yuma, avec les Japs.

— Jamais entendu parler.

Popcorn intervint :

— J'ai fini !

Le gardien récupéra la serpillière et vint prendre le plateau-repas de Remo.

— Ça vous gênerait de me prêter votre canard ? demanda Remo, l'air de rien.

— Tu connais le règlement. Les condamnés n'ont pas le droit de lire en cellule.

— On peut même pas aller à la bibliothèque.

— C'est pas moi qui commande, répondit le maton en poussant son chariot.

Lorsqu'il fut assez loin, Popcorn interpella Remo.

— Hé, mec, pourquoi tu te payais sa tronche ?

— Mais je ne me foutais pas de lui.

— Sérieux ? Tu veux dire que t'as jamais entendu parler de c' qu'ont fait les Japs en Arizona à Noël ?

— On les a battus il y a près de cinquante ans ?

— P't'être. Mais j' sais qu'une poignée de Japs sont revenus cracher à la gueule de l'Oncle Sam. J' me d'mande c' qu'il voulait dire avec cette histoire de mort vivant qui rev'nait tout l' temps dans sa bouche ?

— C'est certainement pas moi qui vais te renseigner.

*

* *

— Mettez-vous en rang pour aller à la cour !

Il était trois heures de l'après-midi, Remo sentit son sang se glacer dans ses veines.

— En piste ! s'écria Popcorn, crâneur. Le spectacle va commencer.

— Tu ne vas pas aller jusqu'au bout ? marmonna Remo.

— Chais pas. P't'être que je vais m'battre. P't'être que j' f'rai l' mur. On verra bien.

Une fois dans la cour, Popcorn se précipita vers la clôture. Remo le rattrapa par le tee-shirt.

— Où tu vas ?

— J'ai dit : « P't'être que j' f'rai l' mur. » Peut-être que j' vais l' faire, c'est tout.

Remo obligea le jeune détenu à lui faire face.

— Fais pas le con. Même si tu franchis la première clôture, les matons vont t'épingler avant que tu puisses atteindre la seconde.

Les yeux de Popcorn étaient mornes et inexpressifs comme de l'onyx non poli.

— Une pilule de plomb, c'est amer. Mais le jus de Floride, c'est carrément du poison, mon pote.

Popcorn se tourna pour se dégager, mais Remo ne fit que resserrer son emprise.

— Oh, j'ai failli oublier, dit le jeune Noir.

Il extirpa de sa poche un paquet de Camel écrasé, les allumettes glissées dans l'étui de cellophane, et flanqua le tout dans la paume de Remo.

— Pas l' temps d'en griller une dernière, déclara-t-il dans un sourire sardonique. Faut que je garde mon souffle pour courir.

Telles furent les dernières paroles de Mohammed « Popcorn » Diladay car, au même moment, l'ombre de McGurk le Dragueur se dressa derrière le jeune taulard.

Les yeux de Popcorn décryptèrent le regard de Remo et se levèrent vers le ciel. Sa bouche s'entrouvrit mais aucun son n'en sortit.

Car McGurk l'avait soulevé du sol et, telle une sangsue humaine, s'attaqua à sa bouche. Popcorn se débattit en flanquant de grands coups de pied. Ses bras s'agitaient en tous sens et Remo réagit aussitôt. Trop tard. Un cri atroce s'éleva de la cour, McGurk recula subitement, la bouche sanguinolente. Il laissa retomber Popcorn sur l'asphalte, rejeta la tête en arrière et se mit à hurler.

Remo s'immobilisa. À terre, Popcorn tremblait et tentait de retenir à deux mains le sang qui s'échappait de sa bouche.

Et McGurk le Dragueur, triomphant, avala avec ostentation ce qu'il avait entre les dents.

— Espèce de fils de pute ! vociféra Remo en s'avancant

brusquement vers lui.

McGurk brandit une main énorme et tenta d'écraser Remo, lequel esquiva le coup. Il remarqua les autres détenus qui se rapprochaient, afin de tenir les gardiens à l'écart le plus longtemps possible.

— Arrache-lui la gueule, McGurk ! marmonna l'un d'eux avec véhémence.

L'autre main du Dragueur balaya l'air mais l'avant-bras de Remo l'intercepta. Le poing de McGurk frappa et rebondit. Il se mit, à brailler et saisit son bras blessé. Tous les regards étaient braqués sur Remo, à présent.

— J' vais te prendre davantage que ta langue, flicaillon, rugit le Dragueur, un peu trop fort.

— Bagarre dans la cour ! hurla un gardien.

Remo savait qu'il avait tout au plus une minute pour agir. Il balança un coup de pied dans le gros ventre de McGurk. L'autre se plia en deux et Remo lui cassa les dents de devant d'un coup de poing. Le Dragueur cracha davantage de sang. Cette fois, il s'agissait du sien. Il tomba à genoux, tandis que les matons s'approchaient en dispersant les taulards à coups de matraque. Remo comprit qu'il devait achever son adversaire sur-le-champ, s'il voulait encore voir la chaise électrique de son vivant.

C'est alors qu'une chose étrange se produisit. Tels des requins attirés par le sang, les autres prisonniers se retournèrent sur McGurk et le passèrent à tabac en bonne et due forme.

Le choc avait dû le paralyser, car ce gros plein de soupe s'était accroupi là, tandis que les coups pleuvaient sur sa carcasse. Mais, tête, il ne voulait pas toucher terre. Remo le contourna et, sans réfléchir, frappa sa nuque adipeuse du tranchant de la main. Le premier coup atteignit la graisse, le second produisit un bruit d'os broyés.

Remo recula. Les yeux du Dragueur firent des loopings. Sa bouche s'affaissa mais, aussi incroyable que cela puisse paraître, il garda sa position, comme si son corps ne pouvait admettre les dégâts qu'il avait subis.

Un détenu surgit de l'attroupement, une chaussette lestée à la main. Pendant que deux autres maintenaient McGurk, il lui asséna coup après coup sur son visage ahuri.

Le temps pour Remo de faire deux pas en arrière, la gueule du Dragueur était transformée en chair à pâtée. Mais son agresseur ne cessa pas pour autant ; c'était un Noir avec seulement quatre doigts à la main gauche. Il continua à manier la chaussette lestée jusqu'à ce

qu'elle se déchire, déversant son contenu : lames de rasoir émoussées et vieilles piles de transistor.

McGurk s'écroula sur sa figure en ruine et le taulard noir, entendant les gardiens qui s'approchaient, s'empessa de balancer la chaussette déchiquetée sur l'estomac haletant de Popcorn, en disant :

— Ça, c'est pour m'avoir coupé le doigt, tête de nœud.

La foule s'écarta, laissant place aux matons. Popcorn était étendu sur le dos, les yeux grands ouverts miroitant sous le soleil, tels des diamants noirs, le sang suintant entre ses doigts. Remo s'agenouilla auprès de lui.

— Tiens bon, OK ?

Une nuée de gardiens s'abattit sur eux. Ils poussèrent Remo de côté.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda le chef.

Avant que Remo ne réponde, l'un des détenus s'écria :

— McGurk a sauté sur Popcorn. Il lui a bouffé la langue, comme l'an dernier. Mais Popcorn avait une arme. Il lui a rendu la monnaie de sa pièce.

— Ouais, c'est vrai, renchérit le Noir qui avait attaqué le Dragueur avec la chaussette lestée. McGurk a tiré le mauvais numéro, cette fois-ci. Bien fait pour ce pédé.

Il n'y eut aucune dissension dans le compte rendu de l'incident et les gardiens commencèrent à rassembler les prisonniers. Ils hésitèrent. Plus d'un voulut savoir comment allait Popcorn. Aucun ne s'inquiéta de la santé de McGurk.

Les matons sur les passerelles des miradors se mirent à tirer en l'air pour les faire avancer, n'hésitant pas à s'entraîner sur la foule, dès qu'ils captèrent son attention.

Les détenus s'empressèrent de former trois rangées et s'engouffrèrent dans le bâtiment principal. Remo entendit une voix lui glisser à l'oreille :

— Tu nous as épatés en t'attaquant à McGurk. Et on apprécie.

Lorsque la porte de sa cellule se referma dans un bruit de métal, Remo ne s'était jamais senti aussi seul, depuis son arrivée à la prison d'État de Floride.

Tout était bouclé et les lumières éteintes. Le dîner ne fut pas servi et Remo se demanda si Popcorn était parvenu à faire la nique à la chaise électrique.

Pour le jeune Noir, il espérait que oui...

CHAPITRE IX

Dans ses rêves, Remo était un homme libre.

Hormis pour le vieil Oriental.

Telle une araignée, il escaladait la façade d'un immeuble en verre teinté.

— Dépêche-toi ! s'écria le vieil Oriental de sa voix flûtée, depuis le trentième étage. J'ai deux fois ton âge et tu es aussi poussif qu'une grand-mère un jour de canicule.

Son visage strié de rides évoquait du papier mâché en train de sécher au soleil. Ses yeux étaient aussi clairs que l'agate et aussi durs. Ils considéraient Remo avec dédain.

— Je grimpe aussi vite que je peux, répliqua ce dernier, depuis le vingt-huitième étage.

Le vieil Oriental plissa les lèvres d'un air réprobateur. Le duvet de sa barbichette voletait au vent.

— C'est là que réside ton erreur. Tu dois te servir de ta force intérieure et de celle de l'édifice pour te hisser jusqu'au but que tu t'es fixé.

Une fois tous deux sur le toit, ils se glissèrent au travers d'une trappe et se retrouvèrent dans un couloir sombre.

— Suis-moi, murmura le vieil Oriental.

Ils arrivèrent devant une porte noire en métal. Un voyant rouge brillait à l'emplacement de la serrure.

— Si vous y touchez, vous allez déclencher une alarme, prévint Remo.

— Observe, répliqua le vieil Oriental.

Il plaça les doigts au-dessus du témoin lumineux et ils se mirent à pianoter jusqu'à ce que la lumière devienne verte. Ensuite, il poussa tranquillement la porte et Remo lui emboîta le pas, l'air perplexe.

— Comment avez-vous fait ? C'est impossible sans carte magnétique.

— C'est électrique.

— Ben oui.

— Moi aussi, je suis chargé d'électricité. Mais la mienne est plus

forte.

— Ça ne rime à rien, rétorqua Remo, tandis qu'ils traversaient un couloir de plus en plus sombre. Quand allez-vous m'apprendre ce genre de truc ?

— Lorsque je sentirai que tes énergies naturelles sont à la hauteur de la tâche à accomplir.

— Ce qui signifie, en termes clairs ?

— Jamais.

Piqué au vif, Remo resta muet.

Ils obliquèrent à l'angle d'un mur et faillirent heurter un vigile armé en uniforme brun, posté devant une porte sans nom. Remo resta en retrait. Comme le vieil Oriental poursuivait sa route de sa démarche aérienne, il finit par le suivre. Le gardien regardait dans leur direction. À l'évidence, il ne sentait pas leur présence.

C'est alors qu'il détourna les yeux. Le vieil homme se figea, Remo aussi. Et lorsque le gardien revint vers eux, l'Oriental traversa le couloir, Remo le suivant comme son ombre.

Une fois en sécurité dans un autre vestibule, Remo voulut savoir comment cela avait pu se produire.

— Un homme qui regarde directement un objet ne percevra que ce qui sort de l'ordinaire, lui répondit-il. Toi et moi, nous suivions les mouvements de l'air dans cet espace sombre, et par conséquent nous faisons partie des vibrations. Mais les coins de l'œil enregistrent le moindre déplacement. C'est pourquoi nous nous sommes immobilisés.

Ils parvinrent à un autre voyant lumineux.

— Laissez-moi faire, proposa Remo.

Il effleura la plaque du bout des doigts et se mit à pianoter à un rythme irrégulier.

La lumière resta rouge.

Impatient, le vieil Oriental s'avança et tapota la plaque une seule fois. Le voyant passa au vert.

— Tout est dans les ongles, déclara-t-il, en secouant les manches de son kimono pour libérer ses frêles poignets, tandis que la porte se refermait derrière eux. Suis-moi, nous avons presque atteint notre objectif.

Ils pénétrèrent dans une salle remplie d'un léger ronronnement. À mesure que les yeux de Remo s'habituèrent à l'obscurité, il percevait les mouvements saccadés des bandes magnétiques d'ordinateur

derrière des vitres en plastique. Un climatiseur soufflait un air frais et chimique.

— Lequel est notre ami, d'après vous ? chuchota Remo.

— Peu importe. Nous les détruirons tous.

Soudain, deux panneaux vitrés se mirent à diffuser une lueur vert pâle, tels deux yeux sans expression.

Et une voix chaleureuse mais inhumaine prononça : « Bienvenue. Et au revoir. » C'est alors que le plancher se fendit en deux morceaux identiques, qui s'ouvrirent comme une trappe.

Remo bondit sur le premier objet à sa portée. Un néon suspendu. Il sentit un poids à la cheville droite. Il baissa la tête et découvrit le vieil Oriental, les mains lui serrant la jambe, telles des griffes.

Au-dessous, cela ressemblait à un gigantesque puits électronique. Un million de lumières clignotaient jusque dans les entrailles de la terre.

— On s'est plantés, Petit Père. L'ordinateur principal ne se trouve pas dans cette pièce. Tout le bâtiment est creux.

— Tu tiens bon ? demanda le vieil homme d'une voix haut perchée.

Un courant d'air froid agita les pans de son kimono.

— Moi oui, mais le néon, je ne sais pas trop.

— Il n'est pas assez solide pour nous soutenir tous les deux, prononça le vieil Oriental, l'air triste.

— J'imagine que c'est la fin.

— Pour moi, oui. Mais pas pour toi. Tu es l'avenir, moi le passé. Adieu, mon fils.

Et le vieil Oriental lâcha prise. Sous les yeux horrifiés de Remo, le vieillard se laissa tomber dans l'abîme, le visage presque serein de fatalisme.

— Chiun ! Non ! hurla Remo.

Et il se réveilla en sueur, les mains agrippées à l'oreiller. Il respira profondément et ses doigts se décrispèrent, l'oreiller bascula sur le sol froid.

Dans l'obscurité, Remo murmura un seul nom :

— Chiun...

CHAPITRE X

À mesure qu'il s'approchait du village, Chiun aperçut les femmes penchées au-dessus de leurs chaudrons. Elles le regardèrent à peine, alors qu'il revenait à Sinanju après une longue absence.

Cette année, le trésor qu'il apportait se révélait si important que la demeure en bois sur la colline – la Maison des Maîtres – n'était pas assez spacieuse pour tout contenir. Aussi Chiun dut-il faire appel aux hommes les plus robustes pour déposer son butin à la trésorerie de réserve, qui était bâtie en pierre grossière et décorée de coquillages.

Pourtant, malgré l'abondance de ces richesses, les hommes qui balayaient la place lui accordèrent peu d'attention.

Le Maître de Sinanju se consola en songeant qu'ils étaient occupés. Les villageois industrieux vaquaient à leurs occupations avec une telle ferveur qu'ils ne s'arrêtaient pas pour engager la conversation avec lui ou le remercier pour la gloire qu'il apportait au village.

Le Maître de Sinanju regarda à la ronde. Là où d'autres yeux n'auraient vu que huttes de terre ou cabanes de pêche, lui voyait la tradition. Là où des yeux étrangers n'auraient vu qu'un village misérable, lui voyait le berceau d'une culture datant de cinq mille ans.

Les yeux clairs du Maître de Sinanju brillèrent de fierté devant son village ancestral. Grâce à lui et son labeur, son sacrifice, son peuple continuait à se nourrir, en dépit de la pêche peu abondante et des maigres récoltes.

Seule la tradition permettait à Sinanju de vivre davantage à l'abri du danger que n'importe quel autre village... voire n'importe quelle cité de la Corée du Nord. L'endroit était même plus sûr que Pyongyang, la capitale communiste.

Le regard du Maître de Sinanju se posa sur un groupe d'enfants jouant à l'ombre du Gong du Jugement. Un sourire de bonheur étira son visage strié de rides.

Les gamins du village. Car tant que Chiun vivrait, aucun d'entre eux ne serait renvoyé à la mer... noyé dans la baie à cause de la famine.

Chiun s'approcha de sa démarche légère, les yeux pétillant à l'idée de leur faire partager sa sagesse.

— Ohé, enfants de mon village ! s'écria le Maître de Sinanju. Rassemblez-vous autour de moi, car je suis venu vous conter des

histoires de l'Occident barbare.

Les gamins accoururent, telle une nuée d'étourneaux.

— Des histoires ! Encore des histoires ! hurla un garçon rondouillard.

— Approchez, approchez ! répliqua Chiun en s'installant sur une pierre plate.

Les enfants s'assirent, en croisant les jambes, leurs petites mains sur les genoux. Ils le dévisagèrent de leurs yeux candides.

— Ce soir, commença Chiun, alors que le soleil n'est pas encore couché et que nos ventres attendent le repas, je vais vous conter comment les hommes blancs ont vogué vers la lune.

Une fillette tira la langue.

— C'est pas vrai. Comment est-ce qu'un homme blanc pourrait naviguer jusqu'à la lune ? Elle est pas dans l'océan, sauf dans la journée, même qu'elle est sous l'océan, alors.

— Je vous ai déjà parlé des oiseaux creux que les Blancs envoient vers des terres très lointaines, dit Chiun, levant un index au long ongle effilé.

— Oui ! répondirent en chœur les enfants de Sinanju.

— C'est une histoire semblable. Laissez-moi commencer.

La voix de Chiun baissa dans les graves. C'était sa voix de conteur.

— Cela se passait il y a fort longtemps, commença-t-il en effleurant le petit nez d'une gamine. Bien avant que vous soyez nés. À cette époque, les bébés de Sinanju étaient ceux qui, en vertu de ma tolérance, pouvaient grandir pour devenir vos parents, au lieu d'être noyés ; car il n'y avait pas de travail pour le village et l'argent avait quasiment disparu.

— Et le trésor ? s'enquit la petite fille.

— Il n'est pas fait pour être dépensé, rétorqua Chiun. Il constitue l'héritage du village.

— Ma mère, elle dit qu'on aurait des ventres mieux remplis si on le dépensait plutôt que de l'amasser.

— Qui est ta mère ? s'énerva Chiun, le rouge aux joues.

— Poo.

— Ah, je me souviens de Poo, en effet... Je vous ai déjà parlé du jour où l'homme blanc, avec un crochet à la place de la main, est venu au village dans son bateau d'acier qui voguait sous les mers. Il

m'offrait des richesses si j'acceptais de l'accompagner dans son pays lointain pour initier une personne de son choix à l'art du Sinanju. Bien que cela soit un fardeau sur mes frêles épaules...

Chiun s'interrompit pour savourer l'émerveillement qui se lisait dans les regards de son auditoire, puis il reprit.

— Bien que ce soit un fardeau pour mes frêles épaules, j'acceptai cette tâche et je voyageai dans les entrailles glacées de l'océan, car je savais que mes épreuves serviraient à nourrir les bébés qui, aujourd'hui, sont vos parents ; même si certains d'entre eux n'atteindraient jamais un assez haut degré de sagesse pour apprécier ce sacrifice, je poursuivis donc ma route, car ces enfants-là porteraient un jour leurs propres enfants qui, eux, comprendraient le sacrifice et en apprécieraient les bienfaits. Vous, mes enfants.

Les gamins se mirent à glousser, la main sur la bouche. Chiun prit cela pour de la gratitude. Il aurait tout de même préféré un silence respectueux. Un salut de la tête ne lui aurait pas déplu.

— L'époque dont je parle correspond donc à mon arrivée dans la contrée barbare d'Amérique. C'était le trois cent trente-quatrième jour de l'année du Dragon, c'est-à-dire, dans le calendrier compliqué des Occidentaux : le troisième mardi du second mois de l'an 1972, car ce pays est en réalité plus jeune que la Corée.

« Ce jour-là, la terre d'Amérique était en émoi, car un de leurs étranges vaisseaux s'approchait de la lune. Entendant cela, je me précipitai vers le trône du roi secret de l'Amérique, Harold le Fou. Je vous en ai déjà parlé. Je m'approchai donc de lui et lui dis : “Du fond des provinces reculées de votre pays, j'ai entendu dire que certains de vos sujets allaient atteindre la lune.” Et Harold le Fou répondit que oui. Il paraissait très calme, bien que je crus détecter une trace de fierté dans son attitude.

« Moi-même, lorsque j'appris la nouvelle, je m'enthousiasmai. Aucun homme n'était allé dans la lune, depuis des milliers d'années ; depuis que Maître Shang avait marché si loin vers le nord que ses pieds avaient foulé les étendues sauvages et froides de la lune. Et je l'annonçai à Harold le Fou, qui semblait ne pas s'étonner que des Coréens aient voyagé sur la lune avant eux. Il me confia que d'autres Blancs y étaient allés auparavant, en l'an 1969 du calendrier occidental. Ce à quoi je répondis que Maître Shang avait atteint la lune en notre année du Héron. Aussi, souvenez-vous, nous étions les premiers. Et n'oubliez pas que Shang a foulé le sol lunaire.

« Sachant que la lune visitée par Maître Shang était une étendue de glace et de neige, peuplée d'ours blancs, je demandai à Harold le Fou, roi d'Amérique, s'ils y avaient découvert de riches cités à conquérir et

il me dit que non. Je lui demandai s'ils y avaient découvert des mines d'or et d'argent et il me répondit que non. Je lui demandai s'il avait des esclaves et il me dit que non... Je lui demandai si la viande des ours blancs était le but de ces expéditions qui, on me l'avait confié, coûtaient des sommes fabuleuses, et il me répondit que non. »

À ce moment précis, les enfants demeurèrent bouche bée.

— Les paroles de Harold le Fou me rendaient perplexe, car je ne comprenais pas la raison de ces expéditions et je lui demandai ce que ses marins intrépides rapportaient de ces périlleux voyages pour justifier de telles dépenses. Et sa réponse se révéla si étrange, que je retournai sur-le-champ à mes parchemins pour la consigner dans les récits du Sinanju. Et savez-vous ce que ces Blancs, ces gaspilleurs, rapportèrent de la lune, après leur terrifiant périple de plusieurs jours et plusieurs nuits ?

— Quoi, ô Maître ? s'écrièrent les enfants à l'unisson.

— Des cailloux. De simples cailloux. Moi-même, j'en pris un dans ma propre main. Ils étaient laids et sans valeur. Voyant cela, je retournai au château du roi Harold et je lui dis : « Mes yeux d'homme âgé et empreint de sagesse ont vu les pierres rapportées de vos expéditions intrépides et je suis prêt à vous en céder autant que vous le désirez contre la moitié de la somme que vous avez gaspillée pour ces voyages vers la lune. ».

Chiun fit une pause, ménageant le suspense.

— Et vous savez ce que le roi Harold le Fou m'a répondu ?

— Quoi ? Quoi ? gazouilla un garçonnet à la tignasse pleine de poussière.

— Il a décliné mon offre généreuse et intelligente, en affirmant que seuls les cailloux de la lune lui convenaient, déclara Chiun avec dédain.

À ces mots, les enfants de Sinanju se mirent à pouffer.

— Vous êtes déjà allé sur la lune, Maître Chiun ? questionna la petite fille de Poo.

— Non, car peu de temps après, les Blancs cessèrent d'y envoyer leurs marins. Ce qui montre que même les Blancs peuvent tirer une leçon d'un acte idiot, à condition de le répéter souvent.

Les enfants sourirent. Chacun savait que les Blancs étaient obtus. Sinon pourquoi le Créateur Suprême les aurait-il dotés de stupides yeux ronds pour regarder le monde et pourquoi les aurait-il exilés loin, loin de Sinanju au-delà des mers ?

— Quand est-ce que vous retournez en Amérique ? demanda la fille de Poo.

Chiun nota au passage qu'elle avait comme sa mère la langue bien pendue.

— Pourquoi demandes-tu cela ?

— Parce que maman dit que lorsque vous revenez au village vous apportez toujours le malheur. Et vous êtes avare de votre or.

— Ta mère a dit cela ? rétorqua Chiun, en plissant ses yeux noisette.

La fillette hocha la tête. Elle était toute ronde et le Maître de Sinanju y reconnut le visage joufflu de Poo.

— Ta mère parle à tort et à travers, commenta Chiun calmement.

— Elle crie beaucoup, c'est vrai.

Un garçon plus âgé leva la main et Chiun regarda dans sa direction.

— Vous allez nous parler de l'homme blanc que vous avez élevé à la grandeur en lui enseignant l'art du Sinanju ?

— Je possède de nombreuses histoires au sujet de Remo, affirma Chiun avec fierté. Laissez-moi y réfléchir... que j'en trouve une belle...

— Où est-il, maintenant ? intervint un autre garçon. Pourquoi vous ne l'avez pas emmené avec vous ?

Chiun hésita. Comment leur dire la scandaleuse vérité... que le seul Blanc au monde à avoir été initié à l'art de la source du soleil languissait à présent en prison ?

Chiun inclina sa vieille tête. C'était une histoire trop honteuse à raconter aux enfants. Il se creusa l'esprit afin de trouver une réponse plausible.

Au même moment, le gong du dîner retentit dans le village paisible de Sinanju, tirant Chiun d'un mauvais pas. Il se leva et épousseta son magnifique kimono.

— Venez, les enfants, il est temps de nous remplir le ventre. Je vous raconterai une histoire de Remo une autre fois.

Et le Maître de Sinanju s'éloigna à grandes enjambées, précédant les enfants vers l'endroit où la communauté prenait ses repas. Au sommet de la colline, il aperçut la corpulente silhouette de Poo, la langue de vipère. Son visage se durcit et son pas s'accéléra en allant dans sa direction.

CHAPITRE XI

Avant même qu'on lui apporte le plateau du petit déjeuner, la rumeur circulait dans le bloc des condamnés que McGurk avait succombé pendant la nuit.

— Et Popcorn ? s'enquit instamment Remo.

Une voix bourrue lui répondit.

— Personne n'en sait rien. Mais il a du cran, ce gamin.

— D'où vient son surnom ?

— Quand ce petit mec a débarqué ici, il n'arrêtait pas de déconner en disant qu'il emporterait un paquet de Jiffy Pop avec lui, quand il passerait sur la chaise. Depuis, on l'a surnommé Popcorn.

Remo marmonna à part lui. Il se demanda si le jeune Noir avait autant d'esprit, où qu'il fût à ce moment-là.

— Non, merci, dit-il au maton qui lui apportait le plateau.

C'était du jambon et des haricots. Le gardien haussa les épaules et s'apprêta à s'en aller.

— Hé ! Comment va Popcorn ?

— Quelle importance. Il doit y passer demain.

— Ben, pour moi, ça en a, grommela Remo en s'allongeant sur son lit.

Il se souvint du paquet de Camel dans la poche de sa salopette. Il l'extirpa et en alluma une.

La première bouffée le fit tousser. La seconde se révéla moins pénible. Ses poumons brûlaient seulement comme du soufre. Remo se débrouilla pour n'en fumer que la moitié, avant d'avoir un mal de tête. Il écrasa le mégot par terre et le rangea soigneusement dans le paquet.

En fin d'après-midi, deux gardiens escortèrent Popcorn à sa cellule. Le petit taulard marchait avec des chaînes aux pieds et la tête basse.

— Comment ça va, fiston ? questionna Remo, une fois les matons partis.

En guise de réponse, il n'obtint qu'une sorte de miaulement. Quelque part dans le bloc, une voix railleuse s'écria :

— Hé, Popcorn, t'as refilé ta langue au chat ?

Du fond de la cellule voisine un long gémissement s'éleva et dura

une bonne heure. L'image de ce gamin incapable de parler, le visage enfoui dans son oreiller, hanta Remo.

Il sortit le mégot et une seule allumette, avant de faire glisser le paquet à travers les barreaux.

— Tiens, mon vieux. Tu en as plus besoin que moi, prononça-t-il avec gentillesse.

Les doigts bruns et fins de Popcorn saisirent les Camel puis disparurent. Remo s'attarda à l'entrée de sa cellule tandis que Popcorn fumait en silence.

Le reste de la journée s'étira, gris et interminable. Même TV-Gnouf baragouina le même monologue de *Star Trek* que quelques jours plus tôt.

Après l'extinction des feux, un silence terrifiant s'installa. Aucun cri nocturne, aucun bourdonnement de porte, aucune conversation furtive.

Chacun savait que le lendemain était mardi.

Remo écouta Popcorn s'agiter et se retourner pendant la nuit. Que dire à un mort en sursis lorsque s'écoulent les dernières minutes de son existence ?

La sonnerie du matin lui fit l'effet d'un coup de poignard dans les tripes. Les premiers visiteurs furent deux gardiens et un prêtre. Ce dernier eut tôt fait de s'en aller, le visage blême, lorsqu'il comprit qu'il ne pouvait entendre la confession du condamné car il n'avait plus de langue.

Ensuite vinrent le coiffeur et le directeur.

— Écoute-moi bien, Mohammed, déclara McSorley d'une voix sans timbre, en couvrant le bruit de la tondeuse. Dès qu'il t'aura tondu, tu ôteras ton caleçon.

Popcorn se mit à gémir.

— Ne t'inquiète pas, voyons. Ce n'est rien qu'une bande de caoutchouc.

La tondeuse s'arrêta.

— C'est fini. Parfait. Mohammed, lève-toi. N'aie pas peur. Le gardien va seulement enrouler la bande autour de ton pénis. C'est pour éviter tout accident durant l'opération.

Le mot fit frissonner Remo. Il semblait si clinique.

— Penche-toi en avant, veux-tu. Gardien, glissez ce suppositoire dans son rectum. Voilà. Ce n'était pas si terrible, hum ? Navré si j'ai

froissé ta dignité mais cela évite à l'ordonnateur des pompes funèbres de nettoyer le corps.

Popcorn tenta de parler mais tout ce que Remo perçut fut un pitoyable « hmmf-hmmf ».

— Que dis-tu ? demanda le directeur d'un ton bienveillant. Comment ? Oh, oui. D'ordinaire, il y a un dernier repas mais le médecin a laissé des instructions précises : tu ne peux pas manger tant que ta langue est suturée. Désolé, mais il connaît son métier.

— Pour l'amour du Ciel ! explosa Remo. Vous allez l'emmener sur la chaise électrique. Qu'est-ce que ça peut foutre si ses points de suture sautent !

— Quelqu'un devra nettoyer le sang, répliqua le directeur. Gardien, si ce prisonnier ouvre encore la bouche, isolez-le.

Remo allait rétorquer mais il se ravisa.

— Parfait, tu peux t'habiller à présent, poursuivit McSorley calmement.

Le bruissement des vêtements s'ensuivit. Puis la porte de la cellule s'ouvrit et Remo perçut le bruit étouffé des sandales de Popcorn.

— À bientôt, Popcorn ! lança un détenu.

— Donne-leur du fil à retordre, mon pote !

— Tu vas dans un monde meilleur, mec !

— L'opération est absolument indolore, déclara McSorley, tandis qu'un gardien ouvrait la porte qui menait à la chaise électrique.

Popcorn gémit, l'air misérable. Il tentait de parler, mais seul un charabia inarticulé s'échappa de ses lèvres.

— Tenez-le ! brailla le directeur. Il s'évanouit.

— Vous inquiétez pas, je le tiens bien. On va le tirer jusque là-bas.

Peu après les voix se turent. Un homme traversa le bloc, arborant une cagoule noire sur une simple tenue d'ouvrier de couleur brune. Il ressemblait à un réparateur quelconque.

Le bourreau.

Après qu'il eut passé devant la cellule de Remo, la lourde porte se referma en grinçant. Puis un silence absolu enveloppa le bloc des condamnés.

Les minutes qui suivirent furent interminables.

Remo se demanda si Popcorn était conscient lorsqu'ils l'attachaient. Il espéra que non.

Ensuite, les lumières clignotèrent et Remo sentit le froid l'envahir. Elles clignotèrent encore. Puis une troisième fois. Remo retint son souffle. Elles clignotèrent une quatrième et dernière fois.

— Bon Dieu de bon Dieu ! souffla Remo, écœuré.

Le directeur surgit, suivi par les gardiens et le bourreau en cagoule.

— Vous vous rendez compte, disait l'un des matons. Quatre secousses. Et pour ce petit morveux.

— Avant de remettre ça, déclara l'exécuteur des hautes œuvres, irrité, va falloir que je jette un coup d'œil à cet engin. Je ne veux pas recommencer un truc pareil. J' suis plus d'attaque. Après tout, j' suis à moitié en retraite, merde !

— J'espère que tu penseras la même chose quand viendra mon tour, marmonna Remo.

Le bourreau lança un regard dans sa direction, ses yeux s'écarquillant à l'intérieur des trous de la cagoule de cuir.

Il s'arrêta, s'approcha de la cellule de Remo.

— Je te connais ? hasarda-t-il.

— C'est la question en vogue, ces temps-ci, répliqua Remo, amer.

— Je te connais, c'est sûr, insista l'autre. Mais impossible de remettre ta tête.

— La vôtre m'est totalement inconnue, grimaça Remo.

— T'es un dur à cuire, hein ? C'est comment ton nom ?

— Regardez dans le registre.

— T'inquiète pas, c'est ce que je vais faire.

C'est alors que le directeur intervint :

— Gardien, emmenez Williams à sa nouvelle cellule.

— Merde ! J'ai gagné le gros lot, grogna Remo, songeant qu'on allait l'isoler.

— Williams ! s'écria le bourreau. Vous avez dit Williams ?

Le bourdonnement de la porte qui se refermait étouffa la réponse du directeur.

Le maton fit ouvrir la cellule de Remo qui, à sa grande surprise, se vit conduire dans celle de Popcorn.

— Prends-en bien soin, déclara le gardien, tandis que les barreaux se refermaient dans un fracas métallique. Ici, c'est la suite

présidentielle.

— Il a souffert ? demanda Remo au gardien qui s'éloignait.

L'autre stoppa net, le visage rigide.

— Tu sais ce qu'ont été ses dernières paroles ?

— Quoi ?

— Hummpf ! Hummpf ! Fin de citation.

Et le gardien d'éclater d'un rire gras.

— C'était encore un gamin, pauvre con ! ragea Remo entre les dents, les poings serrés contre les barreaux.

— Pour sûr. Un gosse qui flingue sa propre sœur et la laisse morte dans un marécage, avec les vers qui grouillent de partout.

— Quoi ? fit Remo, en sursautant.

— Ben oui. Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

— Qu'il a tué sa petite amie, le jour de son anniversaire.

— Pour l'anniversaire, j'en sais rien. Mais il t'a raconté des bobards. C'était sa sœur et il l'a assassinée... après l'avoir violée. Il aurait dû se renseigner sur les asticots, avant de les verser sur les blessures de la frangine. Il croyait qu'ils boufferaient le corps pour qu'on ne puisse pas l'identifier. En fait, les vers ont mangé tous les tissus endommagés. Elle vivait à peine quand on l'a retrouvée, mais assez pour pointer le doigt sur son frère. Quoi que tu penses de ce petit enculé, il a eu ce qu'il méritait. Comme ce sera le cas pour toi.

Et le gardien s'éloigna.

— Ce petit con m'a menti, marmonna Remo.

Il s'affala sur son lit et regarda à la ronde. La nouvelle cellule était aussi rose que l'ancienne, mais on y respirait un autre parfum. La sueur... mais aussi la peur.

— Merde, murmura Remo. C'est *moi* le prochain.

Sa main palpa sous l'oreiller et effleura quelque chose de doux et mou.

C'était le paquet de Camel de Popcorn.

Il se rassit et en alluma une. Il tira une longue bouffée. Comme il la supportait, cette fois, il la fuma jusqu'au bout.

Vingt ans auparavant, Popcorn et lui se seraient trouvés de chaque côté de la loi. Mais derrière les barreaux, ils avaient été amis, en quelque sorte.

— Merci Popcorn, murmura Remo dans le vide, lorsqu'il eut achevé sa cigarette.

CHAPITRE XII

Les murs du bureau se mirent à tourner autour de Harold Haines. Ses oreilles bourdonnaient.

— Haines. Que se passe-t-il ? Vous êtes tout blanc.

La voix du directeur semblait provenir de très loin. Un voile noir commença à lui masquer les pages jaunes du dossier qu'il tenait dans les mains.

— Harold ?

— C'est lui, prononça Haines d'une voix rauque, l'œil rivé aux feuilles du rapport. C'est pas un gars qui aurait le même nom. C'est lui. Williams.

Les caractères dactylographiés se mirent à danser. Harold Haines trembla malgré lui.

— Harold !

Haines leva la tête, ses yeux étaient opaques. Les lourdes mains du directeur reposaient sur ses épaules et il le secouait violemment.

— Allons, reprenez-vous ! Tenez, asseyez-vous là.

Il guida Haines vers le siège en bois inconfortable qui, hormis les sangles de cuir, ressemblait à s'y méprendre à la chaise électrique. Il le savait car, un an auparavant, il en avait sauvé une identique de la mise au rancart pour remplacer la vieille qui avait cédé. Il s'assit, indifférent à l'ironie du sort.

Le directeur se tenait debout au-dessus de lui, les bras croisés, le visage soucieux.

— C'est ce gars-là, répéta Haines. Remo Williams.

— Vous l'avez déjà dit. Respirez profondément. Peut-être que c'est ce travail qui vous surmène.

— Arrêtez de me parler comme si j'étais un de vos putains de taulards ! explosa Haines avec une véhémence soudaine. Ce condamné ne devrait pas se trouver là. Il est *déjà* mort !

— Ne dites pas n'importe quoi. Williams a été transféré. Il est arrivé la semaine dernière de... c'est inscrit sur la fiche que vous tenez.

— Je sais. Il vient de la prison d'État de Trenton, dans le New Jersey.

McSorley tendit les mains, paumes tournées vers le ciel.

— C'est bien ce qui est écrit.

— Exact.

— Alors, où est le problème, Harold ?

— Vous n'avez pas un détenu dans cette cellule, mais un fantôme.

— Harold, je vous connais de longue date..., commença McSorley.

Haines lui coupa aussitôt la parole :

— D'assez longue date pour savoir que jusqu'il y a encore cinq ans, j'étais en retraite.

— Eh bien... oui.

— Je me suis rangé des voitures, il y a environ vingt ans, quand la peine de mort n'avait plus la cote chez les politiciens. Quarante-cinq ans et plus de travail. L'État m'a versé une petite pension car, après avoir passé ma vie à griller les criminels, ils savaient que je ne risquais pas de m'adapter à un autre job. Et qui allait embaucher un bourreau ? Et pour faire quoi ? L'installation électrique des maisons ? Alors, je suis descendu vivre en Floride, dans un camp de caravanes... jusqu'à ce que je décide d'électrifier mon meilleur fauteuil, histoire d'avoir une fin honorable.

— Voyons, Harold...

— Je peux finir ? Merci. Je serais devenu fou, mais le recours à la peine de mort s'est assoupli. Et même si je voyais dans mon sommeil la tête des gars que j'avais grillés, j'ai offert mes services à l'État de Floride. La suite, vous la connaissez.

— Oui... je la connais...

— Un des visages qui peuplaient mes nuits, c'était celui de Remo Williams. Le genre de nom qu'on retient. Surtout s'il s'agit d'un flic qui a battu à mort un dealer, là-bas à Newark, New Jersey... il y a si longtemps que je ne me rappelle même plus l'année. D'après ce rapport, Williams aurait flingué un fourgueur de came dans une ruelle.

— Votre mémoire doit vous faire défaut. Vous avez tué... combien d'hommes, au juste ?

— Quand j'ai cessé de compter, c'était déjà trop tard pour ma tranquillité d'esprit, déclara Haines, amer. Ce gars-là, je l'ai tué. Je me rappelle que ça n'a pas traîné. Une seule secousse et hop ! D'ailleurs, j'ai eu du remords, à l'époque. Un flic qui flingue un dealer. Et alors ? Il aurait dû être acquitté. Ça m'a rendu malade pendant des semaines. C'était l'un des derniers gars que j'ai grillé là-haut. Et maintenant, il revient me hanter...

Le directeur regarda Haines sans broncher. Il lui retira le dossier des mains et le feuilleta à son bureau.

Lorsqu'il eut terminé, il le posa à plat et plaça ses mains carrées au-dessus, tel un prédicateur avec la Bible. Il reprit la parole, l'air pensif :

— Nous nous connaissons depuis longtemps, Haines. Ce que je vais vous dire, je le nierai jusqu'à mon dernier souffle.

Haines leva sur lui un regard traqué.

— Le jeune homme que vous venez d'exécuter, Mohammed Diladay, poursuivit McSorley, aurait dû avoir une période de grâce d'un mois, après le rejet de son dernier appel. Seulement voilà... j'ai reçu un coup de fil du gouverneur me pressant d'expédier l'exécution. Comme je lui en demandais la raison, il m'a répondu d'un air vague qu'il fallait accélérer le processus, étant donné notre population pénitentiaire nombreuse. Mais j'ai senti une certaine... inquiétude dans sa voix.

« Je me suis dit qu'il y avait quelque chose de politique, voire de personnel, dans sa requête pour exécuter Diladay aussi rapidement. Mais il n'y avait pas lieu de précipiter les choses. Diladay n'avait aucune chance d'obtenir une commutation de peine, sauf si elle émanait du bureau du gouverneur. Mais à présent, je me demande. »

— Vous pensez à ce que je pense ? demanda Harold Haines.

McSorley s'empara du dossier de Remo.

— Williams est le prochain... Peut-être que l'inquiétude du gouverneur concernait non pas Diladay mais Williams.

— Le pauvre bougre. Ils l'ont tué une fois et maintenant, ils veulent que je remette ça.

— Je ne crois pas aux fantômes, Haines. Quand vous aurez récupéré, vous penserez comme moi, j'en suis persuadé.

— Je me demande si...

— Hum ?

— Qu'est-ce que pouvait bien fabriquer ce gars, ces vingt dernières années ? Et qu'est-ce qu'il a bien pu faire pour qu'ils veuillent le tuer à nouveau ?

— Je vais passer un coup de fil, décida McSorley.

Il composa un numéro, après avoir consulté un petit répertoire en cuir.

— Oui, passez-moi Reeves. McSorley, à l'appareil, directeur du

pénitencier d'État de Floride... Bien, j'attends... Allô ? Désolé de vous déranger de si bonne heure, Reeves. J'aurais besoin d'une information au sujet d'un prisonnier qui se trouvait chez vous à un certain moment. Un dénommé Remo Williams... Entendu... Rappelez-moi dans la journée.

McSorley raccrocha et Harold Haines se leva.

— Vous ne voulez pas attendre qu'il me rappelle ? s'enquit le directeur.

— J'aimerais avoir une petite discussion avec Williams. Cette histoire me rend dingue.

— Ce n'est pas très sage. Vous allez inutilement perturber un condamné.

— Si je veux retrouver le sommeil, il faut que je le fasse. S'il vous plaît, Paul.

McSorley réfléchit en silence.

— Très bien, je vois que cela vous affecte profondément, céda-t-il. Le gardien va vous y conduire. Rappelez-vous cependant que Williams sait qu'il est le prochain. Son dernier pourvoi en appel attend la décision du juge, il risque d'être à cran.

Harold Haines toussota avec ostentation mais le prisonnier garda les paupières fermées, les mains sous la nuque, étendu sur son lit.

— Je te vois dans mes rêves, commença Haines, la voix râpeuse.

— Et moi, je vois Kim Bassinger. Foutez le camp.

— Tu ne comprends pas, Williams. Tu t'appelles bien Williams, hein ?

— Ici, je suis le détenu numéro six.

— Tu es censé être mort.

— Ici, on est tous des morts en sursis. Et alors ?

— Je t'ai déjà exécuté.

— Ben vous avez drôlement salopé votre boulot.

Williams en avait assez, mais ses yeux noirs s'ouvrirent. Ils fixèrent le plafond.

— C'était il y a longtemps, poursuivit Haines. Là-haut à Trenton. Je travaillais au pénitencier dans lequel tu étais.

Le prisonnier prit tout son temps pour s'asseoir. Il ne voulait pas montrer le moindre intérêt, mais ses mouvements se révélaient bien trop décontractés. Harold Haines connaissait toutes les astuces des

taulards. Dès que vous faites savoir à l'autre ce que vous voulez, il va l'utiliser contre vous ; n'importe quel détenu savait cela.

— Tu te souviens de moi ? demanda Haines.

Remo plongea son regard dans le sien. C'étaient les yeux d'un mort vivant. Il paraissait plus vieux. Pas de vingt ans. Mais plus vieux. Les yeux morts se rapprochèrent.

— Votre tête me dit quelque chose, reconnut Williams. Mais je n'arrive pas bien à savoir où je vous ai vu.

— À Trenton. Je portais une cagoule, cette nuit-là, répondit Haines, la gorge serrée. La nuit où je t'ai envoyé le jus. Mais j'étais l'électricien de la prison, dans la journée. Tu as dû me croiser dans les couloirs.

— Désolé.

— Mais je me souviens de toi comme si c'était hier. Où étais-tu passé pendant ces vingt dernières années, Williams ? Qu'est-ce que tu faisais ?

— Je purgeais ma peine...

— Sûrement pas à Trenton. Là-haut, tout le monde sait, comme moi, que tu y es mort.

— Vous rêvez, ma parole ? Je suis ici parce que j'y ai tué un gardien. Il s'appelait...

— Oui ?

Le front de Remo se plissa.

— MacCleary ou quelque chose comme ça ? Oui, MacCleary. Il me harcelait. Alors je l'ai estourbi. Maintenant, je paie pour ça.

— Je ne sais pas si j'aurais le courage de te griller une seconde fois.

Remo partit d'un rire de gorge.

— Avec des gars comme moi, la seconde, c'est encore meilleur.

— Mais tu n'as rien pigé. Tu es *déjà* mort. Je t'ai exécuté il y a vingt ans !

Comme Remo Williams ne répondit rien, Harold Haines s'éloigna en traînant les pieds. Lui-même avait l'impression d'être un mort vivant.

Remo Williams regarda dans le vague. Il se demandait ce qui se passait. Le visage du bourreau lui était familier. Mais où l'avait-il déjà vu ? Et d'où sortait cette histoire à la con... cette exécution à la prison

de Trenton ?

Remo se rappela soudain le rêve qu'il avait fait l'autre nuit. Mais ce n'était qu'un rêve. Cela n'avait pas pu... ne pourrait jamais... se produire.

— Alors, Harold ? Et cette discussion avec le condamné ?

— Il ne comprenait pas de quoi je parlais, répondit Haines d'une voix sourde.

— Ma foi, si cet individu est mort, il serait le premier à le savoir.

Harold Haines ne répondit pas au sourire pincé du directeur.

La sonnerie du téléphone retentit et McSorley décrocha.

— Oui, Reeves, c'est moi-même... Qu'est-ce que ça signifie ?... Quand cela ?...

La figure de McSorley se crispa subitement.

— Je... je vois... En fait, son nom a surgi lors d'une confession de condamné à mort, alors... Oui, je suis d'accord avec vous. Nous ne pouvons pas exécuter un homme qui a déjà subi la peine capitale. Merci encore, Reeves, et excusez-moi pour le dérangement.

En raccrochant, la figure de McSorley était encore plus pâle que celle de Haines.

— Il est mort, prononça-t-il d'une voix sèche. On l'a exécuté en 1971 pour l'assassinat d'un dealer. Le directeur ne s'est pas rendu compte que c'est lui-même qui a signé l'ordre de transfert dans cet établissement.

Harold Haines se redressa d'un bond.

— Pourquoi vous ne dites rien ?

— Parce que je tiens à mon job et je compte bien percevoir ma retraite, répliqua le directeur, catégorique. J'ai un condamné qui est censé se trouver dans sa tombe. Je ne peux pas le renvoyer à Trenton. Ils ne l'accepteraient jamais et ils lanceraient une enquête. Je sais comment ça se passe, croyez-moi. Quelqu'un m'a refilé une bombe à retardement, en sachant que si jamais je découvrais la vérité, elle me péterait à la gueule.

— Mais qu'est-ce que vous... que nous allons faire ?

— Si le dernier appel est rejeté – et je vous parie ma maison et mon livret de caisse d'épargne que ce sera le cas – le gouverneur va signer l'ordre d'exécution. Et vous, Harold, non seulement vous ferez votre boulot mais en outre, vous n'en parlerez jamais à qui que ce soit. Est-ce clair ?

— Pour l'amour du Ciel ! rugit Haines. Ce type a été flic dans le temps. Il était de notre bord.

— Selon ce rapport, il a tué de sang-froid un gardien de prison du nom de Conrad MacCleary. Je ne sais pas ce qui est vrai dans tout ça et ce qui ne l'est pas, mais je vais tout simplement accomplir ma tâche et je vous conseille fermement d'en faire autant. Nous ne sommes plus tout jeunes, ni vous ni moi. Traitons cette affaire épineuse le plus calmement et le plus rapidement possible, comme de braves fonctionnaires, et la vie reprendra son cours. J'imagine que vous devez vouloir rentrer chez vous, Harold. Vous avez tué un homme, ce matin, et vous pourriez prendre une bonne cuite.

— Je ne bois pas. Vous le savez. J'ai abandonné la boisson, j'y réfléchirai à deux fois. Maintenant, excusez-moi. Et prenez ça avec vous. En sortant, dites à ma secrétaire qu'elle le remette en place aux archives.

Harold Haines prit le dossier intitulé « Remo Williams » et referma la porte derrière lui en silence.

CHAPITRE XIII

— Mauvaise nouvelle, hein ? s'enquit Remo d'une voix aussi morte que son regard.

— La cour d'appel nous a déboutés, répondit Proctor en appuyant sur le « nous » en signe de solidarité.

— Vous tentez la Cour Suprême, alors ?

L'avocat ne pouvait pas mentir. Il prit une profonde respiration.

— Autant être honnête avec vous, Williams. J'ai déposé un pourvoi, mais je ne pense pas m'acharner sur cette affaire.

Remo plissa les yeux.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas ce qui se passe, avoua Proctor, misérable, mais j'ai déposé la requête devant le juge Hannavan et il m'a débouté en deux temps trois mouvements. Ce type est un trouillard de première.

L'avocat lança un regard furtif autour de lui, alors que la seule personne présente était un gardien et il se tenait trop loin pour entendre la conversation.

— Je... je pense qu'il les a sur le dos.

— Qui ça ?

Proctor se pencha en avant et baissa le ton :

— Les mêmes qui vous ont transféré dans cet État, répondit-il. Ceux qui m'ont appelé, la nuit dernière.

— Ne tournez pas autour du pot. Qui ?

— J'en sais rien, mais ils doivent être en rapport avec l'État fédéral. On m'a prévenu qu'on m'avait filmé en vidéo, en train de sniffer, lors d'une soirée.

— C'est bien ma veine. Mon avocat, accro à la coke.

— Rien qu'une ligne ou deux, précisa aussitôt Proctor. Mais ils ont menacé de me dénoncer pour possession-de-stupéfiants-avec-l'intention-d'en-faire-le-commerce. Mais je suis innocent. Je le jure !

— Vous parlez comme un détenu, railla Remo.

— J'ai l'impression d'être un prisonnier politique, Williams. On nage en plein État policier. Quelqu'un souhaite votre mort. D'ailleurs, elle aurait dû se produire, hier. Je n'avais pas sitôt quitté l'audience

qu'on me signalait que le gouverneur avait signé votre ordre d'exécution. J'ai fait enregistrer une demande de sursis devant la Cour Suprême et j'ai obtenu un court délai.

— Pour quand ?

— Après-demain.

— Quelles sont nos chances de gagner ?

— Maigres. Votre exécution est prévue pour demain matin.

L'éclairage du plafond accentua les yeux caves de Remo qui avait légèrement incliné la tête en avant. « Je suis en train de regarder un homme mort », songea Proctor. « Le pauvre bougre. »

— Ils ne peuvent quand même pas m'exécuter avant la décision de la cour ? fit Remo, calmement, sans relever la tête.

— Théoriquement, non. Mais dans cette affaire, j'en sais foutre rien. Écoutez, je suis désolé. Je ne devrais même pas vous raconter tout ça, mais je serais rayé du barreau si on me collait une accusation de commerce de stupéfiants sur le dos. Et tout ça pour quoi ? Une affaire en appel qui m'est tombée dessus sans crier gare ? Mettez-vous à ma place. Que feriez-vous ?

— Mettez-vous à *ma* place, répliqua Remo. Qu'attendriez-vous de *votre* avocat ?

— Je suis désolé. Sincèrement.

— La moindre des choses, ce serait de confier le dossier à un de vos collègues. Et en vitesse !

— À ce propos, j'ai appelé votre ancien avocat, en espérant lui refiler le bébé. Je suis tombé sur une épicerie fine. J'ai refait le numéro, pensant m'être trompé dans un chiffre, rebelote. J'ai vérifié l'annuaire du barreau du New Jersey. L'homme qui vous représentait a quitté le métier il y a douze ans. Et il est mort il y a quatre.

— Impossible. Je l'ai vu pas plus tard que... le mois dernier. Enfin, je crois.

— À moins qu'il y en existe deux. Pour l'amour de Dieu, Williams, qui êtes-vous ? On ne se débarrasse pas de quelqu'un comme ça. Du reste, je ne serais pas étonné qu'ils aient mis la Cour Suprême dans leur poche.

— Je suis Remo Williams, non ? répondit Remo d'un air vague.

— Si vous ne le savez pas vous-même, alors qui ?

George Proctor considéra son client qui semblait se ratatiner dans son tee-shirt moulant couleur abricot. Ses yeux fixaient ses mains,

posées à plat devant la vitre de séparation. Il paraissait si calme.

— Il a dit qu'il m'avait déjà tué, entonna Remo sans relever la tête.

— Qui cela ?

Remo leva sur l'avocat des yeux lugubres.

— Le bourreau. Ils ont enterré Popcorn ce matin.

— Je ne comprends rien à votre charabia.

— Mohammed Diladay. Ils l'appelaient Popcorn. On l'a exécuté ce matin.

— Bizarre. La presse n'a pas couvert l'événement.

— Le bourreau est passé devant ma cellule. Il a regardé à deux fois. Puis il a affirmé m'avoir exécuté à la prison d'État de Trenton, il y a vingt ans.

— Vous n'êtes pas en train d'affabuler, hein ? C'est un peu tard pour plaider la déficience mentale.

— Il y a quelques nuits de cela, j'ai rêvé qu'on m'exécutait, poursuivit Remo, comme s'il parlait tout seul. À Trenton. Ça semblait réel. Et, je ne sais pas pourquoi, le visage du bourreau m'a paru familier.

— Oh, et puis merde ! s'écria Proctor en saisissant sa mallette.

— Qu'est-ce que ça vous suggère ? s'enquit Remo, lèvres pincées.

— Que je ferais bien de me tirer d'ici en quatrième vitesse. Désolé, Williams. Vous avez toute ma sympathie, mais je ne veux plus me mêler de ça.

— Et que faites-vous de mes droits ? De la justice ?

— Il y a quelques années, je me serais battu bec et ongles. Mais j'ai une femme et deux gamins, maintenant. Une maison dans un lotissement. Si je suis dans la merde, elle partira avec les gosses. Je ne suis plus un jeune homme idéaliste. Désolé. Au revoir.

Remo regarda son dernier espoir s'en aller dans un costume à six cents dollars. Ses entrailles lui faisaient l'effet d'être du foie haché, resté trop longtemps au réfrigérateur. Il n'entendit pas le gardien qui braillait son nom.

Une fois dans sa cellule, le plus grand regret de Remo c'était de ne pas pouvoir parler à Popcorn. Le jeune taulard lui manquait déjà.

Il songea à son arrestation, vingt ans auparavant, pour l'assassinat du dealer. Quel était le nom du juge ? Harold. Quelque chose... Smith, oui, c'est bien ça. Harold Smith. Le genre grincheux, avec des cheveux

blancs amidonnés et une bouche de puritain. Il portait des lunettes sans montures et ressemblait à un vieux maître d'école aigri.

— Bon sang, cette tête ! s'écria Remo.

C'était le visage qu'il avait vu dans l'un de ces rêves. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

*

* *

Le dîner se composait de spaghettis avec des boulettes de viande. Remo le refusa. Son appétit était en berne.

— Tu es sûr de ne rien vouloir ? avait demandé le gardien, le même qui lisait le *National Enquirer*, l'autre jour. J'ai entendu dire que ça pourrait bien être ton dernier repas.

— Alors, c'est que ça doit être vrai, répondit Remo d'une voix sourde. Écoutez, j'ai pas faim, mais vous pourriez peut-être me faire une faveur.

— Et perdre mon boulot.

— Non, ça n'a rien d'illégal, assura Remo. Vous ne pourriez pas me prêter le journal que vous lisiez l'autre jour, histoire de me changer les idées.

Le maton hésita. Il se frotta le menton, l'air pensif.

— Ça n'a rien de bien méchant, en effet, admit-il. Mais quand tu auras fini, tu veux bien le glisser sous le matelas ? Je passerai le récupérer après... enfin, tu vois.

— Promis, répondit Remo, tandis que le gardien reprenait le plateau.

Il dut attendre que tout le bloc soit servi pour que l'autre revienne.

— J'ai regardé partout à la bibliothèque, déclara le gardien, mais impossible de mettre la main dessus. En revanche, j'ai déniché le nouveau numéro.

Il glissa le journal plié en deux dans la fente de la porte.

— Ça ira ?

— Ouais, répondit Remo en découvrant le gros titre :
RÉVÉLATIONS FRACASSANTES AU SUJET DU MORT VIVANT.

— N'oublie pas ta promesse, dit le gardien, avant de s'en aller.

— Comptez sur moi, répliqua Remo en lisant la première page.

Son visage y était reproduit, comme la dernière fois. Cela ressemblait à un portrait-robot de la police. Mais il y avait un autre dessin, cette fois : le visage ratatiné d'un vieil Asiatique, avec un semblant de barbichette et des yeux clairs et pénétrants.

La légende disait : *Voici le guide spirituel du mort vivant, identifié par notre équipe de parapsychologues comme étant Lim Ting Tong, Grand Prêtre du continent englouti de Mu. (Lire en page 7).*

En lisant cela, Remo s'enfonça lourdement dans le lit. Le visage du vieil Oriental était identique à celui de ses rêves, qui s'appelait Chiun. Remo se précipita en page 7.

Pour l'essentiel, l'article expliquait qu'à travers tout le pays, des lecteurs avaient écrit à *l'Enquirer* pour témoigner qu'ils avaient vu le mort vivant. Naomi Vanderkloot, éminent anthropologue de l'université du Massachusetts, fut la première à attirer l'attention de la rédaction sur le phénomène. Selon elle, et compte tenu de ses exploits surhumains, le mort vivant aurait franchi une nouvelle étape dans l'évolution de *l'homo sapiens*.

Les divers témoignages des lecteurs de *l'Enquirer* ne faisaient que soutenir cette thèse ; bon nombre d'entre eux affirmaient par ailleurs que le mort vivant était souvent accompagné d'un vieil Oriental arborant des tenues chamarrées. Personne ne connaissait la véritable identité du mort vivant. À Detroit, un directeur d'hôtel l'avait vu signer « Remo Murray » sur son registre. À Malibu, un vendeur de bateaux affirmait qu'un certain Remo Robeson lui avait acheté une jonque chinoise, l'an dernier. Et ainsi de suite. Tous les témoignages s'accordaient sur le prénom Remo. Quant au nom de famille, il variait selon les comptes rendus. « Williams » n'était jamais cité, en revanche.

« Comment pouvais-je me trouver à deux endroits à la fois ? » songea Remo, qui relut l'article à plusieurs reprises, jusqu'à le connaître par cœur. Puis il glissa le journal sous le matelas.

Les lumières s'éteignirent et il ne prit pas la peine de se déshabiller. Le lendemain, à sept heures du matin, il serait exécuté pour un crime qu'on l'avait forcé à commettre.

Il se repassa le film de l'assassinat dans la tête, se revoyant en train d'enfoncer le couteau de fortune dans l'estomac du gardien. Peu à peu, il s'endormit.



Remo se mit à rêver. Comme dans un vieux film d'horreur de l'*Universal*, il marchait dans la brume, le long d'une route de campagne, bordée d'arbres. Devant lui, il aperçut les grilles en fer forgé d'un bâtiment en briques. Remo crut qu'il s'agissait d'une prison mais, en s'approchant, il lut la plaque de cuivre fixée à une colonne surmontée d'une tête de lion : *Sanatorium de Folcroft*.

Le portail était fermé par un cadenas.

— Laissez-moi entrer ! s'écria Remo en secouant la chaîne.

Derrière lui, il aperçut une lumière aveuglante. Les phares d'un long véhicule, dont les rues se noyaient dans le brouillard. C'était un corbillard, blanc. Remo se lança sur la grille avec férocité.

— Répondez-moi ! Je vous en prie !

Et dans la brume, de l'autre côté de la clôture dont les barreaux ressemblaient à ceux d'une cellule, une silhouette en kimono couleur safran. Le vieil Oriental. Il ne s'appelait pas Lim Ting Tong mais bel et bien Chiun. Il désigna Remo d'un doigt accusateur au long ongle effilé.

— Va-t'en, maudit homme blanc. Je te renie. Plus jamais tu ne pénétreras dans ces murs sacrés.

— C'est moi, Remo. Vous ne me reconnaissez pas ?

— Je te connais trop bien, entonna Chiun. Tu m'as déshonoré à jamais. Je ne puis davantage supporter la vue de ta scandaleuse personne.

— Mais pourquoi ? Qu'ai-je fait ?

— Ton coude.

La voix vibrait, incantatoire et solennelle.

— Et alors ? prononça Remo, angoissé.

Derrière lui, les portières claquaient. Il n'osait pas regarder par-dessus son épaule.

— Il était plié !

Les paroles du vieil Oriental trahissaient l'amertume.

C'est alors que, tel un vautour dans sa longue robe noire, le juge Harold Smith se matérialisa dans la brume.

— Il refuse de s'en aller, déclara Chiun.

— Remo Williams, psalmodia le juge. Je t'ai condamné à mort.

Remo se retourna. L'arrière du corbillard blanc lui faisait face. Il était ouvert et, à l'intérieur, se trouvait une chaise électrique sans pieds. Debout, à côté, se tenait le bourreau dans un costume trois-

pièces de couleur grise ; sa tête était dissimulée sous une cagoule de cuir noir.

— Qui êtes-vous ? s'enquit Remo.

La voix de l'exécuteur des hautes œuvres était glaciale.

— Tu me connais. Nous avons déjà vécu cela.

Remo ne put s'empêcher de l'approcher et de lui arracher sa cagoule. Il reconnut les traits taillés à la serpe de Harold Haines. Pourtant, quelque chose clochait. La voix ne correspondait pas au visage. Remo tira sur le nez qui, à l'évidence, était faux.

Le visage vint avec, les cheveux aussi. C'était un masque. Et derrière ce masque, le visage austère du juge Harold Smith.

— Non ! hurla Remo, tressaillant sous le regard froid et inhumain de Smith.

Il se précipita vers la grille. Le vieil Oriental bondit pour l'intercepter. Remo grimpa sur le mur de pierre et sauta. Il flotta vers la pelouse, comme s'il était impondérable, passa en courant devant le vieil Oriental, évita le juge Harold Smith et pénétra dans le bâtiment.

Un ascenseur le conduisit au premier étage et devant une porte sur laquelle était inscrit : « Directeur ». Remo entra.

Un homme était assis dans un fauteuil de cuir fatigué, devant un bureau de chêne sans fioritures. Le siège était tourné vers une grande baie vitrée encadrant une large étendue d'eau, de sorte que seule la nuque de l'homme dominait le dossier. Ses cheveux étaient blancs.

C'est alors que le fauteuil pivota. Petit à petit, le profil de l'individu se découpa, jusqu'à ce que les lumières fluorescentes rendent opaques les lunettes rondes sans montures. Puis les yeux apparurent, dévisageant Remo d'un air réprobateur.

Ce dernier sursauta en découvrant la plaque sur le bureau : « Harold W. Smith, directeur ».

Sans dire un mot, Smith pressa le bouton d'un interphone, et soudain Remo fut entouré d'infirmiers solidement charpentés en tenue verte. Ils saisirent Remo par les bras et les jambes et lui passèrent une camisole de force.

Ce ne fut qu'une fois ligoté que Remo découvrit les connexions électriques sur le devant du vêtement. Sous ses yeux horrifiés, ils poussèrent dans le bureau un engin électronique compliqué et monté sur roulettes. Lugubres et habiles, ils placèrent les fiches dans les prises et la voix de Harold W. Smith, aussi décapante qu'un détergent de vaisselle au citron, s'adressa à Remo :

— Quelles sont vos dernières paroles ?

— Chiun ! hurla Remo au comble de l'angoisse.

C'est alors qu'un infirmier au sourire carnassier lança un couteau à cran d'arrêt qui datait de Mathusalem.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Smith, en couvrant les cris de Remo.

— Ces putains de fiches ! aboya l'infirmier. On les a connectées de travers. Faut qu'on recommence.

— Eh bien, qu'attendez-vous ?

Remo se réveilla au même moment. Il respirait comme un homme qui se noie. La sueur dégoulinait sur son front et lui piquait les yeux. Son tee-shirt était trempé. Popcorn ne disait-il pas que les condamnés rêvaient plus profondément ?

Il bascula hors du lit. Tout cela ne rimait à rien mais le rêve et la réalité s'entremêlaient dans sa tête.

Il se ressaisit et marcha vers l'entrée de la cellule, plaça ses doigts sur la serrure électronique. Après tout, ça marchait bien dans son rêve, non ?

Remo se mit à pianoter. Il ferma les yeux en tentant de se souvenir comment cela fonctionnait dans son rêve. Presque aussitôt, il sentit quelque chose... un courant, une vibration. Il agita les doigts, tel un pianiste qui aurait oublié la moitié de son accord.

Comme par miracle, la porte coulissa. Remo sortit dans le couloir. Il avança à pas feutrés. Dans l'obscurité, c'était plus facile. Une fois devant la porte de contrôle du premier secteur, il tâtonna pour trouver la serrure puis se mit à pianoter. Il s'accroupit sous la vitre.

La porte coulissa. Aucun gardien à l'horizon.

Il entendit quelqu'un haleter. Un autre prisonnier ronflait. Un troisième s'avança sur la pointe des pieds vers les barreaux de sa cellule. Remo croisa son regard dans l'obscurité.

L'individu, le pouce dirigé vers le ciel, lui souffla :

— Bonne chance, condamné.

Remo hocha la tête et s'avança vers la porte suivante.

Au-delà de la troisième, il y avait la cabine de commande. Remo aperçut le gardien qui lisait le journal derrière la vitre en Plexiglas. Sa tête était tournée vers le couloir. Mais Remo irait jusqu'au bout.

La porte coulissa après une rapide manipulation. Remo s'immobilisa. Il se souvint des explications de Chiun au sujet de la

vision périphérique. Tel un félin dans la jungle, il marcha vers la cabine et frappa sur la vitre. Le gardien fit un bond d'au moins trente centimètres.

Remo lui décocha un sourire désarmant. Il ouvrit la bouche et fit mine de parler.

— Quoi ? fit le maton d'une voix étouffée par le Plexiglas.

Remo réitéra sa pantomime en désignant la rangée de cellules.

— Une minute..., fit le gardien, avant de sortir de la cabine.

Remo attendit, faisant des signes d'impatience.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit le maton.

Et *vlan* ! Remo lui répondit par un direct à la mâchoire. Il le déshabilla rapidement, changea de pantalon et enfila sa veste par-dessus le tee-shirt abricot.

La traversée de la « Gare Centrale » ne lui posa aucun problème. Les cellules en étage évoquaient des donjons médiévaux, délire d'un architecte en mal d'immeuble en copropriété.

Remo resta dans la pénombre jusqu'à ce qu'il parvienne à la porte donnant sur la cour. Elle s'ouvrit sous ses doigts. Et Remo se retrouva au seuil de la liberté.

Pas une ombre au-dehors, les lumières se révélaient trop vives. Il prit une profonde respiration.

Confiant, il sortit, sachant qu'il ne lui restait plus qu'une minute avant qu'un gardien l'aperçoive.

Il n'avait pas fait quatre pas qu'un projecteur pivotait dans sa direction. Remo se protégea le visage en levant l'avant-bras.

— Qui va là ? s'écria une voix.

— C'est moi ! répondit Remo. Pepone.

— Qu'est-ce qui se passe, Pepone ?

— Un condamné s'est échappé. On l'a coincé dans les douches. Le directeur dit qu'il faut surveiller les murs extérieurs, au cas où il y aurait une voiture ou un complice.

— OK, fit l'autre, et le projecteur se dirigea vers la pelouse, au-delà de la clôture.

Remo recula vers la porte de la cour. Il attendit un court instant, puis fonça vers le mur.

Il grimpa sur l'enceinte avec l'agilité d'un singe, bondit par-dessus le fil de fer barbelé et courut vers le mur extérieur. Une balle atteignit

une pierre, non loin de ses chaussures.

— Halte ! ordonna une voix tendue.

Remo savait que les gardiens tiraient sans sommation – malgré l'uniforme qu'il portait – s'ils surprenaient qui que ce soit à l'endroit où il se trouvait en ce moment. Grimper par-dessus la clôture équivalait à un suicide. Il décida donc de la traverser.

Sans réfléchir, comme si son corps s'était mis en « pilotage automatique », Remo saisit le grillage à pleines poignées et le tordit violemment. À sa grande surprise, la grille se défit à la verticale, tel un chandail qui s'effiloche.

Remo traversa comme une bombe. Les tirs crépitaient derrière lui. Il courut en zigzag, comme on le lui avait enseigné chez les Marines. Il entendit des bruits de moteur qui démarraient et la sirène se mit à hurler.

Dans l'obscurité, Remo revint sur ses pas. Personne ne s'y attendrait. Il se faufila dans une guérite au moment où un des deux plantons sortit en courant, fusil en main, bondissant dans la première voiture de patrouille qui franchissait la grille.

Tandis qu'un cortège de véhicules s'échappait du pénitencier, Remo se glissa dans la guérite et saisit le gardien à la gorge. Il pressa à deux mains, jusqu'à ce que l'autre perde connaissance. Remo ne savait plus où il avait appris ce truc mais en couchant à terre le corps flasque de l'individu, il parut évident qu'il avait bien retenu l'astuce.

Remo fit signe aux voitures, tandis qu'elles continuaient à franchir le portail. Des heures plus tard, comme elles n'étaient pas revenues et que l'aube commençait à poindre, Remo prit tout naturellement son panier-repas et sortit, comme s'il rentrait chez lui, après une longue nuit de travail.

Du haut de leurs miradors, aucun des gardiens ne l'ennuya. Dans son uniforme noir et gris, il était comme invisible.

C'était le matin précédant son exécution mais Remo, pour la première fois depuis bien longtemps, se sentit un homme libre.

La première de ses priorités, songea-t-il, était de découvrir combien de temps son calvaire avait duré...

CHAPITRE XIV

Quelqu'un frappa timidement à la porte de Chiun à la Maison des Maîtres.

— Qui a l'audace de me déranger pendant que j'étudie ? demanda-t-il.

— C'est moi, Pullyang, répondit une vieille voix chevrotante. Votre fidèle serviteur.

— J'espère que cela en vaut la peine.

— Deux Blancs aux yeux ronds ont mis le pied sur notre sable, ô Maître. Ils sont sortis du poisson d'acier. Ils vous apportent un important message.

Chiun bondit à la porte, tout en mesurant ses pas, de sorte que son dévoué gardien ne trouve pas indécente sa hâte à rencontrer les Américains.

— Heureusement, tu es venu au moment où je puis m'octroyer une promenade, déclara Chiun, l'air important, en quittant la pièce.

Pullyang, courbé sous le poids des ans, une pipe froide à la main, s'inclina de toute sa hauteur à l'approche du Maître, tant et si bien que son front effleura le sol.

— Je vais de ce pas leur annoncer votre arrivée, suggéra-t-il.

— Non. Inutile de t'exposer de nouveau à leur horrible faciès au grand nez et aux yeux ronds. Je m'en charge. Nul doute qu'ils viennent demander une faveur. Ces Blancs ! Toujours à rechercher ma sagesse. Parfois des autographes.

— Des autographes, qu'est-ce, ô Maître ? s'enquit le serviteur en sortant.

— Les Blancs américains y attachent une très grande valeur, répondit Chiun en descendant la colline qui menait à la mer. Pourtant, ce ne sont que des noms de personnages insignifiants griffonnés sur des morceaux de papier.

— Les coutumes du monde extérieur sont empreintes de démente.

— Je te l'accorde, approuva Chiun qui dépassait le vieux Pullyang sans qu'il paraisse se dépêcher.

Le rendez-vous était prévu à une heure plus tardive. Chiun se demanda si son empereur avait donné des ordres pour modifier

l'horaire.

Ils atteignirent la plage, où deux hommes frissonnaient en silence.

— Mes hommages, émissaires de Harold le Généreux, déclara Chiun aux marins, lesquels se tenaient auprès d'un canot en caoutchouc.

Ils échangèrent un regard hébété. À l'évidence, des déficients mentaux, comme la plupart de ceux qui gagnaient leur vie en traversant l'océan plutôt que d'y pêcher.

— Notre capitaine nous a demandé de vous la transmettre.

Chiun accepta l'enveloppe qu'on lui tendait. Elle était cachetée. À l'intérieur se trouvait une feuille de papier jaune. Le message dactylographié se révéla on ne peut plus laconique :

« Chiun :

Vacances prolongées jusqu'à nouvel ordre. Ne pas rentrer avant contact. Mission secrète de R.W. plus longue que prévue. Attendez prochain contrat.

Le Directeur. »

Les rides du visage parcheminé de Chiun se creusèrent davantage. Il posa sur les marins un regard clair et dépourvu de malice.

— Ce message urgent m'ordonne de rentrer en Amérique sur-le-champ, affirma-t-il avec brusquerie.

— Nous sommes prêts à vous ramener au bateau, monsieur.

— Un instant, répliqua Chiun en se tournant vers la route côtière, où Pullyang observait la scène avec une curiosité non dissimulée.

— Mon fidèle Pullyang ! lui cria-t-il en coréen. Demande aux hommes les plus vigoureux de m'apporter ma malle verte. Ensuite, veille à clore la Maison des Maîtres. Dans l'heure qui suit, je m'en retourne en Amérique.

— Mais les villageois ? demanda le serviteur, attristé. Il n'y aura donc pas de festin d'adieu ?

— Informe mon peuple, dit Chiun, en surveillant les Américains du coin de l'œil, au cas où ils comprendraient le coréen, que s'ils souhaitent que le Maître de Sinanju les régale d'un festin, ils ont intérêt à lui manifester davantage de considération, à l'avenir.

Pullyang s'en alla en toute hâte.

Chiun se tourna vers les marins et leur sourit, placide.

— On va m'apporter mes bagages, expliqua-t-il dans leur langue

peu mélodieuse et si avare de vocabulaire. Ensuite, nous devons nous en aller le plus vite possible. Si mes fidèles villageois apprennent que je les quitte si tôt, ils se mettront à hurler et déchireront leurs vêtements pour me persuader de rester. Car ils me portent très haut dans leur cœur... À leurs yeux, je suis le centre de l'univers.

— Peut-être que nous devrions vous emmener maintenant et revenir prendre vos affaires ensuite, suggéra l'un des marins, tandis que l'autre lançait des regards inquiets sur la baie de la Corée occidentale.

— Non, cela prendra quelques instants à peine, assura Chiun, en tendant sa délicate oreille en forme de coquillage, au cas où les cris et les pleurs proviendraient du village.

N'entendant rien de la sorte, il se mura dans un profond silence. Le peuple de Sinanju avait-il sombré dans une telle ingratitude... qu'il embarrassait Chiun en présence de ces Américains ?

CHAPITRE XV

Harold Haines roulait dans le noir. Le jour allait bientôt se lever. Il venait de Starke, où il habitait, et ses yeux troubles étaient ceux d'un homme qui n'avait pas dormi.

Il avala des pilules de caféine pour rester éveillé, tandis que ses phares creusaient deux canaux de lumière dans l'air épais et étouffant.

Dans moins de dix-sept heures, il presserait un bouton et réglerait les trois compteurs : un pour la tête, le second pour la jambe droite et le troisième pour la jambe gauche ; chacun indiquant l'ampérage qui traversait chaque électrode pour atteindre le condamné. Il répéterait l'opération autant de fois que nécessaire, afin que le médecin présent puisse constater la mort du détenu.

Harold Haines avait l'intention de passer la journée à s'assurer qu'une seule pression du bouton suffirait.

« Ce sera le dernier », décida-t-il estimant qu'il avait déjà largement rempli son office de bourreau au cours de sa longue vie. Et tout cela pour quoi ? La Floride ne versait que cent cinquante dollars par sujet. Cela ne valait pas la peine.

Encore quelques heures et il prendrait sa retraite pour de bon. La seule raison qui ne le faisait pas abandonner tout de suite, c'est que Remo Williams symbolisait une tâche inachevée. Il avait autant peur de le griller de nouveau que de ne pas le faire. Il ne comprenait pas pourquoi. C'était pourtant un pro de l'exécution. Dans sa branche, les gens ne pouvaient pas se permettre d'être superstitieux.

Cette nuit-là, cependant, Haines se sentait poursuivi par un fantôme.

La route se mit à décrire des lacets. C'était comme conduire dans un épais coton trempé. Il avala encore une pilule de caféine. Ses yeux avaient du mal à suivre le chemin.

Soudain, comme une apparition, un homme élancé surgit du bas-côté, agitant une veste de gardien de prison. Il portait un pantalon assorti mais aussi le tee-shirt abricot des condamnés.

— Nom de Dieu ! jura Haines en écrasant l'accélérateur.

L'individu bondit sur les phares et disparut.

— C'est lui ! gémit Haines. Williams. Je l'ai écrasé !

Il freina comme un fou et le véhicule fit un tête-à-queue. Il sortit

en titubant, des insectes dansaient dans le faisceau lumineux des phares. Il n'y avait aucun corps sur la chaussée. Peut-être qu'il ne l'avait pas heurté, tout compte fait. D'ailleurs, Haines n'avait entendu aucun bruit d'impact. À moins que le gars n'ait glissé sous le châssis, entre les roues.

Tout en s'accroupissant sur le bitume, Haines espérait plus ou moins voir le condamné étendu dans la poussière, les yeux vides et aveugles, les bras et les jambes secoués de spasmes comme... comme la victime d'une électrocution.

Au lieu de quoi, un éclair abricot s'abattit sur lui dans l'obscurité et le tranchant d'une main heurta sa nuque épaisse.



Lorsqu'il s'éveilla – sans avoir la moindre idée du temps qui s'était écoulé –, Haines se retrouva seul dans le noir. Sa voiture avait disparu, ses mains et ses pieds s'agitaient, comme pour chasser quelque prédateur volant.

Harold Haines se traîna jusque sur le bas-côté et sanglota en silence. Lorsque son courage lui revint, il décida de se précipiter comme un fou vers les grilles de la prison d'État de Floride.

Ce fut un gardien aux lèvres pincées qui l'accueillit.

— Je suis tombé dans une embuscade, déclara-t-il tout de go. Williams. Il a dû s'échapper.

— Je sais. Allez voir le directeur. Il vous attend.

Lorsque Haines le rejoignit dans son bureau, McSorley téléphonait. D'un geste impatient, il le fit asseoir et reprit sa conversation téléphonique.

— Oui, monsieur le gouverneur. Je *comprends*, monsieur le gouverneur. Mais nous ne pouvons pas étouffer une affaire pareille. Son exécution était prévue dans... (McSorley consulta sa montre) dans deux heures exactement.

Le directeur écouta en silence si longtemps que Harold Haines dut avaler une autre pilule de caféine. Lorsque McSorley raccrocha enfin, il appuya sur l'interphone et s'adressa à sa secrétaire :

— Dites au gardien du poste de contrôle de cesser les recherches. Non, aucune explication. Mais je veux que tout l'établissement soit bouclé jusqu'à ce qu'on découvre comment le prisonnier s'est échappé.

Puis McSorley releva la tête ; ses yeux étaient épuisés.

— J'ai comme l'impression que vous n'aurez rien à faire aujourd'hui, Harold.

— Je rends mon tablier, répliqua Haines, l'air morose.

— Il se peut qu'on soit deux. Je viens d'avoir une conversation des plus bizarres avec le gouverneur. Il m'a demandé, en termes on ne peut plus clairs, de ne pas poursuivre Williams. Il s'est fait la belle, j'imagine que vous êtes au courant.

— Il m'a tendu une embuscade. Il a volé ma voiture.

— J'aurais préféré ne pas entendre des choses pareilles... Écoutez, Harold, je ne sais vraiment pas de quoi il retourne. Politiquement, je risque d'être fichu, mais le gouverneur m'a dit d'abandonner les recherches et de m'assurer qu'aucun mot concernant l'affaire ne filtre. Sans préciser pourquoi. Je peux compter sur vous ?

— J'ai peur..., déclara Haines, sincèrement, ses doigts s'entrelaçant tels des vers qui s'accouplent.

— De quoi ?

— Qu'il revienne me chercher, répondit le bourreau en enfouissant son visage dans les mains. Si vous aviez vu ses yeux ! Comme ceux d'un tigre. Ils brillaient. Ils étaient morts, mais ils étincelaient.

— Oubliez tout ça, rétorqua McSorley en se levant. Je ne sais pas qui est – ou était – ce garçon, mais peu importe. À présent, il doit quitter la Floride et je doute fort qu'il ait l'intention d'y revenir. Si vous voulez bien m'excuser, je dois descendre aux archives, afin de brûler personnellement le dossier « Remo Williams » et cracher sur les cendres.

CHAPITRE XVI

Dans la banlieue de Charleston, Caroline du Sud, la voiture volée par Remo tomba en panne. Il la rangea sur le bas-côté, sur la route 95 direction nord.

Inutile de lever le capot en signe de détresse, Remo n'avait aucun papier sur lui, aucun permis de conduire, aucune carte grise et pas d'argent. À l'évidence, la police d'État avait reçu son signallement.

Pourtant, il n'avait rencontré ni barrage routier en quittant la Floride, ni patrouille de police en Géorgie. Cela semblait trop facile.

Remo abandonna le véhicule et se mit à marcher à reculons, le pouce tendu. Il n'espérait pas être pris en stop et ne fut pas déçu. Il guettait le premier camion long-courrier qui passait par là.

Un dix-huit roues finit par se présenter et Remo, sans songer au danger qu'il courait, s'accrocha au volet arrière. Rien de plus simple. Il poussa le levier, entrouvrit suffisamment le volet pour se faufiler dans la benne.

À l'intérieur flottait un parfum d'orange. Elle lui rappela qu'il avait faim. Il ouvrit un cageot et dévora une bonne douzaine de fruits. Puis il trouva un coin dégagé et s'endormit, ravi d'avoir le ventre plein et d'être libre. Son temps lui était compté, certes, mais il avait avant tout besoin de récupérer.

Le camion s'arrêta plusieurs fois en chemin, mais la vanne de chargement ne fut jamais ouverte. Les gaz d'échappement diesel commencèrent à gêner sa respiration.

Bien qu'à l'intérieur il fasse toujours noir, Remo devina cependant que la nuit était tombée. Le camion roulait, accélérant ou ralentissant selon la fluidité de la circulation. Remo espérait qu'il se dirigeait vers le nord.

Les réponses à toutes les questions qu'il se posait ne pouvaient qu'être plus ou moins reliées à cet endroit appelé « Sanatorium de Folcroft ».

Le hic, c'est qu'il ignorait totalement où ce lieu pouvait bien se trouver... ou même s'il existait.

En revanche, chercher l'université du Massachusetts et un professeur d'anthropologie du nom de Naomi Vanderkloot, cela ne devait pas être sorcier...

Le ronronnement des dix-huit roues berça Remo et il se rendormit.

CHAPITRE XVII

Dans son bureau dominant le détroit de Long Island, le directeur du sanatorium de Folcroft regarda le curseur évoluer dans tous les sens sur l'écran de son ordinateur.

Dans les banques de données courantes, il n'existait aucun rapport correspondant au signalement du fugitif, Remo Williams. Ce genre d'individu était imprévisible. Mais sans argent ni papiers d'identité, il n'irait pas bien loin.

Le directeur s'adossa à son fauteuil, tellement vieux que les ressorts donnaient l'impression de céder sous le poids. Le menton dans les mains, il garda les yeux mi-clos et se mit à réfléchir.

— Voyons... à sa place, où irais-je ? prononça-t-il à haute voix. Cet homme n'a pas de foyer, pas de famille, pas d'amis. Il ne peut pas venir ici, donc Folcroft ne risque rien.

Il décocha un regard sur une nouvelle inscription qui apparaissait sur l'écran. Pfft ! La sécurité de l'ambassade chinoise à Washington était menacée. Il traiterait cette affaire plus tard.

— Peut-être qu'il quittera le pays, hasarda le directeur. Il disparaît et l'affaire est réglée. Il devait disparaître, de toute façon. L'Europe, c'est moins définitif que le cimetière, mais c'est suffisant pour mes besoins immédiats.

Ses petites lèvres firent une moue boudeuse, évocatrice d'un sphincter humide et obscène.

— Non. Ça fait désordre. Où pourrait-il aller ? Mais où, bon sang ?

Officiellement, Remo Williams n'existait pas. Lancer une alerte nationale soulèverait trop de questions. Heureusement, parmi le réseau d'informateurs qu'il contrôlait, l'un était gardien au pénitencier d'État de Floride. Ce dernier croyait fournir des renseignements au bureau du FBI de Miami. Son petit chèque mensuel lui assurait de pouvoir continuer. C'était donc ce gars qui avait tuyauté le FBI – c'est du moins ce qu'il croyait – au sujet de l'évasion de Remo Williams dans les dernières heures de la nuit.

Le directeur du sanatorium n'avait pas tardé à réagir. Il avait appelé le gouverneur de Floride, en lui demandant que l'État ferme les yeux sur l'évasion. Il n'eut aucun mal à faire pression sur lui car, selon les banques de données de Folcroft, ce dernier avait un cadavre dans son placard. Un cadavre tout à fait exploitable. Et qui aurait sonné le

glas de sa carrière politique. Le gouverneur s'était donc montré des plus accommodants dans l'affaire Williams, un prétendu condamné sans importance, qui aurait dû être exécuté vingt ans auparavant.

Mais une fois ce détail réglé, il fallait parvenir à une conclusion satisfaisante, en localisant Williams.

— Où pourrait-il aller ? répéta-t-il doucement, ses yeux embués fixant ses ongles manucurés. Où ?

Une autre information apparut sur l'écran. Le directeur attendit que l'affichage soit complet, avant de la lire.

C'était la suite du rapport de l'informateur. De la lecture interdite avait été découverte sous le matelas du fugitif. Une enquête était en cours. L'objet mis en cause n'était autre que le dernier numéro du *National Enquirer*.

Le directeur de Folcroft ouvrit le tiroir du haut de son bureau. À l'intérieur, soigneusement pliés, se trouvaient deux exemplaires du journal en question. Il examina le plus récent.

— Je me demande, rumina-t-il, s'il va rechercher cette Vanderkloot ? Ce serait peut-être utile de s'informer.

Il décrocha le téléphone bleu posé devant lui et passa un rapide coup de fil, en donnant des ordres précis.

Après qu'il eut raccroché, l'interphone sonna.

— Oui, M^{rs} Mikulka ? roucoula-t-il.

— C'est le D^r Dooley. Je crains qu'il n'y ait eu une rechute. Il veut vous voir immédiatement.

— Ah, merci. Je descends sur-le-champ, M^{rs} Mikulka.

— Bien, M^r Ransome.

CHAPITRE XVIII

— Ne bougez pas, souffla une voix masculine.

— Hummmpf ?

— Pas un mot. Je ne vous veux aucun mal.

La voix était aussi cassante que du bambou. Naomi sentit son cœur battre la chamade. Elle ouvrit les yeux mais ne vit qu'un oreiller.

Une main rejoignit celle qui lui tenait la gorge. L'oreiller tomba et la main couvrit sa bouche avant qu'elle ne puisse crier.

Lorsque Naomi Vanderkloot rouvrit les paupières et aperçut la tête renversée qui la dominait, elle n'avait plus envie de hurler. Elle souhaitait connaître son nom.

— Hummpf ! répéta-t-elle.

— Vous me connaissez ? demanda l'homme.

Naomi opina du chef.

Il avait ces mêmes yeux caves, ces pommettes saillantes et cette bouche cruelle. Ses épaules n'étaient pas aussi larges qu'elle l'aurait souhaité, mais peu importe.

— Vous êtes le professeur Naomi Vanderkloot ? s'enquit-il.

Naomi hocha encore plus violemment la tête, cette fois. Elle battit des paupières.

— Écoutez, je vais retirer ma main de votre bouche mais l'autre restera sur votre gorge, compris ?

Naomi délogea les deux mains, tant elle hochait la tête avec enthousiasme.

— C'est *vraiment* vous ! s'extasia-t-elle en s'asseyant sur son lit. Je n'arrive pas à y croire. J'ai tant rêvé de cet instant. C'est incroyable. Vous n'avez pas idée de ce que cela signifie pour... Hummmpf.

Cette fois, la main lui cloua le bec. Sa langue prise entre ses lèvres effleura le bout des doigts de Remo. Ils avaient un parfum d'orange.

— Arrêtez de baver d'admiration, répliqua-t-il. Je ne suis pas venu pour vous faire plaisir. Mais pour mon propre intérêt. Je veux des réponses courtes, OK ? Et épargnez-moi les effusions de jeune pucelle. J'ai pas que ça à faire.

Naomi acquiesça sagement, l'œil rivé aux dents blanches et solides

de son ravisseur. Il possédait des canines humaines tout à fait ordinaires, ce qui la surprenait. Elle s'attendait à ce que le stade suivant de l'évolution produise des herbivores dotés de petites incisives.

La main se retira timidement, planant au-dessus du visage. Les doigts étaient longs mais carrés au bout. D'ordinaire, c'était le signe caractéristique d'un individu qui brûlait ses sucres lentement. Elle fronça les sourcils.

— Maintenant, savez-vous qui je suis ? demanda-t-il avec une vive attention.

— Oui, répondit-elle, en espérant que c'était suffisamment court pour lui – encore qu'elle ne rechignerait pas à sentir de nouveau ses robustes mains viriles sur elle.

— Je m'appelle Remo Williams. Ce nom vous dit-il quelque chose ?

— Non. Enfin, oui ! Les lettres adressées à l'*Enquirer*... certaines, du moins... affirmaient que votre prénom était Remo. La plupart décrivaient parfaitement les traits caractéristiques du vieux Mongoloïde.

— Un Mongol ? Comment savez-vous qu'il est Mongol ?

— Un Mongoloïde, pas un Mongolien, expliqua Naomi d'un ton professoral. Un Mongoloïde, c'est simplement un Asiatique. D'après certains indices génotypiques – notamment l'ossature du visage et le pli de l'œil –, je l'ai classé dans la famille des Altaïques, qui comprend des Turcs, les Mongoliens et les Tungusiques. Je pencherai plutôt pour ces derniers, ce qui ferait de lui un Coréen. Mais, il *pourrait* très bien être japonais. Historiquement, il y eut beaucoup de brassage racial entre ces différents groupes et...

La main allait de nouveau s'abattre sur sa bouche et Naomi la boucla aussitôt.

— J'aimerais voir ces fameuses lettres, déclara Remo.

— Elles se trouvent dans le bureau. Je peux vous les montrer, à condition que vous me laissiez me lever.

Remo s'exécuta, Naomi ajusta sa robe de chambre et chaussa ses lunettes de hibou.

— Salut ! fit-elle en papillonnant des paupières.

Il atteignait le mètre quatre-vingts. Sans doute de souche méditerranéenne. Ses yeux se révélaient encore plus profonds que les descriptions. Des yeux de requin. Elle frémit de plaisir devant ce

regard impitoyable.

— Passez devant, ordonna Remo.

Naomi faillit trébucher sur le tapis mais Remo la rattrapa de justesse.

— Oh ! Vous avez d'excellents réflexes, commenta-t-elle. Vous devez brûler vos sucres rapidement, très rapidement.

— De quoi parlez-vous ?

— Je vous expliquerai plus tard. Je vous montrerai mes fiches. Elles sont bien plus intéressantes que ces lettres.

— Si vous le dites.

— Puis-je vous poser quelques questions ? s'enquit Naomi, tandis qu'ils traversaient le vestibule.

— Non.

— Qui étaient vos parents ?

— Aucune idée. Je suis orphelin.

— Vraiment ? Mais vous devez bien venir de quelque part, je ne discerne aucun accent dans votre façon de parler.

— J'ai été élevé à Newark, dans le New Jersey. Par des bonnes sœurs.

Naomi adopta une mine compatissante.

— Comme cela a dû être dur pour vous.

— C'était pas si terrible, dit Remo dans un haussement d'épaules.

Ils parvinrent à la bibliothèque, croulant sous les ouvrages. Un classeur à dossiers suspendus avoisinait un petit bureau.

— Tiroir du haut. Sous la lettre « H », indiqua Naomi.

— H ? Pourquoi ?

— « Homo crassi carpi ». C'est le nom de votre espèce. C'est moi-même qui l'ai trouvé. En latin, ça signifie : l'homme aux poignets épais. Ça vous plaît ?

— J'en ferai pas des folies. Mais c'est toujours mieux que « mort vivant ».

— L'idée venait de cet affreux personnage de l'*Enquirer*. Un ethnocentrique irrécupérable, je le crains.

— Asseyez-vous et bouclez-la.

Naomi obéit.

— Pendant que vous feuillotez le dossier, demanda-t-elle malgré tout, je peux mesurer votre indice céphalique.

— Quoi ? fit Remo sans relever la tête.

— Ça ne prendra qu'une seconde, répondit Naomi en se saisissant du mètre-ruban posé sur son bureau.

Elle commença à le passer autour du front de Remo mais une main se dressa et arracha l'objet en un éclair de seconde.

— Waow ! Vous brûlez votre sucre à vitesse grand V ! s'exclama-t-elle. Je n'ai même pas vu votre main remuer.

— Asseyez-vous.

Naomi obéit.

— Ça vous gêne si je prends des notes ? demanda-t-elle humblement.

— OK, mais en silence.

Naomi commença à remplir un calepin. « À l'évidence, un hominidé. Bonne posture et locomotion bipède. Boîte crânienne à capacité normale pour un mâle du XX^e siècle. Hormis les poignets surdéveloppés, aucun signe apparent qui le distingue de l'*homo sapiens*. » Peut-être que si elle parvenait à lui faire ôter ses vêtements...

Elle se pencha davantage et observa ces poignets de plus près. Ils se révélaient extraordinairement épais. C'était peut-être une mutation. Pourtant, le reste du corps était si mince. Peu de graisse. Il devait s'alimenter intelligemment. Beaucoup de salades.

— Parlez-moi de votre régime.

— Hein ?

— Quel est le dernier aliment que vous ayez consommé ?

— Des oranges. Je les ai volées dans un camion.

— Un fourrageur ! Je m'attendais plutôt à un chasseur, compte tenu de votre schéma nomadique et migratoire. Vous mangez de la viande ?

— J'en ai perdu le goût.

— C'est bien ce que je pensais, dit Naomi en noircissant son calepin. Excellent. Vous vous éloignez de la bestialité carnivore de vos ancêtres. Ne trouvez-vous pas l'évolution fascinante ?

Remo leva soudain la tête.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce charabia ?

— Je suis anthropologue. J'essaie seulement de comprendre votre comportement.

— Et moi, j'essaie de comprendre ces témoignages de cinglés. J'y passe pour une espèce de maniaque. On y raconte que je détruis ceci, que je casse cela.

— J'ai tenté de sonder votre type de comportement. J'en suis arrivée à la conclusion que vous essayez de démanteler notre stupide technostucture du XX^e siècle. Pour préparer le règne des gens de votre espèce, c'est bien cela ?

— De mon espèce ?

— *Homo crassi carpi*.

— Madame, je ne mange pas de ce pain-là. Même après vingt ans de prison.

— Je vous ai déjà dit que ça signifiait « l'homme aux poignets épais » et pas du tout ce que vous croyez.

Remo s'énerva et agita les fiches sous le nez de l'anthropologue.

— Tout ce qui est consigné là-dessus, ce sont des histoires à dormir debout ! Comment aurais-je pu me trouver à deux endroits à la fois, puisque j'ai passé vingt ans en taule ?

— En prison ? Ah, ces fascistes !

— Quels fascistes ? fit Remo, abasourdi.

— Le gouvernement. De toute évidence, il s'agit d'un complot gouvernemental. Ils ont eu vent de votre existence – vous, la prochaine étape de notre évolution – et vous ont emprisonné à tort. Mon pauvre *homo crassi carpi*.

— Un complot du gouvernement ?

— Oui, ce régime fasciste s'engage à détruire tout ce qu'il ne comprend pas.

— Madame, j'ai purgé ma peine pour le meurtre d'un dealer que je n'avais pas commis.

— C'était un coup monté. Tout concorde.

— Vous m'avez bien compris ? J'ai passé vingt ans en taule et non pas à courir le pays avec un vieux Mongol un peu givré.

— Mongoloïde, rectifia Naomi. Et qui est-ce au juste ?

— Putain, si je le savais ! Mais il est mort.

— Mort ?

— Du moins c'est ce que crois. Je l'ai vu mort dans mes rêves.

Tous les rêves où je faisais des trucs incroyables, comme ceux qui sont décrits dans ces comptes rendus. Mais je ne me rappelle pas être allé dans aucun de ces endroits ou avoir accompli ce genre d'exploit en réalité. Bon sang, avant le gnouf, c'est tout juste si j'avais quitté le New Jersey. Exception faite du Viêt-nam.

Naomi Vanderkloot lui effleura tendrement le bras.

— N'essayez pas de tout résoudre d'un seul coup. Vous venez de traverser une terrible épreuve.

Remo lui flanqua les fiches dans les mains.

— Il n'y a rien là-dedans qui puisse m'aider. Merci de m'avoir accordé du temps.

Naomi se leva d'un bond. Ses yeux le suppliaient.

— Attendez ! Je peux vous aider.

— Ah oui ? Comment ? Je suis dans la merde jusqu'au cou.

— En vous offrant un toit, pour commencer. Ici. Ensuite, nous, vous aiderons à vous retrouver. C'est bien de cela qu'il s'agit, non ? Retrouver votre véritable personnalité.

— Je sais qui je suis. Remo Williams.

— Et Remo Durock. Et Remo DeFalco. Et aussi Remo Weeks. Ces témoignages ne peuvent pas tous être de simples coïncidences. Même si vous pensez avoir fait de la prison, quelqu'un ayant votre visage et le même prénom que vous a accompli tous ces actes bizarres et destructeurs.

— Peut-être que j'ai un frère jumeau, suggéra Remo.

— Peut-être. Le cas échéant, lui et vous appartenez à la même espèce. Je veux vous étudier. S'il vous plaît, permettez-moi de le faire.

Naomi observa Remo qui, tour à tour, passait du doute à la confusion... tout ce qu'elle recherchait chez un homme. Ou un spécimen à étudier. Bref, il comblait tous ses vœux.

Comme il flanchait, elle retira ses lunettes. Au cinéma, le moment arrivait toujours où le séduisant héros tombait amoureux de l'intellectuelle, dont le chignon d'institutrice revêche et les verres épais dissimulaient une créature de rêve. Elle humecta ses lèvres pour communiquer sa passion. Et attendit sa réaction.

— Vous savez cuisiner ? finit par demander Remo.

Le visage de Naomi s'assombrit. Elle lutta pour recouvrer sa bonne humeur.

— Oui, répondit-elle bravement.

— Bien. Je meurs de faim. Vous avez du riz ?

— Autant que vous voulez. Blanc ou brun ?

— Un mélange des deux.

— Continuons cette discussion dans la cuisine, proposa Naomi en souriant.

Plus tard, devant deux bols de riz bien remplis, elle écouta l'histoire de la vie de Remo Williams.

— Et vous vous êtes tout simplement réveillé à la prison d'État de Floride ? demanda-t-elle, une fois qu'il eut fini. Selon eux, vous auriez tué un gardien ?

— C'est vrai. Ça a pris du temps mais maintenant je m'en souviens dans le moindre détail. Il m'a poussé à bout et j'imagine qu'ayant été traité comme un criminel depuis si longtemps, j'ai fini par en devenir un.

Naomi posa une main réconfortante sur l'épais poignet de Remo.

— La prison transforme les hommes en assassins. Même les plus évolués comme vous.

— Pourquoi dites-vous toujours ça ? Des hommes comme moi ?

— Parce que vous êtes différent. J'ai analysé ces témoignages. Vous ne ressemblez pas aux autres. Vous êtes à un stade supérieur de l'évolution. Un mutant.

— Des conneries, tout ça. J'étais un flic au bout du rouleau qui s'est fait baiser par le système. Point final.

Il dégagea son poignet. La façon dont elle le lui tripotait lui donnait la chair de poule.

— Ça n'explique pas comment vous avez pu vous enfuir. Comment vous avez pu manipuler les serrures électroniques à mains nues.

Remo n'avait aucune réponse à cette question. Il mastiquait son riz lentement, soigneusement, avant de l'avalier. Naomi en prit bonne note sur son calepin et se mit à le mâcher avec la même lenteur. Elle attendit qu'il déglutisse pour l'imiter. Si bien que son riz avait la consistance d'un liquide.

Elle le nota sur son carnet.

— Essayons de passer en revue toutes les choses dont vous vous souvenez, jusqu'à ce que nous trouvions un lien, finit-elle par prononcer.

— Le nom « Sanatorium de Folcroft » semble vouloir dire quelque chose. Ainsi qu'un gars qui s'appelle Harry Smith. Je pensais que

c'était le juge qui m'avait condamné, mais il doit être plus ou moins lié à Folcroft. Si cet établissement existe.

— Je crois que vos rêves frappent à la porte de votre subconscient. Ils essaient de vous dire quelque chose. Oui, Folcroft pourrait être un excellent point de départ.

— Mais comment faire ? Ça peut se trouver n'importe où.

— Un instant, fit Naomi, avant d'aller chercher son annuaire téléphonique. Nous allons appeler les renseignements de chaque zone géographique et nous finirons bien par tomber dessus, précisa-t-elle en posant le gros livre sur la table.

Surpris, Remo haussa les sourcils :

— Ça, c'est pas con !

— Merci, répondit Naomi, ravie. Commençons par le New Jersey, car c'est l'endroit où vous pensez avoir vécu.

— Où j'ai *réellement* vécu, riposta Remo.

— C'est du moins ce que vous pensez.

Tandis qu'elle décrochait, Remo fronça les sourcils. Selon l'opératrice, il n'existait aucun sanatorium de ce nom dans le New Jersey. Naomi appela ensuite les renseignements de l'État de New York.

— Je l'ai ! s'écria-t-elle en battant des mains. Ça se situe à Rye ! Notez le numéro sur mon calepin.

Remo s'exécuta. Il tomba sur les notes au sujet de la mastication et se demanda ce que cela pouvait bien vouloir dire. Il lui tendit le carnet et elle appela Folcroft.

— Oui, bonjour. Pourrais-je parler à Harry Smith ?... Oh, je comprends. Non, je ne suis pas une parente. Le nouveau directeur ? Quel est son nom, je vous prie ?... Je vois... Non, ce n'est pas nécessaire. Merci.

Naomi raccrocha et adressa à Remo un sourire de triomphe.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il, impatient.

— On tient une piste. Il existe bien un certain Harold Smith. Mais c'est un patient.

L'espoir de Remo s'évanouit aussitôt.

— Une simple coïncidence.

— Ça se pourrait, répondit Naomi, pensive. Mais vous savez, après leur avoir dit que je n'étais pas une parente, ils m'ont demandé si je

voulais parler au nouveau directeur. Ça pourrait signifier que Smith est l'ancien.

— Étrange. Harold Smith était le juge qui m'a envoyé en taule. Je m'en souviens comme si c'était hier.

— Peut-être qu'il s'est recyclé ?

— Peut-être. Quel est le nom du nouvel administrateur ?

— Norvell Ransome. Ça vous dit quelque chose ?

— Jamais entendu parler. Je crois qu'on est dans une impasse.

— Laissons ça de côté pour l'instant, déclara Naomi en composant un autre numéro.

— Qui appelez-vous, maintenant ?

— Les renseignements du New Jersey. Allô ?... Oui, pourriez-vous me donner le numéro de la prison d'État de Trenton ?

« Qu'est-ce qu'on risque, après tout ? » sembla-t-elle dire en regardant Remo.

CHAPITRE XIX

Smith était allongé sous une tente à oxygène, des tuyaux intraveineux scotchés sur son bras qui semblait mort.

— Son état a empiré mais j'ai réussi à le stabiliser, déclara le Dr Dooley, catégorique.

— C'est assez fâcheux, commenta Ransome, onctueux.

— Quoi, au juste ? Que son état ait empiré ou qu'il soit stabilisé ?

— Je trouve votre remarque fort déplacée.

— Désolé.

— Peut-être n'avez-vous plus le cœur au travail, hum ?

— Vous savez que vous pouvez compter sur ma loyauté.

— Sur votre servitude, nuance ! Mais cela me convient et à vous aussi.

— Pauvre con, répliqua Dooley. J'aimerais bien savoir où vous avez été mis au courant de mon... imprudence.

— Une attirance pour les gamines prépubères, ce n'est pas de l'imprudence, monsieur. C'est une maladie. Quant à mes sources... disons que j'ai accès à bon nombre de secrets. Vos petites manies parmi les moindres. À présent, parlez-moi plutôt de l'état de santé du Dr Smith.

Dooley essuya son front qui transpirait.

— Il est toujours dans le coma. Le rythme cardiaque est stable.

— Il n'a jamais autant ressemblé à un cadavre.

— Dans son cas, le teint gris de son visage est dû à une malformation congénitale, qui se situe sur la paroi de son ventricule gauche. Son épouse m'a d'ailleurs affirmé que la couleur de sa peau s'assombrissait d'année en année.

— Je vois. Et que pouvez-vous faire pour lui ?

— C'est aléatoire. Je vais continuer à le surveiller d'heure en heure. S'il replonge, je vais naturellement le ressusciter.

— Hummm. J'aimerais autant que vous ne le fassiez pas.

Dooley le fustigea du regard.

— Enfin, vous n'y pensez pas ! Vous aurez beau me menacer, je ne

peux pas agir ainsi :

Norvell Ransome toisa le médecin, tout en hochant la tête. Sa lèvre inférieure s'avavançait comme une hémorroïde.

— Très bien, docteur. Je vous accorde quelques jours de congé. Vous avez été très surmené, ces temps-ci.

— Je ne partirai pas tant que vous ne m'aurez pas trouvé un remplaçant.

— Je puis vous assurer que le personnel médical de Folcroft est tout à fait compétent. À moins que vous ne préfériez que je confie vos petites indiscretions à l'AMA [\[1\]](#).

— Vous avez gagné, reconnu Dooley à contrecœur.

Épaules tombantes, il quitta la chambre en traînant les pieds. Après son départ, Norvell Ransome farfouilla dans un placard et dénicha une boîte de sparadraps. Il en choisit un assez large qu'il appliqua sur le front de Smith.

De son écriture la plus calligraphiée, il écrivit dessus : *NE PAS RESSUSCITER*.

— Le D^r Dooley prendra quelques jours de repos, annonça-t-il à l'infirmière de garde. Veillez à ce que nos meilleurs médecins s'occupent du D^r Smith.

— Bien, M^r Ransome.

Elle se hâta de vaquer à ses fonctions et il observa son mouvement de hanches sous la blouse amidonnée, avant de rejoindre l'ascenseur en se dandinant. Il aimait l'empressement avec lequel elle lui avait obéi. Comme le gouverneur de Floride. Et contrairement au D^r Dooley.

Bientôt, bon nombre de personnes lui obéiraient au doigt et à l'œil. Oh, pas tout de suite. Le mois prochain, peut-être. Les grands projets mettaient du temps à germer.

Norvell Ransome avait passé une semaine assez intéressante. Sept jours auparavant, le directeur de la National Security Agency – pour laquelle il travaillait à la section informatique de Fort Meade – l'avait convoqué dans son bureau.

Ce jour-là aussi, il avait pris l'ascenseur. Ransome adorait cette sensation d'impondérabilité qu'il éprouvait chaque fois qu'il se déplaçait dans ce type d'engin.

Le vigile avait vérifié sa carte d'identité au plastique élimé qui se balançait sous son triple menton, avant de le laisser traverser le neuvième étage, jusqu'à la porte bleue, tout au bout du couloir, qui portait le blason de la NSA : un aigle agrippé à une clé squelettique.

Ransome pénétra donc dans la pièce 9A197, où une secrétaire de direction vérifia son identité avant de l'autoriser à entrer dans le bureau confortable mais tout à fait professionnel du patron.

Sans préambule inutile, le directeur lui présenta aussitôt le dossier qu'il tenait entre les mains et sur lequel était inscrit : « TOP SECRET CURE ».

— C'est pour que vous puissiez l'identifier, dès sa livraison à votre domicile par Fédéral Express.

— Pourquoi ne pas simplement me le remettre ?

— Trop risqué. Officiellement, ce dossier n'existe pas. Officiellement, nous n'avons jamais eu cet entretien. Compris ?

— Oui, monsieur, répondit Ransome, alors qu'il ne voyait absolument pas de quoi il était question.

— J'en doute, déclara le directeur. Moi-même, je nage en plein potage. La Maison-Blanche me l'a fait parvenir par coursier, avec l'interdiction formelle de l'ouvrir.

— Qui pourrait vous menacer, monsieur ?

— Le Président des États-Unis déclara l'autre, catégorique. C'est un ancien de la CIA, ne l'oubliez pas. Mais cette fois-ci, je me contente de suivre la consigne. Donc, demain matin à dix heures trente, Fédéral Express vous apportera ceci chez vous. Signez le bordereau. Étudiez le dossier. Puis détruisez-le. Dès que ce sera fait, vous prendrez directement l'avion pour la direction indiquée. Vous y resterez en poste jusqu'à nouvel ordre. Dans l'intervalle, considérez-vous en congé de la NSA.

— En congé ? Mais où ?

— Je n'en sais fichtre rien. Et vous ne le direz pas. Nous ne parlerons plus jamais de cela, une fois que vous aurez quitté mon bureau. Le Président en personne m'a demandé de confier cette mission à mon ingénieur informaticien le plus digne de confiance.

— Merci, monsieur.

— Ne me remerciez pas. Il existe une bonne raison pour que le Président ne confie pas cette affaire à la CIA et je n'ose pas penser laquelle.

*

* *

Le lendemain matin, le paquet du Fédéral Express arriva exactement à dix heures vingt-huit. Ransome signa le bordereau et ouvrit l'enveloppe. Le dossier « TOP SECRET CURE » se trouvait à l'intérieur. En le feuilletant, il découvrit la description d'un poste d'écoute électronique situé dans un lieu secret, connu sous le nom de « Sanatorium de Folcroft » à Rye, dans l'État de New York. Il était fait mention du système informatique utilisé ainsi que des mots de passe. Rien au sujet de la mission.

Une note sommaire sur papier à en-tête de la Maison-Blanche stipulait : *Continuez les opérations jusqu'à communication ultérieure.* Ce n'était pas signé.

Cinq heures plus tard, une limousine transporta Ransome depuis l'aéroport jusqu'à Folcroft. Il y fut accueilli par une secrétaire agitée, répondant au nom de M^{rs} Mikulka, qui lui tendit une enveloppe scellée et lui annonça que l'état de santé du D^r Smith n'avait pas évolué.

Ne sachant toujours pas de qui il s'agissait, Ransome fut conduit dans un bureau sur la porte duquel était inscrit : « Harold W. Smith, directeur ». Une fois seul, il y ouvrit l'enveloppe. Le fauteuil était robuste. Il supporterait son poids, songea-t-il en lisant la lettre signée par Smith.

Celle-ci laissait davantage de mystère qu'elle n'en révélait. Ransome y apprit qu'un bouton était dissimulé sous le rebord du bureau. Il appuya dessus et un terminal surgit aussitôt sur la gauche du plan de travail.

Avec l'habileté d'un programmeur professionnel, Ransome mit le système en marche et des renseignements venus de toutes parts s'affichèrent sur l'écran.

Ainsi, des statistiques et des conversations téléphoniques interceptées comme à la NSA lui apprirent qu'un politicien haut placé prenait des dispositions pour une livraison de cocaïne dans sa ville. Hormis son numéro de téléphone, l'individu n'était pas identifié.

Ransome le composa et obtint la résidence du gouverneur de Floride. Il raccrocha sur-le-champ.

Quel que soit Folcroft, Ransome comprit que sa mission était similaire à celles qu'il effectuait à la NSA. L'intelligence électronique y était encore plus perfectionnée et les ordinateurs court-circuitaient tous les systèmes en place : ceux de la CIA, du FBI, du Pentagone et d'innombrables sources d'affaires privées.

Alors que Ransome mesurait toute l'ampleur des informations traitées, une sonnerie téléphonique retentit. Il décrocha le téléphone

bleu de son bureau mais n'entendit qu'une faible tonalité. La sonnerie continuait. Il allait appeler la secrétaire, lorsqu'il comprit que cela provenait du tiroir du haut.

Parmi une kyrielle de tubes d'aspirine et de médicaments antiacides se trouvait un appareil rouge flamboyant et dépourvu de cadran.

Il décrocha, perplexe.

— Qui est à l'appareil ? s'enquit une voix sèche quoique familière, dont l'accent évoquait la Nouvelle-Angleterre, mâtinée de nasillement texan.

— Norvell Ransome.

— C'est votre Président qui vous parle, M^r Ransome. Veuillez entrer le mot de passe « RESTORE ». Dois-je épeler ?

— Non, c'est inutile, répondit-il en pianotant les lettres d'une main fébrile.

— Êtes-vous prêt à exécuter les ordres s'affichant sur l'écran ?

— Oui, monsieur.

— Lorsque vous aurez réussi, décrochez simplement le combiné que vous avez en main et mettez-moi au courant. Sinon, poursuivez les opérations. C'est compris ?

— Oui.

— Comment va le D^r Smith ?

— Le personnel s'inquiète à son sujet.

— Informez-moi au moindre changement de pronostic. Bonne chance, Ransome.

Ainsi, Norvell Ransome assurerait l'intérim, jusqu'à ce que Smith recouvre la santé. Dans le cas contraire, le Président opérerait pour le remplacement du directeur ou la fermeture de l'agence CURE.

Ransome n'avait donc plus qu'à éliminer Smith et son arme secrète, un certain Remo Williams, ex-policier qui était officiellement mort, à la suite d'une exécution truquée à la prison de Trenton. Par chance, Smith avait lui-même fourni une solution élégante au problème Williams.

Et voilà qu'une semaine plus tard, Remo Williams refaisait surface. Son évasion faisait tache.

— Il n'y a guère d'espoir, murmura Ransome en passant devant M^{rs} Mikulka, lorsqu'il retourna à son bureau.

La secrétaire prit un mouchoir et y enfouit son visage.

Le fauteuil de Smith gémit sous le poids de Ransome. Il jeta un coup d'œil sur l'écran de l'ordinateur. Un témoin d'alerte clignotait. Il pressa une touche.

Quelqu'un d'autre avait téléphoné à la prison de Trenton pour se renseigner au sujet d'un ancien prisonnier du nom de Williams. Le coup de fil de McSorley avait constitué un problème en souffrance, mais il s'était réglé de lui-même.

Ransome était ennuyé, mais non surpris, de lire sur l'écran que le second appel provenait du professeur Naomi Vanderkloot, l'anthropologue qui était à l'origine des articles parus dans l'*Enquirer*. L'incident avait par ailleurs causé la crise cardiaque du D^r Smith. En apprenant cela, Ransome s'était dit que l'affaire suivrait son cours. Qui lisait l'*Enquirer*, au juste ? Certainement pas des personnalités jouant un rôle de premier plan à l'échelon national.

Malheureusement, un exemplaire du journal était tombé entre les mains de Remo Williams.

Ceci confirmait les soupçons de Ransome, selon lesquels Williams chercherait à rentrer en contact avec cette fameuse Vanderkloot.

Un autre témoin lumineux clignota. L'anthropologue avait appelé Folcroft, pour se renseigner sur le D^r Smith. Qui avait bien pu lui parler du sanatorium ? Williams ? Impossible, il savait uniquement ce que le projet RESTORE l'autorisait à se rappeler. Son entraîneur, le Coréen Chiun, se trouvait en Corée. Quant à Smith, il était dans le coma...

CHAPITRE XX

— Mais vous fumez ! s'écria Naomi, atterrée.

— Je suis énervé, OK ?

— Je n'en reviens pas. Fumer, ça fait tellement... tiers monde. Plus personne ne fume, de nos jours.

— Eh bien moi, si ! répliqua Remo, rageur.

— Oui, je suis toujours en ligne..., déclara Naomi dans le combiné. Où cela ?... Vous en êtes certain ?... Oui, merci.

Elle raccrocha et se tourna vers Remo.

— Je viens de parler au croque-mort du cimetière de Wildwood, dans le New Jersey. On aurait dit qu'il avait cent ans. Bref, il confirme ce que le fonctionnaire de Trenton m'a dit. Un détenu appelé Remo Williams a bien été enterré là-bas, après son électrocution.

— Alors, il avait raison.

— Qui ça ?

— Le bourreau de Floride. Il affirmait m'avoir déjà exécuté. Comment est-ce que je peux être vivant ici et enterré là-bas ?

— Vous n'êtes pas mort. C'est évident. Vous êtes victime d'une... machination. Le genre de truc que ferait la CIA.

Remo s'adossa au mur de la cuisine et se passa la main dans les cheveux. La cigarette se consumait sans qu'il s'en aperçoive.

— Je fais des rêves qui paraissent plus réels que lorsque je suis éveillé, marmonna-t-il, déconcerté. J'ai la tête lourde. Toutes mes idées s'embrouillent. Mais qu'est-ce que m'arrive, nom de Dieu ?

Naomi s'avança vers lui, le visage soudain très tendre.

— Ne précipitez pas les choses. Vous êtes ici, avec moi. Et vous n'avez rien à craindre. Prenez votre temps. J'ai encore des questions à vous poser.

— OK, OK, répondit Remo, irrité, en se laissant conduire sur le divan du salon.

Il fronça les sourcils lorsqu'il remarqua le crayon et le carnet dans les mains de Naomi.

— Commençons par votre vie sexuelle.

— Quelle vie sexuelle ? grogna Remo. Ça fait si longtemps que je

suis en taule, que je ne sais même plus où la mettre.

Naomi nota « grossier » sur son calepin. En lisant cela, Remo croisa les bras, en colère.

— Avant d'aller en prison, alors ? Comment faisiez-vous ?

— À quoi rime cette question ? Je le faisais, c'est tout.

— Je m'intéresse seulement aux rituels de précopulation.

— Quoi ? Fourrez-vous ça dans le crâne, espèce d'andouille : je suis un gars tout à fait ordinaire. Je fais ça comme tout le monde. Mieux peut-être. Mais pas différemment.

Naomi griffonna quelque chose d'illisible et revint à la charge :

— Je suppose que vous ne connaissez pas la longueur de votre pénis ?

— Je n'ai jamais pensé à le mesurer, riposta Remo, acide. Pourquoi ?

— Parce qu'au cours de l'évolution de l'homme, ses organes sexuels se sont développés et spécialisés. Il est donc important de savoir si, au prochain stade, il y aura d'autres... spécialisations.

— Important pour qui ?

— Pour la science. Si je parviens à codifier les traits qui vous rendent unique, nous pourrons identifier d'autres personnes à l'avant-garde de l'évolution. Et si on les persuade de s'accoupler, une nouvelle race améliorée pourrait surgir, des générations plus tôt.

— Et alors ?

— Ensuite, nous pourrons vous étudier, vous et ceux de votre espèce.

— Madame, ça ne peut pas marcher comme ça. On va recommencer le même topo qu'avec les Européens et les Indiens. Il va y avoir des vainqueurs et des vaincus. Pourquoi accélérer les choses ? Il vaut mieux laisser le temps suivre son cours.

— Vous ne comprenez rien à la science.

— J'essaie de comprendre ma vie.

— Est-ce à dire que vous ne me laisserez pas mesurer votre pénis ?

— Tout juste. Je suis un détenu en cavale, vous vous en souvenez ?

Naomi sourit :

— Je trouve ça plutôt excitant.

— Sans blague ? fit Remo en roulant des yeux.

Elle s'approcha davantage :

— Vous m'intéressez, susurra-t-elle dans un parfum de yaourt au café.

— Je suis un assassin, lui rappela-t-il.

— Vous n'avez pas dû faire l'amour pendant des années, poursuivit-elle en se serrant contre lui, sur le sofa.

Elle repoussa ses lunettes sur le front.

— Oui, ça fait des lustres que je n'ai pas fait l'amour.

— Eh bien, répliqua Naomi dans un sourire qu'elle espérait sexy, vous avez l'occasion idéale de vous rattraper.

— OK, répondit Remo en l'entraînant par la main dans la chambre à coucher.

— Qu'est-ce que vous fabriquez avec ça ? demanda-t-il quelques instants plus tard.

Allongée sous lui, Naomi avait le visage écarlate, une main armée d'un crayon cheminait le long du pli de l'aine.

— Hum. Rien, répondit-elle d'un air vague.

— Vous tenez un crayon contre mon machin, observa Remo. Ce n'est pas ce que j'appelle « rien » !

Naomi retira le crayon et s'en servit pour noter un chiffre sur son calepin, posé non loin de l'oreiller.

— Bon, vous avez terminé ? s'enquit Remo. On peut conclure, maintenant ?

— Absolument, répondit-elle en fermant les yeux.

Remo remarqua qu'elle croisait les mains sur l'estomac, prête à affronter une épreuve. Il la pénétra lentement, en observant le jeu des expressions sur son visage étroit. D'abord inquiète, puis ravie et, de nouveau tendue, tandis que Remo accélérât la cadence.

C'est alors que Naomi ouvrit l'œil droit. Remo s'arrêta à mi-parcours.

— Qu'est-ce que vous regardez ?

— Je voulais savoir si votre corps s'enflammerait. C'est une réponse sexuelle que l'on rencontre uniquement chez les primates évolués.

— Et alors ?

— Ça m'a l'air normal.

— Hourrah pour les primates évolués, marmonna Remo. On

continue ou vous préférez me prendre la température ?

— Je la connais déjà, répliqua Naomi, coquine. Vous êtes très *chaud*. Comme moi.

— Merci.

Remo recouvrait un semblant de concentration, lorsqu'elle s'écria soudain, les yeux écarquillés :

— Oh, mon Dieu ! Vous étiez en *prison* !

— Et c'est maintenant que vous réagissez ?

— Vous pourriez avoir le sida. J'ai complètement oublié.

— Le sida ? Qu'est-ce que c'est ? demanda Remo sérieusement.

Naomi fronça les sourcils :

— Ne me dites pas que vous n'en avez jamais entendu parler.

— Jamais.

— Retirez-vous.

— Mais je commençais à...

— Retirez-vous ! Nous finirons plus tard, rétorqua Naomi d'une voix sèche et professionnelle.

Elle rassembla calepin et crayon et s'assit sur le futon. Le regard dégoûté, Remo l'imita.

— Le sida est une maladie sexuellement transmissible, énonça-t-elle d'un ton doctoral. C'est l'événement de ces dix dernières années et vous n'en avez jamais entendu parler.

— Jamais, insista Remo, solennel, en levant la main droite dans l'espoir de liquider cette affaire au plus vite.

— Et Ronald Reagan Président, ça vous dit quelque chose ?

— Président de quoi ?

— Des États-Unis, pardi !

— Ça c'est passé quand ?

— Il y a dix ans. Il n'est plus au gouvernement, depuis.

— Ben oui, maintenant, c'est...

Remo s'interrompt.

— Peu importe. Qui est Pee-Wee Herman ?

— Un joueur de base-ball ?

— L'expression « Made in Japan », ça vous évoque quoi ?

— Une blague.

— Vous êtes carrément hors du coup.

Remo sentit que son sexe redevenait flasque, à mesure qu'il subissait le feu roulant des questions de Naomi. Elle finit par relever le nez de son carnet.

— Vous dites avoir passé vingt ans en prison, mais vous ignorez la plupart des faits de société les plus élémentaires qui se sont déroulés en Amérique, pendant cette période.

— On lit peu dans le quartier des condamnés, se défendit-il.

— Que vous rappelez-vous au juste de votre temps passé à Trenton ?

— Des trucs. Certaines personnes. Ça va ensemble, en fait. Vous vivez quasiment non stop dans la même cellule. À part les murs, c'est flou, vous savez...

— Parlez-moi des souvenirs les plus concrets qui vous viennent à l'esprit.

Remo soupira. Ses réponses étaient lentes, interrompues.

Lorsqu'il eut terminé, Naomi considéra les fragments de réponses inscrites sur le calepin.

— Votre mémoire est altérée, décréta-t-elle. Vous souffrez d'une sorte d'amnésie bizarre. Je ne suis pas psychologue mais vous semblez vous rappeler des choses qui ne se sont peut-être jamais produites, tout en oubliant celles que vous faisiez.

— Comment est-ce possible ?

— J'en sais rien, répondit Naomi en lorgnant l'entrejambe de Remo, un œil clos, le pouce et l'index écartés, à la verticale du crayon.

— Mais qu'est-ce que vous faites encore ?

— Je le mesure. On appelle ça l'anthropométrie.

— Vous l'avez déjà fait.

— Oui, mais c'était en pleine action. À présent, c'est au repos.

— C'est de la connerie, rétorqua Remo en se levant.

Il enfila son pantalon de gardien et son tee-shirt.

— Attendez ! Où allez-vous ?

— À Folcroft. Pas question de moisir ici.

CHAPITRE XXI

Dans le hall d'entrée, l'employé refusa au Maître de Sinanju le droit d'aller rendre visite au D^r Smith.

Après avoir assommé les deux vigiles postés aux grilles de Folcroft, Chiun commençait à s'impatienter.

— Comment ? Smith me récuse ! Moi qui fut comme un père pour lui !

Il attendit la réaction du fonctionnaire. C'était une expression de Blanc qu'il avait souvent vue dans les feuillets TV, à l'époque où il daignait les regarder.

— Vous plaisantez ? répliqua l'employé.

Le Maître de Sinanju avait déjà entendu cela à la TV également. D'ordinaire, c'était suivi des rires de gens invisibles... les mêmes qui riaient aux mauvaises blagues et ne bronchaient pas pendant les véritables scènes d'humour de certaines émissions choquantes appelées sitcoms [2].

Chiun décréta que cette personne était sans importance et, de sa démarche aérienne, gagna tranquillement les ascenseurs. Il entendit appeler « Gardien ! », puis les vigiles vociférer en convergeant devant la porte de la cabine qui se refermait sur son visage sévère. Quelque chose ne tournait pas rond à la forteresse de Folcroft. Smith allait devoir s'expliquer en détail.

Une fois au premier, Chiun fut ravi de retrouver la secrétaire à son poste. Curieuse désignation, songea Chiun, car elle ne connaissait aucun des secrets de Smith.

— Je vous salue, servante de Smith. Veuillez, je vous prie, l'informer de mon arrivée.

— Mais... vous n'êtes pas au courant. C'est-à-dire que...

— Pourquoi ce galimatias, femme ? Allons, faites ce que je vous ai demandé !

— Un instant.

Elle pressa le bouton de l'interphone et déclara :

— Il y a ici... une personne qui souhaite voir le D^r Smith. Je pense qu'il s'agit d'un ancien patient.

— Oui, je l'attendais. Faites-le entrer, M^{rs} Mikulka.

Chiun fut tellement surpris d'entendre cette voix inconnue qu'il se précipita sur la porte, la franchit et la referma, avant même que la secrétaire puisse réagir.

— Je suis Chiun. Maître de Sinanju, annonça-t-il d'une voix glaciale. Et si vous ne me présentez pas un certain document, je dépose derechef vos entrailles à vos pieds.

Le visage du gros homme assis derrière le bureau de Smith se décomposa. De grosses gouttes de sueur perlèrent sur ses sourcils plissés.

— Oui, bien sûr. Le voici.

Le Maître de Sinanju accepta le document qu'on lui tendait. Ses yeux noisette y jetèrent un rapide coup d'œil, avant de revenir sur le gros individu.

— Qu'est devenu Smith ? s'enquit-il d'un ton sec.

— Je m'appelle Norvell Ransome. Je suis le nouveau directeur de Folcroft.

— Et je m'en moque. Où est Smith ?

— Le Dr Smith est souffrant. J'ai pris sa place, selon une directive présidentielle, comme cette lettre le prouve. Le capitaine de l'*Arlequin* m'a informé de votre retour prématuré en Amérique. Puis-je vous demander pourquoi ?

— Non, vous ne pouvez pas. Je désire voir Smith.

— Pour l'heure, c'est tout à fait impossible. En qualité de supérieur, je dois vous demander...

— Vous ne m'êtes supérieur qu'en graisse, espèce de gros cachalot adipeux.

— Je vous demande pardon ? explosa Ransome, en postillonnant d'indignation.

— Je ne suis pas votre serviteur. Seulement celui de Smith. Aucun Maître de Sinanju n'a l'autorisation de servir le successeur d'un empereur, à moins que le Sinanju n'ait organisé la chute du premier. À présent, je réitère ma question : Où se trouve Smith ?

— Je vous promets que vous le verrez bientôt. D'autre part, je ne suis pas son successeur. Je le remplace simplement jusqu'à ce qu'il aille mieux. Je pense que vos préceptes ancestraux s'accommodent de cet état de fait, n'est-ce pas ?

— Ils s'accommodent de la pensée exacte, renifla Chiun. Maintenant, Smith.

— Veuillez me suivre, je vous prie, répondit Ransome nerveusement.

Le Maître de Sinanju lui emboîta le pas. Ils prirent l'ascenseur jusqu'au second et se retrouvèrent devant la porte d'une chambre d'hôpital.

— Veuillez attendre ici, le temps de m'assurer si Smith est présentable.

— Je n'attendrai pas longtemps, soyez-en sûr.

— Je n'en ai que pour une minute.

Et Ransome tint parole puisqu'il revint l'instant d'après et ouvrit la porte à Chiun.

Le Maître de Sinanju gagna le chevet de son empereur. Au premier coup d'œil, il vit que Smith était en train de mourir. La couleur de la peau. La respiration irrégulière.

— Les médecins sont optimistes, roucoula Ransome.

— Les médecins sont dans l'erreur, contra Chiun. Il s'affaiblit de minute en minute.

— Oh, mon Dieu. J'espère sincèrement que non, gémit Ransome. J'ai une mission très importante à vous confier immédiatement.

— J'honorerai mon contrat, répondit simplement Chiun.

Le visage de Ransome s'épanouit.

— ... Tant que Smith vivra, précisa le Maître de Sinanju.

Et Ransome d'afficher une mine déconfite.

— À présent, je souhaiterais passer quelques instants seul avec lui, demanda Chiun.

— Pourquoi ?

— Le respect. Un mot qui semble faire défaut à votre vocabulaire.

— J'attendrai dans le couloir, répondit Ransome avec sécheresse.

Après son départ, Chiun souleva la tente à oxygène et palpa l'artère carotide de Smith. Le pouls était faible. Il remarqua le bonnet placé sur ses cheveux épars et se demanda si le cerveau avait subi une quelconque opération – barbarisme que les Blancs pratiquaient car ils ne connaissaient pas les plantes. En retirant le bonnet, Chiun n'aperçut aucun point de suture, seul un morceau de sparadrap avec les mots « NE PAS RESSUSCITER » inscrits à l'encre.

Le Maître de Sinanju l'arracha, avant de replacer le bonnet. Il posa sa main osseuse sur le cœur de Smith. Chaque battement émettait une

sorte de gargouillis ; la cavité pulmonaire était endommagée.

Chiun plaça ses deux mains. Il ferma les paupières et ses doigts tâtonnèrent. Lorsqu'il perçut une certaine vibration, il frappa d'un coup de poing. Le corps de Smith fit un bond. Chiun ouvrit les yeux. Il souleva une des paupières de Smith. Son expression afficha une grande déception.

Il posa l'oreille sur le cœur de Smith puis, le visage triste, remit la tente à oxygène en place. Solennel, Chiun sortit dans le couloir.

— Il est gravement malade, entonna-t-il.

— Il reçoit les meilleurs soins, je vous assure. À présent, si nous concluons cette première entrevue ?

De retour dans le bureau de Smith, Ransome déplia un exemplaire de l'*Enquirer*, afin que le visage de Remo soit bien mis en évidence.

— Vous savez ce que cela signifie, j'imagine.

— Que Smith a toujours eu la manie des secrets, répliqua Chiun.

— Non. La femme responsable de cet outrage a appelé Folcroft, il y a quelques heures. Nous ne savons pas ce qu'elle voulait exactement savoir. Ni ce qu'elle sait précisément sur CURE. Remo se trouvant encore en mission, vous êtes ma seule et unique ressource.

— Remo a-t-il des problèmes ?

— Quelques-uns. Je crois vous avoir expliqué dans mon premier message qu'il avait secrètement infiltré une prison.

— Ce message émanait de vous ?

— Ah, oui. J'ai signé « Smith » pour ne pas vous inquiéter.

— Le second n'était pas signé du tout, souligna Chiun.

— Une erreur de ma part.

— Je vois. Parlez-moi de la mission de Remo. C'est assez inhabituel, non ?

— Ce serait trop complexe à expliquer, assura Ransome. Mais j'espère qu'il y restera encore trois semaines, afin de rassembler un maximum de preuves.

— Je comprends, fit Chiun, tout en se demandant à quoi tout cela rimait.

Ce genre de tâche était réservée aux archivistes et aux détectives. Celle de Remo consistait à éliminer les ennemis, un point c'est tout.

— Tenez, reprit Ransome en lui tendant le morceau de papier qu'il venait de griffonner. Elle s'appelle Naomi Vanderkloot. Voici son

adresse. Éliminez-la. Aujourd'hui.

— Souhaitez-vous maquiller cela en accident ou préférez-vous quelque chose de « public » ?

— Public ? répéta Ransome, la bouche en cœur.

— Oui, afin de prévenir vos ennemis que tel sera leur sort, s'ils osaient percer vos secrets à jour.

— Non, ce serait inefficace. Mais je ne rechigne pas devant quelque chose d'un peu désordre. En fait, pourquoi ne pas le maquiller en viol ?

— Un viol ? rétorqua Chiun en se raidissant.

— Non, mieux encore, se délecta Ransome en se pouléchant les babines. Un viol collectif qui aurait entraîné la mort. Vous pouvez m'arranger ça ?

— Je vais y réfléchir, répondit Chiun, écœuré.

— Parfait. Je prends les dispositions nécessaires pour votre voyage. Veuillez attendre dans le hall, au rez-de-chaussée.

— À votre guise, déclara le Maître de Sinanju en s'inclinant.

Mais son geste passa inaperçu, car Ransome décrochait le téléphone.

Chiun se retira. En sortant, les vigiles le lorgnèrent avec méfiance mais il les ignora, tant il était plongé dans ses pensées.

Tout cela était fâcheux. Si Smith décédait, ce serait la fin du travail de Chiun en Amérique, le client le plus riche du Sinanju. Ce Norvell Ransome ne méritait guère de bénéficier de ses services mais, avec le temps, Chiun pourrait l'éduquer à des manières royales. Par certains côtés – les bons comme les mauvais –, il évoquait Néron. Dommage. Les Néron se faisaient rares dans le monde moderne...

CHAPITRE XXII

— Ça ne vous gêne pas trop de vous pendre à mes pieds comme ça... vous, une prof de fac ?

— Non. C'est ma stratégie d'accouplement. Chez les primates. La femelle refuse d'accorder ses faveurs tant qu'elle ne trouve pas un mâle avec lequel elle souhaite mêler son patrimoine, génétique. Prenez mes gènes. Ils sont à vous.

— Je n'en veux pas, dit Remo en se penchant pour retirer les doigts de Naomi, cramponnée à sa cheville.

Elle lui saisit le mollet. Remo leva les yeux au ciel.

— Je savais que certaines femmes tombaient amoureuses de taulards, mais je n'aurais jamais cru que ça m'arriverait.

— Ce n'est pas cela du tout, protesta Naomi. Giessee.

— Écoutez, si je reste, allez-vous vous tenir tranquille ? Plus de calepin et de crayon ?

— Promis, juré !

— OK.

Naomi Vanderkloot se leva d'un bond.

— Tout à coup, je me sens très labiale.

— Labiale ?

— Excitée, si vous préférez.

— Excitée, ça je pige, dit Remo.

Une heure plus tard, alors qu'il commençait à faire nuit, Remo était allongé sur le futon et fumait, l'air pensif. Il maîtrisait mieux la situation, à présent.

— Vous savez, je ne suis pas du genre à rester dans ma tour d'ivoire, déclara Naomi. Mon travail à l'Institut pour les Potentialités de la Conscience Humaine est important. Nous signons même des contrats avec l'industrie.

— L'industrie essaie de créer un homme meilleur ? s'enquit Remo d'un ton sec.

— Non, l'homogénéité humaine n'est pas statique. Les études sur les groupes de population montrent des tendances phénotypiques précises. Par exemple, les gens ont le bassin qui s'élargit. Grâce à nos

mesures anthropométriques, les constructeurs d'avions peuvent calculer la taille des sièges de leurs futurs modèles. Auparavant, je travaillais sur le terrain. Vous n'avez jamais entendu parler de la tribu Moomba, j'imagine ?

— Non, je ne sais même pas danser le mambo.

— Il s'agit d'un groupe de chasseurs culturellement isolé, découvert aux Philippines. Je fus la première femme à être admise à leurs rites secrets.

— Ah, ouais ? fit Remo, une lueur d'intérêt dans les yeux. Et ça ressemblait à quoi ?

— Je redoutais cette question, répondit-elle en tripotant les poils du torse de Remo. Chez les primates inférieurs, savez-vous que ce que je fais en ce moment s'appelle l'épouillage post-copulatoire ?

— Non, et j'aurais préféré ne jamais le savoir. Racontez-moi plutôt ces fameux rituels.

— Eh bien, je n'en ai jamais parlé à qui que ce soit. Le responsable du département d'anthropologie pensait qu'on m'avait initiée à une sorte de magie primitive, mais ça n'avait rien à voir. À l'époque, j'étais jeune et idéaliste. Il m'a fallu six mois pour gagner la confiance des Moombas. Une nuit, je les ai accompagnés dans la forêt tropicale et nous nous sommes déshabillés au cœur d'un cercle d'arbres banians.

— Sexualité de groupe ?

— Si seulement ça avait été ça. En commençant par le chef, nous nous sommes accroupis à tour de rôle au centre du bosquet et... nous avons déféqué dans des cuvettes en bois.

— Ça valait bien six mois de préparation, en effet.

— C'était pas le pire. Lorsque chacun eut terminé, le chef prit une espèce de baguette magique et mesura chaque « production ». La *mienne* se révéla la plus conséquente.

— Félicitations, vous avez remporté un prix ?

— Presque. Ils m'offrirent la baguette magique et m'expliquèrent que j'étais désormais « l'étalonneuse » consacrée.

— Quels veinards, ces anthropologues ! Et ensuite ?

— C'était fini. À la réunion suivante, rebelote, mais cette fois, c'est moi qui étais chargée de mesurer. Puis nous discutons des mérites de chaque production. Mon Dieu, ça paraît tellement grotesque, maintenant.

— Seulement maintenant ?

— Je m'étais retrouvée chez des adorateurs de merde ! C'est tout ce qu'ils faisaient. Ils discutaient couleur, texture et fermeté. Sans compter les merdes légendaires de leurs illustres ancêtres. Et pour se détendre, ils s'amusaient avec leurs excréments, comme des bébés. C'était déprimant. J'avais trop honte pour publier ma découverte. Du coup, j'ai abandonné le travail sur le terrain et j'ai rejoint la fac.

— Au moins, votre histoire explique un truc.

— Ah oui, quoi ?

— Votre manie de tout mesurer chez moi. Ça doit provenir de vos ancêtres primates.

Naomi ne répondit rien et Remo esquissa son premier sourire de la journée. Soudain, il vit passer une silhouette derrière la baie vitrée garnie de fougères.

— Que se passe-t-il ? demanda Naomi en voyant qu'il changeait de tête. Qu'avez-vous vu ?

— Un fantôme, répondit Remo en se rhabillant. Aussi jaune et ridé qu'un parchemin. Il remontait votre allée.

Le carillon de la porte retentit et Naomi enfila ses vêtements avec frénésie. Au troisième coup de sonnette, Remo et elle étaient vêtus de pied en cap.

Puisque cette Vandercloque ne daignait pas lui ouvrir, Chiun décida de ne pas s'embarrasser avec la porte. D'un coup de poing, il la fit basculer à l'intérieur de l'appartement et prit la précaution de marcher dessus, afin de ne pas abîmer ses sandales sur le verre brisé.

— C'est lui, le Mongoloïde ! s'écria une femme au long nez.

— Ravale ta langue, femelle ! Je ne suis pas un Mongol venu piller ta demeure. Je suis coréen.

— C'est bien ce que je dis. Un Mongoloïde. Savez-vous que vous portez en vous des gènes japonais ?

Devant une insulte aussi abjecte, les yeux de Chiun se plissèrent en amande. C'est alors qu'une silhouette virile rejoignit la fille.

— Remo ! s'étrangla le Maître de Sinanju.

Le couple quitta la pièce. La fille se tapit derrière Remo.

— Vous êtes Chiun, non ? demanda ce dernier d'une voix mal assurée.

— Non, répliqua l'autre, agacé par une question aussi stupide.

Et Remo de s'enferrer dans son imbécillité :

— Eh bien, peu importe votre nom, je vous croyais mort.

— Qui t'a dit cela ?

— Personne. Je l'ai vu dans un rêve.

— J'étais à Sinanju. Et pourquoi n'es-tu pas en prison ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Alors, vous devez me connaître ?

— Évidemment. Tu t'appelles Remo, répliqua Chiun, sentant que Shiva avait encore frappé. Tu m'entends, l'implacable Destructeur des Mondes ? ajouta-t-il d'une voix incantatoire.

Remo et la femme blanche échangèrent un regard, avant de jeter un coup d'œil derrière eux. Comme ils ne voyaient rien, leurs yeux hébétés revinrent sur le Maître de Sinanju.

— À qui parlez-vous ? s'enquit Remo.

— J'aimerais parler à Shiva, l'implacable.

— C'est un dieu hindou, murmura Naomi. Enfin, je crois.

— Connais pas, lui répondit Remo dans un chuchotement.

Chiun se raidit. Remo ne se souvenait donc pas de la dernière fois où Shiva avait pris possession de son corps, pendant l'occupation japonaise de l'Arizona. Et puis le sortilège avait disparu. Craignant que cela ne se reproduise, Chiun était retourné à Sinanju, afin de trouver un remède dans ses manuscrits.

— Tu ne connais pas Shiva, mais tu sais que tu t'appelles Remo ?

— Bien sûr, répondit son disciple en portant une cigarette à ses lèvres.

— Que fais-tu ? s'écria Chiun, en pointant un doigt accusateur sur l'objet du délit.

— Je fume une Camel, répondit calmement Remo.

Il n'eut pas le temps de craquer l'allumette que Chiun bondissait sur lui et lui arrachait la cigarette des lèvres.

Remo n'en revenait pas. Naomi poussa un cri effarouché.

— Protégez-moi, Remo ! Je n'ai jamais vu quelqu'un qui brûlait ses sucres aussi rapidement !

— L'empereur Smith est gravement malade, déclara Chiun, en ignorant la femme qui, à l'évidence, délirait.

— L'empereur ? fit Remo d'une voix blanche.

— Je me demande s'il fait allusion à Harold Smith ? intervint Naomi en pointant le bout de son nez.

— Bien sûr que je parle de Harold Smith ! riposta Chiun. Et que savez-vous de lui ?

Ce fut Remo qui répondit :

— C'est le juge qui m'a envoyé en prison.

Le Maître de Sinanju papillonna des paupières :

— Tu te souviens au moins de cela.

— J'ai eu vingt ans pour y réfléchir.

— Vingt ans ? Vingt jours, tu veux dire ?

— Non, vingt années.

— J'ai eu le malheur de t'initier ces vingt dernières années et je sais pertinemment que tu n'étais pas en prison.

— Alors c'est vrai. Ces rêves que je faisais.

— Parle-moi de ces rêves, demanda Chiun.

— Vous et moi. On faisait des choses incroyables, extraordinaires. Et Smith était dans ces rêves. Et il y avait un endroit appelé Folcroft.

— Ce n'étaient pas des songes, mais une réalité que tu as perdue, prononça Chiun avec sagesse.

— Alors pourquoi m'avoir laissé moisir en taule ?

— Je suis retourné à Sinanju, pour traiter certaines affaires. Pendant mon séjour, le nouvel empereur m'a informé que tu étais retourné en prison pour les besoins d'une mission secrète.

— Tellement secrète que j'ai failli y rester ! explosa Remo.

— Que veux-tu dire ?

— J'étais condamné à mort ! Je devais être exécuté à sept heures, ce matin. J'ai fait le mur.

— Et cette femme ? fit le Maître de Sinanju en désignant Naomi. À quel moment intervient-elle dans cette histoire de fous... hormis ta raison habituelle ?

— Ma raison habituelle ?

Chiun plissa le nez d'un air de dégoût :

— Le sexe.

— Ce genre d'insinuation m'offusque, intervint l'anthropologue d'un ton cassant. Sachez que je suis professeur diplômé.

— Je dois pourtant admettre qu'elle est plus séduisante que tes vaches laitières habituelles.

— Ah, vous trouvez ? dit Remo, incrédule, tandis que Naomi lui décochait un regard blessé.

— Naomi Vanderfloute, c'est vous ? demanda Chiun.

— Kloot. Vanderkloot. C'est hollandais.

— Aucune importance. Comment savez-vous que Folcroft existe ? Dites-moi la vérité, car votre vie en dépend.

— C'est lui qui m'en a parlé, répondit Naomi en désignant Remo d'un hochement de tête.

— Exact, confirma ce dernier.

— Te souviens-tu du Sinanju, Remo ?

— Non, qu'est-ce que c'est ?

— Un don, répondit tristement Chiun. Que tu ne mérites guère.

Le Maître de Sinanju virevolta, son kimono safran tournoyant dans les airs. Et il frappa.

D'instinct, Remo brandit les mains en s'accroupissant, sur la défensive. Chiun lança son pied et Remo para le coup d'un seul poignet.

Chiun afficha un sourire radieux, tandis que son disciple recouvrait l'équilibre.

— Ton esprit ne se souvient sans doute plus du Sinanju, mais ton corps ne l'a pas oublié. Et pour cela, je remercie mes ancêtres.

— Vous comprenez ce qu'il baragouine ? demanda Remo à Naomi, sans quitter Chiun des yeux.

— Les Asiatiques ont toujours eu le culte des morts, répondit calmement la jeune femme. Quant au reste, ce n'est qu'un système de croyances. Il s'agit d'anthropologie culturelle. Je ne m'y intéresse plus.

Haussant le ton, elle ajouta, à l'adresse de Chiun.

— Qu'êtes-vous venu faire ici ?

— J'ai reçu l'ordre de vous assassiner.

— Il faudra d'abord me passer sur le corps, s'interposa Remo, en reprenant sa posture accroupie.

Derrière lui, Naomi se cramponnait au tee-shirt abricot.

— Ton corps est déjà mort, répondit Chiun. Car tu es le tigre mort de la nuit de la légende de Sinanju, l'incarnation de Shiva. Je puis même te montrer la tombe où ton gouvernement t'a enterré.

— Je le savais ! s'écria Naomi. C'est un complot du gouvernement.

C'est... c'est.

Son visage blêmit. Ses lèvres remuèrent mais aucun son n'en sortit.

— Quoi ? Vous allez accoucher, à la fin ? s'énerva Remo.

— Un clone ! lâcha-t-elle, hystérique. Le véritable Remo est mort et vous êtes son clone génétique, créé par la CIA. Non pas un mutant évolué. Oh, mon Dieu ! J'ai couché avec un clone. Que va penser ma mère ?

Remo regarda Chiun :

— Vous n'auriez pas une idée de ce que c'est ?

— Non, mais j'ai en face de moi deux clowns qui font la paire ! Écoute, Remo. Veux-tu connaître la vérité à ton sujet ?

— Oui.

— Veux-tu m'accompagner à Folcroft, où tu trouveras les réponses aux questions que tu te poses ?

— Qu'en pensez-vous, Naomi ?

L'anthropologue recula :

— Ne m'adressez plus la parole, espèce d'imposteur !

— Et elle ? fit Remo.

— Si elle veut bien nous suivre, nous ne la tuons pas.

— Au point où j'en suis, déclara Naomi, autant aller jusqu'au bout.

— Voilà qui est fort louable, répliqua Chiun avec un sourire pincé. Mettons-nous en route, tant qu'il fait jour.

Au moment précis où le couple passa devant lui, le Maître de Sinanju fit un croche-pied à Remo, qui dégringola comme un sac de pommes de terre. La jeune femme s'écarta mais ne put esquiver les doigts griffus qui atteignirent son long cou.

Une simple pression et elle s'évanouit comme un ballon de baudruche qui se dégonfle. Chiun recula et glissa les mains dans ses manches rassemblées, tandis que Remo, horrifié, s'agenouillait auprès de la jeune femme.

— Vous avez menti, elle ne respire plus !

— Sa respiration est faible mais suffisante.

Remo plaça la main sur le cœur de Naomi et poussa un soupir de soulagement.

— Et maintenant ? dit-il. Vous allez m'assommer ?

— À présent qu'elle ne gêne personne, toi et moi allons à Folcroft.

— Passez devant, je préfère, déclara Remo en se relevant.

CHAPITRE XXIII

— Remo Williams, mon garçon ! s'exclama Norvell Ransome, après avoir failli tomber à la renverse. À l'évidence, vous vous êtes retrouvés tous les deux !

— *J'ai retrouvé Remo*, précisa Chiun.

— Et cette Vanderkloot ? s'enquit Ransome.

— Je l'ai traitée comme Smith aurait souhaité qu'elle le fût. Elle ne nous causera plus aucun problème.

— Smith était... est, je veux dire... un administrateur efficace. Je sais qu'il sera ravi.

Ransome s'éclaircit la voix et pressa un bouton qui escamota aussitôt l'ordinateur dans son bureau.

— J'imagine, Remo, que vous souhaitez une petite explication au sujet de votre incarcération, reprit-il, onctueux comme du miel d'acacia.

Remo allait répondre, mais le Maître de Sinanju s'interposa :

— *Nous* aimerions une petite explication, en effet.

— Vous n'êtes pas sans savoir que la sécurité de cette opération requiert des mesures extraordinaires, commença Ransome. Surtout dans le cas d'un échec. Au pire, si cet établissement était compromis.

— Nous savons cela, entonna Chiun.

Ransome sortit un numéro du *National Enquirer* et montra la couverture où apparaissait le portrait dessiné de Remo.

— Vous connaissez tous deux la situation fâcheuse de Smith, enchaîna-t-il. Ce délire journalistique en est la cause. D'où la nécessité de se débarrasser de cette Vanderkloot. Le Président se trouva donc en proie à un dilemme : cesser toute opération émanant de CURE ou attendre la guérison de Smith, avant de se prononcer sur l'action à mener. Le Président a opté pour la seconde solution. C'est pourquoi je me trouve ici. Ma première instruction consista à lancer l'opération RESTORE, qui n'est autre qu'un des ingénieux programmes élaborés par ce cher Smith. Ce fut un défi auquel je n'étais pas habitué, mais votre absence fortuite m'aura facilité la tâche, Maître Chiun.

— Est-ce qu'on va passer la nuit à se coltiner ces salades ? demanda Remo.

— Chut ! réprimanda Chiun. Veuillez excuser mon élève. Il est un peu nerveux depuis qu'il a frôlé la mort de près.

— Je comprends... On attendit donc que Remo se trouvât à son domicile. Domicile où le D^r Smith eut la prévoyance de pénétrer par effraction, désolé de vous en informer aussi tard... Bref, M^r Williams, vous fûtes gazé dans votre sommeil.

— Impossible ! intervint Chiun. Aucune vapeur ne saurait surprendre Remo.

— Un gaz incolore et inodore s'est insinué dans sa chambre, pendant son sommeil, se hâta d'expliquer Ransome. Il fut transporté ici en ambulance où, toujours sous sédatif, sa mémoire subit – navré de vous l'apprendre – certaines altérations dues à des drogues, sur lesquelles il se révélerait trop complexe de m'appesantir. Des souvenirs artificiels lui furent substitués via la suggestion post-hypnotique. J'ai visionné les simulations informatiques de souvenirs devant les médecins de Folcroft et j'avoue avoir été tout à fait impressionné. Si vous vous souveniez de Smith, vous étiez censé vous rappeler un juge portant son nom. De même, MacCleary, un opérateur décédé de CURE, devint un gardien de prison que vous auriez assassiné. Mais le crime n'a jamais eu lieu, bien entendu. Quant à Chiun, il était censé être mort. On vous a ensuite transféré en Floride, en usant de faux documents. La suite, vous la connaissez.

— Espèce de salaud ! s'écria Remo en s'avancant.

Mais Chiun le retint, alors que Ransome poursuivait :

— Gardez votre sang-froid, je vous en prie. C'était le programme de Smith. Je n'ai fait que... l'exécuter.

— Et l'État de Floride a failli m'exécuter *moi* !

— Comment ?

— C'était prévu ce matin.

— Mon Dieu. Est-ce exact, Maître Chiun ?

— Puisque Remo le dit, rétorqua l'autre froidement.

— Erreur fâcheuse de l'administration, pour laquelle les responsables vont payer cher, croyez-moi.

— Haines disait donc la vérité ? reprit Remo.

Le visage de Ransome se contracta soudain :

— Haines ?

— Le bourreau qui devait m'exécuter. Le même qui le fit des années auparavant.

— Vraiment ? Le même, dites-vous ? Remarquable.

— Épouvantable, rectifia Chiun. Nous avons failli perdre Remo.

— Tel n'était pas dans l'intention du projet RESTORE, assura Ransome.

La sueur commençait à perler sur ses sourcils. Une goutte dégouлина le long de son nez. Il l'avalait sans s'en rendre compte.

— Le but de la manœuvre consistait à tenir Remo à l'abri du public, tant que la santé du Dr Smith ne s'améliorait pas. Ceci afin de résoudre deux problèmes : la maladie de l'administrateur et la publicité faite par l'*Enquirer* autour de Remo.

— Qu'est-ce qui était censé m'arriver si Smith ne se rétablissait pas ?

— Mon cher, vous devez me comprendre si je vous dit que cette réponse est classée. Qui sait ? Le Dr Smith ou moi-même, nous y aurons peut-être recours à l'avenir.

Et Norvell Ransome de glousser comme un gros dindon, tandis que les deux autres restaient de marbre.

Il finit par se calmer et reprit :

— À vrai dire, seul le Président était habilité à prendre une décision quelconque.

— Bon, puisque tout le monde est là, déclara Remo, soupçonneux, qu'est-ce qui est prévu au programme, maintenant ?

— Il se fait tard, répondit Ransome en consultant sa montre. (Il se leva de son bureau.) Une chambre vous a été préparée et je vous suggère d'en profiter.

— Je ne sais pas si je dois croire ce type-là, déclara Remo.

Ransome afficha une expression blessée.

— Honte à toi, Remo, murmura Ransome. Tu as entendu les explications tout à fait raisonnables de cet homme. (Le visage de Ransome s'épanouit.) Profitons de sa généreuse hospitalité. Demain, il sera temps de discuter de ton avenir et de celui de CURE.

— Parfait. Laissez-moi vous accompagner personnellement jusqu'à votre chambre.

Tandis que Ransome ouvrait la marche, Remo glissa à l'oreille de Chiun :

— Des gros, j'en ai déjà vu. Mais ce sac de lard est un vrai éléphant. Quant à ses explications, elles me paraissent louches.

Le Maître de Sinanju ne fit pas de commentaire dans l'ascenseur qui les menait au rez-de-chaussée.

— Ouf ! Heureusement que cet engin fonctionne, railla Remo. Descendre tout un étage m'aurait scié les jambes !

Mais Chiun et Ransome ignorèrent ses sarcasmes. Ce dernier les conduisit à une pièce de l'aile réservée aux patients. Elle était spacieuse mais chichement meublée. Chiun y reconnut la chambre qu'il occupait lorsqu'il vivait encore à Folcroft.

— Comme vous le voyez, il y a des nattes pour dormir et une télévision. Je puis vous faire servir un dîner. Souhaitez-vous un menu ?

— Pour moi, ce sera uniquement du riz, répondit Remo, sous le sourire radieux de Chiun.

— Moi de même, ajouta le Maître de Sinanju.

— Parfait, conclut Norvell Ransome. À présent, je vous prie de m'excuser et vous souhaite une agréable nuit.

Après son départ, Remo lorgna les nattes et, songeant au futon de Naomi, demanda :

— Plus personne ne dort dans des lits, maintenant ?

Chiun n'eut pas le temps de répondre que des nuages de vapeur blanche envahissaient déjà la pièce aux quatre coins. Tous deux tombèrent sur-le-champ. Et dans le couloir, Norvell Ransome tournait le volant où était inscrit « Nitrogène liquide », avant de refermer le panneau qui le dissimulait.

En quittant l'ascenseur, Ransome crut entendre des pas étouffés dans la cage d'escalier, tandis qu'une porte anti-feu se refermait.

« Sans doute un vigile qui fait sa ronde », songea-t-il, tout en décidant d'appeler le responsable de la sécurité au sujet de cette petite irrégularité agaçante.

Une fois assis à son bureau, sa main se crispa sur le combiné bleu du téléphone. Son visage se décomposa, sa mâchoire s'affaissa, ajoutant deux mentons aux trois déjà présents. Il lâcha un juron mais sa bouche n'émit qu'un coassement.

Tel un robot aveugle, l'ordinateur le narguait. Ransome battit des paupières et se pencha pour lire le message sur l'écran : JE SUIS DE RETOUR.

CHAPITRE XXIV

L'œil hagard, le Dr Dooley traversa sur la pointe des pieds le troisième étage et se faufila dans la chambre de Smith.

Ce dernier gisait sous la tente à oxygène. Ses lèvres et ses ongles étaient gris. Un instant auparavant, ils étaient encore bleus. Son état de santé s'améliorait. Dooley ne comprenait pas comment cela pouvait être possible.

— C'est moi, Dooley, déclara-t-il à Smith. J'ai fait ce que vous m'avez demandé.

— Qu'a dit l'ordinateur ?

— Les mots inscrits étaient : PALLIATIVE, RESTORE, FREEZE-DRY.

— PALLIATIVE, murmura Smith. Ça signifie qu'il a reçu l'approbation du Président. Et vous me disiez tout à l'heure qu'il vous a ordonné de ne plus me soigner ?

— Exact. Mais j'ai eu des remords et je suis revenu.

— Depuis quand faites-vous partie du personnel de Folcroft ?

— C'est Ransome qui m'a contacté. J'appartenais à l'hôpital de New York. Il m'a forcé à leur remettre ma démission. Il... il savait certaines choses à mon sujet.

— C'est l'ordinateur qui l'aura renseigné.

— Quel ordinateur pourrait savoir...

— ... qu'on vous soupçonne d'attentat à la pudeur sur mineures ? Moins vous en saurez, mieux vous vous porterez. Laissez-moi réfléchir, à présent. RESTORE signifie que Remo est mis hors circuit. FREEZE-DRY ne peut que vouloir dire qu'il a utilisé la pièce au nitrogène liquide. Il est très malin. Il a dû neutraliser Chiun.

La voix de Smith se haussa d'un ton :

— Écoutez-moi bien, Dooley. Descendez au rez-de-chaussée. Vous trouverez un panneau à l'extérieur de la chambre cinquante-cinq. Ouvrez-le et pressez le bouton rouge. Attendez une heure et la porte de la pièce s'ouvrira automatiquement. Portez assistance à l'individu qui se trouvera à l'intérieur. Dites-lui que vous agissez en mon nom. Puis amenez-le jusqu'à moi. Compris ?

— Oui, je pense.

— Maintenant, allez-y. Le message que vous avez laissé sur

l'ordinateur laissera Ransome perplexe. Ce sera le premier endroit qu'il ira voir.

Le Dr Dooley sortit en courant. Il gagna l'ascenseur mais la lumière indiquait qu'une personne allait en sortir. Dooley recula et s'éclipsa par une porte de secours menant à la cage d'escalier.

Norvell Ransome quitta l'ascenseur en ruminant. Quelqu'un avait eu accès à l'ordinateur de CURE. Remo et Chiun étant mis hors d'état de nuire, il ne restait plus que Smith.

Une fois devant la porte de la chambre, Ransome hésita. Et si c'était un piège ? Le danger physique n'était pas sa tasse de thé, c'était la raison pour laquelle il avait opté pour la NSA plutôt que la CIA, en quittant l'université.

Il prit une profonde respiration et poussa la porte. Smith était allongé, inerte. Son état de santé n'avait visiblement pas évolué. En s'approchant, il lorgna l'oscilloscope qui indiquait cependant un pouls régulier. La poitrine de Smith continuait à se soulever et à s'affaisser, au rythme de sa faible respiration.

Non, décida Ransome, Smith n'avait pas pu s'introduire dans le bureau en proclamant avec « Je suis de retour » sur l'écran de l'ordinateur.

« Mais alors qui ? » songea-t-il en sortant rapidement de la chambre. Quatre personnes seulement connaissaient l'existence de CURE. Trois d'entre elles ne pouvaient plus agir. Et le Président ? C'était peu vraisemblable. Pourtant quelqu'un qui connaissait CURE rôdait dans Folcroft...

*

* *

— Réveillez-vous ! fit Dooley en giflant l'homme blanc. Allons ! Du nerf !

Pendant ce temps, le vieil Oriental commençait à remuer. Il s'assit subitement, le regard féroce.

— Je suis le docteur Dooley. C'est Smith qui m'envoie.

— Et moi, c'est Ransome qui m'intéresse, répliqua l'Oriental. (Il découvrit son compagnon.) Remo ! s'écria-t-il.

— Il va bien. Il met juste un peu plus de temps à récupérer. On a essayé de vous congeler.

Tandis que l'Oriental s'occupait de l'autre homme, Dooley reprit :

— Ce gros lard ne perd rien pour attendre. Je vous promets que son agonie sera lente.

Le vieil Oriental parvint à réveiller Remo. Ce dernier s'assit en battant des paupières.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il. Je me souviens d'une espèce de brouillard et puis plus rien.

— Je t'expliquerai plus tard. Nous devons suivre cet homme. Viens, Remo.

*

* *

— Maître Chiun, prononça Smith, une fois que Dooley eut soulevé la tente à oxygène. Remo ! s'exclama-t-il. Que faites-vous ici ?

— Je me suis évadé. Chiun m'a expliqué qui vous étiez exactement. Mais je vous revois comme étant le type qui m'a envoyé en taule.

— Les explications viendront plus tard, déclara Smith, mal à l'aise.

— En ce qui me concerne, la plaisanterie a assez duré. Je démissionne.

À ces mots, Remo s'apprêtait à gagner la porte mais il se retrouva étendu à terre, Chiun bondissant sur son estomac. Il força l'air à s'expulser des poumons. C'était douloureux mais, curieusement, le cerveau de Remo commença à s'éclaircir. Il décida qu'il aimait respirer ainsi.

— N'écoutez pas Remo, ô empereur, disait Chiun. Il n'est plus lui-même depuis qu'il a failli être exécuté une seconde fois.

— Une seconde fois ? répéta Smith, en tricotant des sourcils.

— Le prétendant à votre trône nommé Ransome s'est arrangé pour que Remo soit exécuté en mon absence, expliqua Chiun.

— Le ver dans le fruit, c'est donc *lui*. Il faut l'arrêter.

— Je serais ravi de me charger de ce détail, suggéra Chiun.

— Non ! souffla Smith. C'est toujours l'homme du Président. L'éliminer ne ferait que créer des problèmes. Cela doit apparaître comme un accident.

— Je possède divers scénarios dans mon répertoire, se flatte Chiun, rayonnant.

— Non, j'ai un plan prévu pour cette situation. L'un de vous doit s'introduire dans mon bureau, pendant que l'autre distraira Ransome. Il suffit de soulever le téléphone bleu et de pousser le curseur du volume au maximum.

— Remo peut s'en charger. C'est assez simple, répliqua Chiun. (Il baissa les yeux.) Cela te convient, Remo ?

— Si vous voulez bien descendre de mon estomac.

Le Maître de Sinanju s'exécuta et son disciple se releva. Ses yeux semblaient plus clairs. Il se tourna vers Smith :

— Ma démission tient toujours, monsieur le juge.

Ce dernier l'ignore et s'adressa à Chiun :

— On m'a dit que des vigiles spéciaux étaient rattachés à Folcroft.

— Je me suis déjà occupé des pires.

— Tuez-les tous, coassa Smith.

— Bon Dieu, mais qu'est-ce qui se passe ici ? lâcha Dooley. (Son regard balaya la pièce, puis revint sur Remo.) Est-ce que je ne vous aurais pas déjà vu quelque part ?

— Vous ne lisez jamais le *National Enquirer* ?

— Bien sûr que non !

— menteur.

— Dr Dooley, intervint Smith, j'aurai besoin d'un téléphone et d'un fauteuil foulant.

— Désolé mais en ma qualité de médecin, je m'oppose fermement à ce que vous fassiez le moindre effort.

— Vous êtes l'employé de cet établissement, riposta Smith. Et j'en suis le directeur. Vous devez donc m'obéir.

*

* *

— Que se passe-t-il, M^{rs} Mikulka ? s'énerva Ransome en répondant à l'interphone.

« Et si la secrétaire de Smith était dans le coup ? » songea-t-il subitement. Mais ses soupçons s'estompèrent lorsqu'elle prononça, la voix haletante :

— Le responsable de la sécurité signale une émeute au gymnase,

M^r Ransome.

— Ordonnez à tous les vigiles de s'en occuper, aboya-t-il.

— L'ennui, c'est qu'ils sont déjà tous sur place. Et ils réclament du renfort. Dois-je appeler la police ?

— Absolument pas ! Je m'en occupe personnellement.



— Salut ! lança Remo à M^{rs} Mikulka. C'est bien le bureau du D^r Smith ?

— Bien sûr, répondit-elle, éberluée. Mais vous savez, Mr... J'ai oublié votre nom, je le crains.

La secrétaire se rappelait seulement du prénom Remo. Cet homme devait travailler comme gardien, des mois auparavant. Curieusement, il semblait un peu perdu, dans le dédale des couloirs.

— Merci, c'était juste pour m'en assurer, répondit-il en s'esquivant dans le bureau.

— Attendez ! Vous ne pouvez pas entrer...

Mais la porte s'était déjà refermée. Il l'avait verrouillée.

Quelque chose ne tournait pas rond, mais M^{rs} Eileen Mikulka n'aurait pas pris la moindre initiative risquant de la faire renvoyer. Elle se ressaisit et attendit le retour de Ransome.

Dans le bureau, Remo souleva l'appareil téléphonique et, comme prévu, poussa le curseur du niveau sonore.

Lorsque ce fut fait, il jeta un regard à la ronde. Derrière la table de travail se trouvait une grande baie vitrée donnant sur Long Island. Le lieu ne lui était pas familier, pourtant cela correspondait exactement à ce qu'il avait rêvé. Perplexe, Remo quitta précipitamment le bureau.

Ransome poussa la porte du gymnase. Deux gardiens étaient pendus aux anneaux. Non pas par les bras, mais par le cou. Leur visage était lavande. Un autre vigile avait le crâne littéralement écrasé sous les haltères. Les autres, c'était encore pire. Pourtant, aucune goutte de sang nulle part. Seulement des corps désarticulés.

Ransome sortit du gymnase en courant. Cette aile de Folcroft ne disposait pas d'un ascenseur, aussi arriva-t-il pantelant et ruisselant de sueur dans le hall d'entrée. Le vigile de l'accueil ne s'y trouvait pas. Ransome en déduisit que ce ne pouvait être que celui au crâne

défoncé.

Lorsqu'il parvint au premier, M^{rs} Mikulka sursauta comme un animal effarouché.

— Que se passe-t-il, à présent ?

— Un homme s'est introduit dans votre bureau. Impossible de l'arrêter.

— Où est-il maintenant ?

— Je ne sais pas. Il en est sorti, il y a quelques instants.

— Y a-t-il quelqu'un à l'intérieur ? s'enquit Ransome nerveusement.

— Non.

— Soyez donc assez aimable pour signaler aux gens qui m'appelleraient que je suis absent pour la journée.

— Bien sûr, M^r Ransome.

Norvell Ransome s'enferma dans le bureau. Il avança à grandes enjambées vers l'ordinateur, en réalisant qu'il avait oublié de l'escamoter cette fois. Il fronça les sourcils. De tels manquements aux consignes étaient impardonnables.

— Il faut que je me ressaisisse, dit-il en s'attaquant au clavier.

L'interphone sonna et il aboya.

— Je vous ai dit de ne pas me transmettre les appels !

— Je... je crois que vous devriez prendre celui-ci ! riposta M^{rs} Mikulka sur le même ton.

Ransome battit des paupières. Il lorgna le téléphone bleu et, délicatement, décrocha le combiné.

— Allô ?

Une voix sèche et acide lui susurra à l'oreille :

— C'est terminé, Ransome. Je suis de retour.

— Qui... qui êtes-vous ?

— Vous ne le saurez jamais. Chaque situation dispose d'un plan idoine. Tout est prévu, vous êtes bien placé pour le savoir, non ?

— Pas tout à fait. D'abord, il y a vous et la signification du nom de code de l'organisation.

— La réponse à toutes vos questions peut s'obtenir en composant un certain numéro.

— J'ai un stylo à la main, se hâta de répondre Ransome.

La voix acide lui communiqua les chiffres puis, brusquement lui raccrocha au nez en disant « Au revoir, Ransome ».

— Attendez !

Ransome regarda le numéro qu'il avait noté. Bizarrement, il lui semblait familier. Il commença à presser les touches de ses doigts grassouilleux.

Il porta le combiné à son oreille et attendit la première sonnerie. Son regard balaya nerveusement la pièce, jusqu'à ce qu'il croise l'étiquette placée sous le cadran de l'appareil. Elle portait le même numéro que celui qu'il venait de composer.

— Qu'est-ce que... ? bredouilla-t-il.

La peur fit trembler son ventre gargantuesque et il voulut se débarrasser du combiné. Impossible ! Ses muscles ne répondaient plus.

Une odeur âcre s'échappa de ses narines. Il ne comprit jamais que les poils de son nez brûlaient, car les neurones de son cerveau étaient morts et ses yeux rendus aveugles sous la puissance des deux mille volts qui traversaient son corps.

Après la décharge électrique, sa lourde carcasse fut encore secouée de spasmes.

C'est alors que les plombs sautèrent et son visage s'écrasa en bouillie sur le bureau.

CHAPITRE XXV

La panne ne dura pas plus de quarante-cinq secondes, le temps pour les groupes électrogènes de se mettre en route.

Smith était assis en peignoir dans un fauteuil roulant.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Remo.

— Ransome a décroché le téléphone, répondit Smith, laconique.

— Vous devriez revoir l'installation électrique.

— Elle est parfaite. À présent, si l'un d'entre vous veut bien me pousser jusqu'à l'ascenseur.

— Dr Smith ! s'exclama Mrs Mikulka à la vue de son employeur.

— Mrs Mikulka, je vous donne votre journée.

La secrétaire prit son sac et partit sans demander son reste. Le Maître de Sinanju avança. La porte était verrouillée. Il y plaça les paumes et exerça un semblant de pression. La porte s'écroula dans un grognement métallique.

— Vous avez le coup de main, observa Remo en poussant le fauteuil de Smith sur le panneau horizontal.

— C'est le Sinanju, répondit Chiun. Une évidence qui dépasse ta mentalité étriquée de Blanc.

Une fois à l'intérieur, tout le monde se tut à la vue de Ransome, effondré sur le bureau.

— Ça sent le poulet grillé, renifla Remo.

— Conséquence classique d'une mort par électrocution, expliqua Smith.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il a fait un faux numéro.

— Ah oui ? Ça aurait un rapport avec le curseur ?

— Il a armé le téléphone.

— Armé ? Comment arme-t-on un téléphone ?

— En poussant le petit curseur, voyons ! s'impacienta Chiun. Dois-je débarrasser les ordures, ô empereur ?

— Comment pouvez-vous vous inquiéter de la poubelle, alors qu'on parle sérieusement ? demanda Remo.

Personne ne répondit. Le Maître de Sinanju passa derrière le bureau et appliqua un sparadrap sur le front du cadavre, sur lequel était inscrit « NE PAS RESSUSCITER ». Puis il rangea le fauteuil et le corps flasque dans un placard.

Au signal de Smith, Chiun le poussa derrière le bureau. Sans dire un mot, le directeur de Folcroft ouvrit un tiroir et en sortit un téléphone rouge. Il décrocha et attendit.

— Monsieur le Président. Harold W. Smith à l'appareil. Je vous appelle pour vous informer de la mort accidentelle de mon remplaçant temporaire, Norvell Ransome... Il s'est électrocuté en tentant de violer certaines zones interdites du système informatique... C'est regrettable. Oui, je suis prêt à reprendre mes fonctions... Si vous me donnez le feu vert... Merci, monsieur le Président. Je vous fais un rapport dès que tous les détails sont réglés.

Smith raccrocha, le visage lugubre.

— Maître Chiun, à quel niveau sommes-nous compromis ?

— Une femme nommée Vanderkloot connaît l'existence de Folcroft, mais pas celle de CURE.

— Je vois. Et vous Remo, qui connaît votre existence ?

— Naomi. Haines, le gars qui m'a exécuté une première fois. Le directeur de la prison. Et... disons deux mille détenus grosso modo.

— Hmmmm. Hormis Haines, combien parmi eux sont au courant de votre première exécution ?

— Autant que je sache, il n'y a que lui. Pourquoi ?

— Pour neutraliser le plus vite possible tout ce qui mettrait la sécurité en danger. Chiun, vous pouvez agir.

Le Maître de Sinanju s'avança vers le D^r Dooley qui n'en menait pas large. Il l'accula au mur.

— Attendez ! Vous ne pouvez pas faire ça. Je vous ai sauvé la vie, Smith !

— Erreur, corrigea Chiun. C'est *moi* qui lui ai insufflé une force nouvelle, afin que son cœur puisse guérir.

— Mais je suis de votre côté, Smith ! pleurnicha Dooley, terrorisé par ces yeux noisette qui le fixaient, implacables.

— Une minute, intervint Remo, horrifié. Comment pouvez-vous le tuer ? demanda-t-il à Smith. Qu'a-t-il fait de répréhensible ?

— Agissez rapidement et de façon indolore, trancha Smith, même si cet individu s'est livré à des attentats à la pudeur sur personnes

mineures.

— Il a souillé des âmes innocentes ! hurla Chiun dans les aigus.

Une main s'abattit sur les yeux de Dooley, tandis que d'autres ongles griffus lui transperçaient le cœur. Il les retira si rapidement qu'ils ne portaient aucune trace de sang. Dooley s'effondra à ses pieds, cinq points écarlates à son côté gauche formant une tache qui grossit à vue d'œil.

— En dehors de la taule, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi impitoyable que vous ! rugit Remo. Ce type vous a sauvé la peau, merde !

— Il en savait trop. De toute façon, ses manies l'auraient conduit à la prison. Il a subi un meilleur sort, non ?

— Et que faites-vous de la justice ? riposta Remo, serrant les poings.

— Parfois les circonstances nous forcent à faire des exceptions, répondit tristement Smith, pour que le droit puisse justement s'appliquer à une majorité d'Américains. Tel est le but de CURE.

— Et moi ? Je retourne au gnouf ou vous allez m'estourbir ?

— Chiun, prononça Smith d'une voix sans timbre, tout en fixant Remo. Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Remo n'eut pas le temps de réagir qu'une main pressait sa nuque et un voile noir lui troubla la vue...



Il se réveilla soudain, attaché à un grand fauteuil d'acier et de cuir, d'où s'échappaient des câbles et des cadrans. Le Dr Smith l'observait d'un œil clinique. Quelqu'un lui retira le casque qui lui couvrait la tête et la bande qui lui serrait le cou se défit d'un coup sec. C'était un inconnu en tenue verte de chirurgien. Sans un mot, il délia les sangles des poignets, des biceps et des chevilles de Remo.

Ce dernier lança un regard à la ronde. La pièce était remplie d'appareils électroniques sophistiqués. Tout semblait relié à son fauteuil par des câbles coaxiaux. Dans un coin, Chiun considérait la scène, la tête penchée à la manière d'un fox-terrier.

— Laissez-nous seuls avec le sujet, docteur, déclara Smith.

Remo se leva du fauteuil en se frottant les poignets.

— De quoi vous souvenez-vous, Remo ?

Il battit des paupières. C'était comme si l'épais brouillard qui noyait son cerveau depuis la prison de Floride s'était enfin dissipé.

— De tout, répondit Remo, amer. Surtout que je vous ai servi de marionnette depuis le début. Je ne reviendrai pas sur mes paroles. Je démissionne.

— C'est Ransome qui a faussé le jeu, mais il a payé depuis. Vous n'êtes pas sans ignorer que depuis les premiers temps de notre collaboration, j'ai passé un accord avec Chiun. Si d'aventure CURE était compromise et moi forcé d'avalier la pilule empoisonnée dont je ne me sépare jamais – Smith l'extirpa de la poche de son peignoir –, il aurait la responsabilité de mettre fin à vos jours, avant de s'en retourner tranquillement en Corée. CURE disparaîtrait comme si l'organisation n'avait jamais existé. Personne ne saurait jamais si la démocratie aurait survécu au XX^e siècle, grâce à votre important travail.

— Épargnez-moi le sermon, voulez-vous. J'ai recouvré la mémoire, maintenant. Je ne sais que trop à quoi m'en tenir.

— Si vous voulez... nous pouvons effacer tous vos souvenirs pénibles de prison. Inutile qu'ils vous fassent souffrir.

— Non, je les garde. Ils me rappelleront quel grand seigneur vous êtes, Smith.

Ce dernier s'éclaircit la voix :

— J'ai mis ce plan d'urgence au point, après la crise que nous avons connue, il y a quelques années, lorsque les Soviétiques ont appris notre existence et ont fait chanter le dernier Président en poste en dirigeant Chiun contre nous.

— Je m'en souviens parfaitement, dit Remo, acide.

— C'était la première fois qu'on me demandait de vous éliminer. Un ordre que Chiun refusa tout net.

— Je ne me sentais pas d'humeur à l'assassiner, ce jour-là, intervint le Maître de Sinanju. Pas devant mes villageois. Ils s'imaginaient bêtement que Remo subviendrait à leurs besoins, après que mon corps fut devenu poussière.

— Ce jour-là, j'ai pris ma pilule empoisonnée et je serais mort, si vous n'étiez pas intervenu.

— J'adore votre conception de la réciprocité, remarqua sèchement Remo.

— Nous avons résolu le problème, Remo. Vous et moi. Pas comme

des amis, mais comme des alliés. Ne vous méprenez pas sur nos relations. J'ai des ordres à respecter et des obligations envers mon pays. Toutefois, cette affaire m'a appris que ce plan d'urgence n'est plus valable, désormais. Vous avez évolué au-delà du simple patriotisme. Vous êtes sans doute davantage Sinanju qu'Américain, à présent. Et Maître Chiun vous considère comme son héritier. Vous représentez davantage à ses yeux que sa loyauté envers moi.

— Je pourrais reconsidérer cette attitude, déclara Chiun, plein d'espoir. Moyennant un supplément d'or.

Mais Smith l'ignora et poursuivit :

— CURE ne peut opérer sans certains garde-fous qui évitent que le public apprenne notre existence. Ce n'est certes pas toujours agréable mais bel et bien nécessaire. J'espère que vous considérerez les événements de la semaine passée sous cet angle.

— Ça ne changera rien à ma décision, s'obstina Remo. Je démissionne. Venez, Petit Père...

Il se dirigeait vers la porte, quand la voix haut perchée de Chiun l'interpella :

— Écris-moi si tu as trouvé du travail !

— Vous ne venez pas ? fit Remo, choqué.

— Hélas, non. J'ai un contrat avec l'empereur Smith mais que cela ne t'arrête pas.

Remo hésita :

— Je m'en vais pour de bon, dit-il.

— C'est toujours triste lorsqu'un enfant vole de ses propres ailes, soupira Chiun en se tournant vers Smith. S'il changeait d'avis, ô empereur, lui pardonneriez-vous l'immense chagrin qu'il nous cause à tous les deux ?

Smith hocha la tête.

— À présent, veuillez m'excuser. Je dois retourner à mon bureau. En consultant mon ordinateur, j'ai appris que notre risque d'être découverts s'étendait jusqu'au gouverneur de Floride. J'ai une décision importante à prendre.

Smith fit rouler son fauteuil.

— Peut-être qu'on devrait d'abord discuter de mon cas, hasarda Remo.

Smith s'arrêta à la porte et se retourna :

— Pourriez-vous aller bavarder ailleurs, tous les deux ? Les

techniciens ont besoin de cette pièce.

Et Smith franchit les portes battantes.

— Alors, demanda Remo, qu'est-ce que je représente exactement pour vous ?

— Je dirai à Smith tout ce qu'il souhaite entendre, tant que j'accepterai son or, répondit Chiun. Mais tu représentes l'avenir de mon village.

— Pour le moment, je préfère entendre ça. Vous savez, il a sûrement concocté un plan d'urgence.

Chiun arbora un sourire radieux :

— Je ne m'inquiète pas. Sois assuré que s'il t'arrivait malheur, il le paierait cher.

— Je pense qu'il l'a compris.

— Tu vois ?

— Et je crois qu'il compte dessus. Il a déjà tâté du poison une première fois. Et il n'apprécie pas trop. Il doit s'imaginer que vous serez plus rapide que lui.

— Le monstre ! s'écria Chiun. Sa ruse ne connaît donc pas de limites ? Viens, mon fils, allons discuter là où les murs n'ont pas d'oreilles. Et j'aimerais examiner notre maison, au cas où Smith y aurait glissé quelques dispositifs diaboliques dont il a le secret. Cet homme est un sournois. Envahir notre territoire pour manigancer ses fourberies.

— D'accord, acquiesça Remo. Et un bon repas ne me déplairait pas. Vous ne pouvez pas savoir les cochonneries qu'ils vous servent en prison.

— Pas de riz brun ? fit Chiun, interdit. Que du blanc ?

Tandis qu'ils quittaient la pièce, ils croisèrent une infirmière en train de pousser une femme emmitouflée dans un fauteuil roulant. Son visage était camouflé sous un large chapeau de soleil.

— Hé ! s'écria Remo. Je crois bien que c'était Naomi. Smith va...

Remo revint sur ses pas mais Chiun l'arrêta :

— Altérer sa mémoire, c'est mieux que de l'éliminer.

— Vous devez sans doute avoir raison. Après tout, elle était un peu cinglée.

— Eh bien, voilà qui remettra les pendules à l'heure, soupira Chiun en haussant les épaules.



— Il est là, je sais qu'il va revenir, prononça Haines en tremblant. C'est juste une question de temps.

À présent, il se retrouvait seul. McSorley avait été muté dans l'Utah. Haines ne voulait pas y croire. Il savait qu'il serait le prochain à disparaître.

Lentement, il plaça le canon huilé de son P. 38 dans la bouche. Il le mordit, le pouce sur la détente.

On entendit une détonation dans sa caravane. Derrière lui, la vitre vola en éclats. Haines considéra le canon fumant de l'arme qui, au dernier moment, avait dévié de sa trajectoire. C'était comme regarder dans un tunnel sans fin.

— Je... je n'y arrive pas ! sanglota-t-il.

Puis Haines se souvint d'une chose dont il était tout à fait capable. Il mit l'arme de côté et sortit sa boîte à outils de dessous l'évier.

Il passa le dernier soir de sa vie à relier son fauteuil favori au groupe électrogène de sa caravane. Pour une fois, les moustiques ne le gênèrent pas. Car cela n'avait plus aucune espèce d'importance.



Une semaine plus tard, Remo surgit dans le salon de sa maison de Rye, en agitant un journal :

— Venez voir ça, Petit Père !

Le Maître de Sinanju émergea de la cuisine, ses yeux noisette s'illuminèrent.

— Que se passe-t-il, Remo ?

— Naomi fait la couverture, répondit l'autre en lui tendant le *National Enquirer*.

La manchette proclamait : *Une anthropologue célèbre rendue amnésique par des étrangers venus de l'espace.*

Remo commença à lire l'article :

Jeudi dernier, Naomi Vanderkloot, éminent anthropologue, fut

découverte en train d'errer comme une somnambule dans l'université du Massachusetts, Interrogée par les autorités locales, elle affirma ne plus se souvenir des événements des cinq dernières années. Selon les psychologues de l'Enquêter, des êtres venus de l'espace l'auraient enlevée et effacé une partie de sa mémoire. De tels phénomènes nous ont été signalés en Suède, à Rio de Janeiro et...

— Ça suffit ! interrompit Chiun. Inutile d'entendre davantage de ces bêtises.

— Attendez, j'arrivais juste au moment le plus croustillant : *Questionnée sur ses futurs projets, le professeur Vanderkloot a annoncé qu'elle organisait un voyage d'étude dans la jungle des Philippines, afin de sympathiser avec la légendaire tribu Moomba, dans l'espoir de résoudre l'énigme de leurs rites secrets.* Tordant, non ? demanda Remo, en partant d'un fou rire inextinguible.

Le Maître de Sinanju examina son disciple de plus près et constata qu'il n'avait pas perdu la raison.

— Décidément, je ne comprendrai jamais l'humour des Blancs, observa-t-il en regagnant la cuisine.

*Achevé d'imprimer en juin 1991
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 1724. —
Dépôt légal : juillet 1991.
Imprimé en France

Notes

- [1] American Medical Association.
- [2] Situation Comedies.